

AVANT-PROPOS

Depuis bientôt vingt ans, la ville de Lens offre aux amoureux du livre policier un événement culturel où se réunissent les plus beaux noms français du genre, mais aussi des auteurs moins connus qui y trouveront l'occasion de faire connaître leurs œuvres au grand public.

C'est pourquoi cette année, dans le but de voir collaborer ces deux catégories d'écrivains, la municipalité a initié un projet de recueil de nouvelles fondé sur la base du cadavre exquis. Un concours a été lancé afin de sélectionner les huit nouvellistes amateurs qui se joindraient à l'aventure. Une seule obligation : chaque texte devait aborder le thème de l'art, cher au musée Louvre-Lens, partenaire de l'événement. L'entreprise a connu un franc succès, récoltant pas moins de cinquante participations en France et à l'étranger.

Le concept était très simple. Les auteurs Stéphane Bourgoïn, Claire Favan, Maxime Gillio, Philippe Masselot, Jean-Hugues Opper, Elena Piacentini, Danielle Thiéry et Franck Thilliez ont chacun initié un début d'histoire dans un total anonymat pour les huit écrivains amateurs retenus, lesquels se sont vu confier la lourde tâche de terminer le récit. Ce n'est qu'en mars, lorsque les nouvelles ont été publiées sur le site Internet de PolarLens que les lauréats, Guillaume Chiche, Guillaume Couty, Jean-Marie Cuvilliez, Frédéric Lahyani, François Lefebvre, Danny Mienski, Céline Saint-Charle et Quentin Van Hanson ont découvert de quel romancier ils avaient pris la suite.

Défi relevé ! Seize auteurs, huit textes pour notre plus grand plaisir.

Nous les remercions tous chaleureusement, et à très bientôt pour une prochaine édition de PolarLens.

AUTELS DU NORD

Jean-Hugues Opper – Céline Saint-Charle

« Dans un incendie, entre un Rembrandt et un chat, je sauverais le chat. »

(Alberto Giacometti)

La première victime fut découverte au petit matin dans l'église Saint-Denis, en centre-ville d'Avion. Elle gisait morte, les bras en croix, au pied du maître-autel.

C'était une femme entre deux âges, mal coiffée, vêtue de façon assez quelconque, dont la mise trahissait cependant un milieu social disposant d'une certaine aisance financière. Le cadavre ne portait aucune trace de blessure visible, et serrait dans son poing fermé un bout de papier chiffonné sur lequel on avait tracé à la hâte quelques lignes en lettres rouges plus ou moins gothiques, ainsi que le nombre 565 souligné deux fois. À la demande expresse des enquêteurs, les journalistes locaux ne furent pas autorisés à en faire état dans leurs articles ; les conclusions pour le moins étonnantes du médecin légiste ne purent pas être rendues publiques non plus. De même, l'identité de la victime ne fut pas divulguée dans un premier temps ; tout juste apprit-on qu'elle n'était pas originaire de la région, mais qu'elle y avait des relations familiales par alliance.

La deuxième victime fut retrouvée dans des circonstances similaires, vautrée sur les tapis de la sacristie à l'église Saint-Maclou de Bully-les-Mines.

Il s'agissait cette fois d'un jeune homme de bonne famille du cru, connu des services de police pour de menues infractions sans réelle gravité. Son corps avait été déposé de nuit à l'intérieur du lieu de culte sans qu'aucun témoin n'eût remarqué quoi que ce soit aux alentours. Cette fois les causes de la mort firent les gros titres : l'infortuné héritier avait succombé à un traumatisme crânien d'une rare violence, sans doute dû à l'emploi musclé d'un objet contondant de type batte de base-ball ou manche de pioche. Dans une poche arrière de son pantalon, on trouva la reproduction sur papier machine plié en quatre d'un tableau représentant les remparts de Saint-Malo ; la peinture, une huile sur toile manifestement, était de facture XIXe siècle indubitable. Les initiales CL suivies d'un gros ? avaient été rajoutées au feutre noir dans un coin de la copie.

Les victimes numéros trois et quatre, un homme et une femme, gisaient sur le dallage de la nef des églises dédiées à Saint-Piat, l'une à Courrières et l'autre à Dourges.

La coïncidence bienheureuse était troublante ; les enquêteurs furent troublés. D'autant plus que l'une comme l'autre des victimes avaient été décapitées post mortem, et leurs têtes restaient introuvables. Le couple réuni dans le trépas (à un peu moins de vingt-quatre heures près, selon les conclusions préliminaires de l'autopsie) ne l'était pas dans la vie, les premières investigations ayant établi que cet homme et cette femme ne se connaissaient pas. Ils n'avaient d'ailleurs aucun lien de parenté à quelque degré que l'on remontât, et ne fréquentaient pas les mêmes lieux de distraction. Ils travaillaient certes tous deux dans la fonction publique, mais au sein d'administrations aussi différentes de nature professionnelle (archiviste historien pour lui, modeste employée aux écritures à l'état civil pour elle) qu'éloignées géographiquement nonobstant dans les limites du

département. Des appels à témoin furent cependant lancés, par acquit de conscience, et donc en pure perte.

À présent, le fait que tous ces crimes étaient liés entre eux ne laissait plus de place au doute, même raisonnable, et le lien restait une totale énigme qui en agaçait plus d'un.

Mais quand une cinquième victime mit en émoi la population d'Évin-Malmaison en souillant de son sang l'église de Saint-Vaast (il s'agissait d'un honorable paroissien fort apprécié pour son dévouement dans le bénévolat envers les humbles et les nécessiteux ; comme si l'on avait voulu profaner sa dépouille, on l'avait enduit de miel et affublé d'un masque de velours noir façon cavalier justicier surgissant hors de la nuit au galop), un fin limier plus finaud que les autres eut comme une révélation soudaine en travaillant sur son ordinateur portable, et il avança une hypothèse audacieuse qui fit grand bruit dans le bureau central des enquêteurs où ceux-ci résidaient à temps plein depuis quelques semaines.

Dans le silence qui suivit, c'est à peine si l'on entendit la porte s'ouvrir et le commissaire divisionnaire se glisser dans la salle, de façon étonnamment discrète compte tenu de sa corpulence. Le fait était suffisamment rare pour que les mâchoires finissent de se décrocher et que des œillades inquiètes circulent d'un enquêteur à l'autre. Le chef qui se mêle aux sous-fifres, c'était un évènement !

— Allons, allons, reprenez, reprenez ! se gaussa le commissaire Flahaut, assez ravi d'avoir toujours autant d'effet sur ses troupes. Faites-moi un résumé rapide de vos conclusions. Il va falloir avancer, j'ai le préfet et le diocèse sur le paletot, cette histoire a assez duré.

Le jeunot qui avait joué de la souris un peu plus tôt déglutit avec difficulté, pour se donner le courage de parler.

— Nous n'avons pas encore trouvé le point commun entre les victimes, mais il y a peut-être quelque chose à creuser en ce qui concerne les lieux où elles ont été retrouvées, et, surtout, sur les indices laissés par le meurtrier.

Sur un signe de tête de son supérieur, il répéta sa théorie, s'enhardissant au fur et à mesure, grâce au regard pensif mais amène du commissaire.

— J'ai fait des recherches un peu au hasard sur Internet, pour essayer de comprendre ces indices, je vous résume ce que j'ai trouvé. Saint Denis était le premier évêque de Paris, une basilique et des bâtiments annexes lui sont consacrés dans la ville du même nom. L'abbatiale de Saint-Denis a été reconstruite en l'an 1130, premier ouvrage gothique en France. Le papier que serait notre victime portait des inscriptions gothiques, et 565 multiplié par 2 égale 1130.

Le commissaire sursauta à ces mots, visiblement étonné, il hochait vigoureusement la tête à plusieurs reprises. Le flic se rengorgea, soulagé de ne pas se voir rabroué.

— Le légiste nous a annoncé qu'elle est morte étouffée par des hosties enfoncées de force dans sa gorge. Cela pourrait faire référence à un épisode de la vie de saint Denis, où il a prétendument reçu la communion des mains mêmes du Christ. Pour la troisième et quatrième victime, j'ai découvert que saint Piat était mort décapité par un soldat romain, comme saint Denis soit dit en passant. Il a évangélisé la région de Tournai et de Chartres. Enfin, prenons saint Vaast, si vous le voulez bien. Évêque d'Arras et de Cambrai, la légende raconte qu'il chassa un ours (d'où le miel) et un loup (d'où le masque) d'une église abandonnée. Voilà où j'en suis de mes déductions.

Le commissaire réfléchit un moment, une main grattant le lobe de son oreille droite.

— Il manque la victime numéro 2, retrouvée à... où déjà ?

Un enquêteur zélé se hâta de combler le trou de mémoire de Flahaut.

— Saint-Maclou, à Bully-les-Mines.

— Saint-Maclou, c'est ça. Vous n'avez donc rien trouvé, Dufosse, qui puisse expliquer la mort et l'indice ?

— Saint-Maclou est un autre nom pour Saint-Malo, ce qui explique la peinture des remparts, mais je n'ai rien trouvé sur le CL, ni la façon de donner la mort. Je continue de chercher.

— Nonobstant Saint-Maclou, quelles conclusions tirez-vous de vos trouvailles ?

Dufosse s'agita sur son tabouret. Jusqu'à présent, le chef avait apprécié ce qu'il avait déniché, mais n'y avait-il pas un risque qu'il s'offusque de son hypothèse et entre dans une de ses légendaires colères ?

— À vrai dire, c'est juste une idée comme ça, en passant. Tous ces saints, Maclou compris, sont considérés comme les saints patrons d'autres endroits, ils paraissent plus légitimes ailleurs que dans nos villes à nous. Et si un fou s'amuse à souiller toutes les églises dont il considère qu'elles usurpent le saint légitime d'autres églises ? Quoi de plus avilissant pour une maison de Dieu que d'y commettre un meurtre ?

Le commissaire Flahaut se leva en soupirant, tapota l'épaule du jeune enquêteur et se dirigea vers la sortie. Il s'arrêta sur le seuil de la porte pour haranguer ses hommes :

— Il fut un temps où pour des crimes tels que ceux-ci, nous aurions été rencontrer un érudit quelconque, lui extirper savamment les bribes de son savoir qui nous auraient permis de trouver les réponses à nos questions. Hélas, de nos jours, les érudits n'existent plus, même les curetons sont trop occupés pour se pencher sur l'étude de la vie des saints, c'est dire ! Il faut savoir jouer du mulot en plastique pour faire avancer une enquête. C'est un monde tout de même où l'on travaille mieux tout seul devant un écran qu'assis sur un fauteuil confortable à deviser en savourant un petit verre d'eau-de-vie. Bien joué, Dufosse ! Continuez ! Et les autres, continuez à fouiller pour trouver le lien entre les morts. Je prends ma retraite dans un peu plus de deux mois, et je compte bien que cette affaire soit résolue avant.

Galvanisée par ces mots, toute l'équipe se remit au travail. Mais malgré leurs efforts, l'enquête en était toujours au même point deux jours plus tard, quand le commissaire Flahaut réapparut dans le bureau. Cette fois, nulle bonhomie dans son pas, ses bajoues tremblaient d'indignation, il agita un papier dans son poing tendu.

— Il se fout de nous, ce malotru, il se fout de nous ! Je viens de recevoir une lettre qu'il m'a adressée, à moi ! Personnellement ! Elle est entre les mains de la scientifique qui l'a photocopiée pour que vous en preniez connaissance. Écoutez donc :

« Espèce de jean-foutre, je suis tranquille dans mon salon, devant une flambée vive. J'en conclus que vous êtes infoutu de résoudre les quelques énigmes simples que je vous ai fournies, infoutu de relier les morts les uns aux autres, infoutu de me retrouver. Je lève mon verre à votre incompétence crasse. Combien de victimes faudra-t-il avant que vous vous montriez à la hauteur de la tâche que l'État vous a confiée ?

Signé : un descendant de Voltaire »

Un silence consterné s'abattit sur la salle, épais, malsain. Tous savaient que Flahaut, sanguin et entêté, n'était pas homme à refuser un défi. Et en effet, il déclara pompeusement :

— Désormais, c'est entre lui et moi, je reprends l'enquête personnellement, et je compte bien être celui qui lui passera les menottes aux poignets.

Dufosse et Landry furent chargés d'intensifier les recherches sur Internet. Vincent, Charlet et Lemoine eurent pour mission de reprendre tous les papiers des cinq victimes pour chercher un lien, un quelconque dénominateur commun. Tandis que les autres enquêteurs se virent assignés à de nouvelles entrevues avec toute la famille, les collègues, les amis, même les voisins des défunts.

L'assassin indiquait clairement dans sa missive que ce lien existait, Flahaut leur martela qu'ils devaient le trouver au plus vite, le temps filait, et il n'avait nulle intention d'attendre le meurtre suivant.

D'aucuns pensèrent bien in petto que l'auteur de la missive pouvait les mener en bateau, que ses victimes avaient été choisies au hasard. Mais aucun n'osa le dire à voix haute, craignant la réaction de leur chef.

Comme il fallait s'y attendre, aucune empreinte digitale ne fut trouvée sur la lettre ou l'enveloppe, le papier en était on ne peut plus commun, et elle avait juste été glissée sous la porte de derrière du commissariat, sans timbre. L'écriture, tendant vers le gothique comme le message de la première victime, était vraisemblablement maquillée, et n'apprenait rien aux experts.

Le capitaine Vincent proposa timidement de faire appel à un profileur, ce qui provoqua une explosion de Flahaut.

— Oh le con ! Ça ne vous suffit pas qu'on doive faire appel aux ordinateurs ? Vous voudriez vraiment qu'on ait l'impression d'être dans une série américaine bas de gamme ? Pas de profileur ou autre ânerie de ce genre. On va résoudre cette affaire à l'ancienne, avec de la sueur, de la concentration, et les semelles qui battent le pavé !

Flahaut se jeta à sa tâche comme jamais auparavant, entraînant tout le monde dans son sillage. Jamais on n'avait vu autant de présence policière dans le département, ce qui servit au moins à rassurer la population, à apaiser les récriminations incessantes du diocèse, et à donner du grain à moudre aux journalistes. On aurait dit que la moitié des fonctionnaires de police du pays s'étaient donné rendez-vous dans le département, alors que seuls dix officiers et six uniformes étaient dévolus à l'enquête. Mais ils mirent tant d'ardeur à leur mission qu'ils semblaient être partout, tout le temps.

Les dix premiers jours, lors des réunions quotidiennes, rien de bien nouveau n'apparut, les efforts semblaient vains. La réunion de 9 h n'était qu'un prétexte pour boire un café ensemble avant d'affronter une nouvelle journée, et son lot de déconvenues et de faux espoirs.

Tout le monde était ébahi de l'ardeur du commissaire, premier arrivé, frais et dispo, quand les autres traînaient la patte et accusaient le poids de l'enquête, cernés et découragés. Flahaut galvanisait son petit monde à coup de harangues passionnées et d'ordres hurlés d'un bout à l'autre du commissariat.

Jamais il ne l'aurait reconnu devant quiconque, mais il était secrètement ravi de cet affrontement. Après trop d'années coincé derrière un bureau, il se sentait revivre à ainsi se trouver au cœur de l'action. Il retrouvait des sensations oubliées à fureter dans les rues, nez en l'air, à l'affût du plus

petit indice. Et le bonheur de malmener gentiment les témoins, les proches, pour leur soutirer des miettes d'informations pouvant s'avérer cruciales. Il s'endormait le soir, collé contre son épouse, en rêvant de son pot de retraite, auréolé de la gloire d'une enquête menée tambour battant jusqu'à une conclusion heureuse. Flashes de photographes et applaudissements nourris constituaient le fond sonore de ses nuits.

C'est donc en toute logique qu'il fut celui qui débloqua l'enquête. Pour tenter de prévoir où le meurtrier pourrait frapper la prochaine fois, le lieutenant Landry lui remit un matin la liste demandée par Flahaut de toutes les églises du département, avec un bref topo sur chacune. Le trait de génie du commissaire avait été de lui ordonner d'inclure les églises ayant déjà subi l'infamie d'un meurtre. L'étude de cette liste ne lui apprit rien de prime abord, sinon qu'il allait être impossible de mettre sous surveillance constante et discrète toutes celles dont le saint patron pût être revendiqué ailleurs.

Par un de ces hasards heureux qu'on ne s'explique pas, la liste se retrouva dans la serviette qu'il ramenait chaque soir chez lui avec les paperasses à signer pour le lendemain. Il la relut donc attentivement une deuxième fois, pendant que madame se rendait à son club de lecture.

Chacune des cinq églises avait connu quelques déboires dans les dix années précédentes : toit à refaire, travaux importants, menace de fermeture, ou encore besoin de la présence d'un prêtre à temps plein. À chaque fois, un appel aux dons des paroissiens ou à une aide bénévole avait été lancé. Flahaut, fin limier, sentit aussitôt qu'il tenait une piste.

Surtout qu'en partant de ce point de départ, seules sept autres églises du département étaient concernées, ce qui somme toute l'arrangeait bien : il était plus aisé de s'occuper de sécuriser seulement sept églises.

Dès le lendemain matin, Dufosse s'attela à la recherche de liens entre les victimes et ces appels aux paroissiens. Il ne fallut au débrouillard jeune homme qu'une poignée d'heures, et quelques coups de téléphone pour décrocher la timbale.

— Madame Jankowski, la première victime, a activement œuvré pour boucler le budget des travaux de Saint-Maclou. Une vraie grenouille de bénitier, elle a organisé des ventes de gâteaux, harcelé les gens jusqu'à ce que la somme soit atteinte, sa belle-famille en avait assez de la voir s'incruster chez eux à tout bout de champ sous prétexte qu'elle habitait à presque deux heures de voiture. Le deuxième mort, Johan Caron, n'a rien fait de ce genre, mais sa grand-mère, si. Elle a versé la somme nécessaire à l'établissement d'un curé rattaché à Saint-Piat, celui de Courrières. Grâce à elle, l'église est assurée d'avoir son prêtre pour les cinq prochaines années. Elle est morte il y a peu, mais peut-être que son petit-fils a pris pour elle ? L'archiviste a exhumé des archives départementales suffisamment de documents pour donner des arguments à l'association de défense du deuxième Saint-Piat, et le diocèse a renoncé à fermer l'église.

Rouge de fierté, Dufosse fouilla dans ses papiers, but un verre d'eau, pour se donner une contenance devant ses collègues suspendus à ses lèvres, puis enchaîna :

— Voyons... Saint-Vaast a levé des fonds pour refaire le toit, très abîmé. L'employée de mairie, notre quatrième morte, a offert tout un tas d'heures supplémentaires gratuites pour monter le dossier, le permis de construire, etc. Pour finir, Saint-Denis a demandé et obtenu après deux ans de luttes acharnées le droit d'utiliser ses dépendances comme asile de nuit pour les SDF. Monsieur Cuvelier, le dernier mort, s'est battu avec acharnement pour ce résultat.

Une salve d'applaudissements spontanés éclata, Dufosse était enchanté. Sentant la gloire lui échapper, Flahaut s'empressa de reprendre le contrôle :

— Je vois que mon intuition était la bonne. Merci Dufosse. Vous aurez noté que nous avons affaire à un cercle bien refermé : chaque église a trouvé son bienfaiteur, il n’y a pas de cadavre sans église attribuée. C’est réconfortant, cela signifie peut-être que le meurtrier n’a pour l’instant pas d’autres crimes en vue. Je vais donner une conférence de presse, pour le titiller un peu, et voir ce qui en ressort.

Les journaux locaux s’empressèrent de répondre à l’appel du divisionnaire, et un quotidien national envoya même un reporter. Flahaut annonça une avancée décisive de l’enquête, et demanda que ses paroles soient citées à la virgule près.

— L’homme qui nous a ravi cinq de nos citoyens s’est cru plus intelligent que la police, mais nous avons prouvé une fois de plus notre supériorité. Nous savons comment il a choisi ses victimes, pourquoi il les a tuées, quel message il a voulu faire passer. Ce n’est plus qu’une question d’heures avant que son identité ne nous soit connue.

Les journalistes eurent beau réclamer à grands cris que le message du tueur leur soit communiqué, Flahaut resta intraitable.

— Pas question de faire ce plaisir à cette canaille !

Le but de l’équipe était de pousser le meurtrier, rendu fou de rage par ces mots, à faire une erreur, se manifester de nouveau auprès de Flahaut. Personne ne pensait sérieusement qu’il pût tuer de nouveau une victime civile, il chercherait plutôt à s’en prendre au commissaire qui venait de le ridiculiser aux yeux du monde. Stratégie risquée s’il en était !

Flahaut se disait que le respect immense dans les yeux de ses subordonnés valait bien le frisson de peur que les ombres de la rue lui procuraient quand il rentrait chez lui.

Hélas, le génie du commissaire ne fut pas récompensé. Dans la semaine qui suivit, aucun signe de l’assassin, pas de lettre, pas d’appel, et – heureusement – aucun meurtre. La déception envahit le commissariat, le harcèlement du préfet reprit de plus belle et l’évêque d’Arras manifesta sa réprobation en refusant une invitation à dîner chez Flahaut. Dans la presse, de nombreux courriers de lecteurs fustigèrent l’impuissance des forces de l’ordre, réclamèrent que la lumière soit faite. Jusqu’aux familles des victimes des deux Saint-Piat qui s’épanchèrent à la télévision régionale, regrettant de ne pouvoir enterrer leurs morts, faute de têtes.

C’est le dévouement bienvenu d’une fliquette en uniforme qui dénoua l’affaire, alors que tous pensaient que c’était fichu, et que les enquêteurs étaient repris un par un et assignés à de nouvelles enquêtes.

Elle prit sur son temps libre pour retourner interroger tous les proches, espérant que de nouveaux éléments surgiraient maintenant qu’ils avaient l’esprit plus clair, moins accaparé par le choc des meurtres. Elle passa un temps certain sur des canapés coquets, à avaler des cakes ou des cacahouètes, selon l’heure, et à laisser vagabonder la parole de ses interlocuteurs.

Il s’avéra que chacun des disparus avait eu affaire à un notaire dans les mois précédant leur décès, sauf dans le cas du jeune Caron, où c’était la grand-mère. Le même notaire pour trois d’entre eux seulement, mais cela valait le coup de creuser un peu. La jeune femme obtint rapidement un rendez-vous avec les deux notaires des autres victimes, l’autre notaire étant très demandé. Comme elle enquêtait sans être mandatée par le commissaire, elle ne put accélérer les choses, et décida prudemment d’attendre qu’il puisse la recevoir.

Sitôt sortie de sa deuxième entrevue, elle comprit qu'il valait mieux en référer à Flahaut, et c'est avec excitation qu'elle pénétra dans son bureau, sans même attendre qu'il l'y invite. Elle résuma son enquête.

— Madame Jankowski et Monsieur Hubert, l'archiviste, ont changé de notaire peu de temps avant de mourir. Mais au départ, sur les actes de propriétés de leurs maisons, ou les divers papiers retrouvés par la famille, les cinq avaient le même notaire, maître Honoré Ledoux, à Béthune. Les proches ne savent pas pourquoi il y a eu changement.

Flahaut ne prit même pas le temps de la remercier, il attrapa son veston, son arme de service et s'engouffra dans le couloir. Il fit signe à Vincent et Landry de le suivre jusqu'au parking du commissariat. Il jeta les clés de sa Renault à Vincent.

— Direction Béthune !

Pendant le trajet, il conversa par téléphone avec le petit Dufosse, qui lui fournit le pedigree du notaire.

Le soir tombait en catimini quand Flahaut sonna à la porte de l'étude sombre pour annoncer son arrivée. Un instant, il se demanda s'il n'allait pas trouver porte close et devoir supporter l'indignité d'un retour au commissariat. Mais non, le notaire était bien là, à gratter quelques papiers dans un bureau magnifique : lambris patinés aux murs, meubles d'acajou et lampes discrètes.

— Que puis-je pour vous, commissaire ?

— Oh, je crois que vous le savez, maître. J'oserais aller jusqu'à dire que vous m'attendiez ! Bien que je doive avouer qu'à ma grande confusion, je vous ai fait attendre plus longtemps que vous ne l'espérez.

— Je ne suis pas sûr de saisir votre intention...

— Laissez-moi vous conter une histoire, maître...

Ledoux, petit homme affable minuscule à côté de la masse formidable de Flahaut osa l'interrompre.

— Permettez, commissaire, que nous nous installions dans de bons fauteuils, et que je nous serve un cognac dont vous me direz des nouvelles. La nuit est là, il n'est donc pas trop tôt pour savourer un bon alcool. Cela accompagnera à ravir votre histoire.

Il prit le silence du commissaire comme une autorisation, et s'affaira rapidement à leur servir un verre, bouteille et verres astucieusement dissimulés derrière un paravent chinois. Sa voix un peu assourdie par la soie épaisse du paravent parvint à Flahaut.

— J'avoue que vous avez piqué ma curiosité, et que je suis pressé d'entendre votre histoire.

Une fois servi, Flahaut fit lentement tourner le verre ballon dans sa main massive et commença :

— Imaginons un homme, libre penseur, anticlérical, franc-maçon. Un notable bien intégré dans la société, avec une position prestigieuse dans sa communauté. Un notaire, par exemple. Cet homme se met brusquement à assassiner des citoyens innocents dans des églises, dans des mises en scène macabres, laissant derrière lui une énigme à chaque meurtre. L'enquête démontre qu'il a l'air de vouloir dénoncer la présence de saints venant d'autres régions, ce qui, vous en conviendrez, est à l'opposé des intérêts qu'on pourrait lui prêter. Il s'avère aussi que chacune des victimes est, ou a été, cliente dans son étude. Comment pourrait-on expliquer un tel comportement ?

— C'est plus une énigme qu'une histoire que vous me contez là, commissaire, non ? J'ai besoin de plus d'éléments, par exemple comment l'enquête est arrivée à ces conclusions.

Flahaut pesa le pour et le contre en sirotant son cognac, le regard planté dans celui de l'autre. Il décida de ne rien cacher, narra par le menu les découvertes des enquêteurs depuis le début, y compris le mystère encore irrésolu du CL ? de Bully-les-Mines.

Ledoux l'écouta attentivement en avalant son cognac. Ce fut le seul signe notable de nervosité que Flahaut put déceler. Vu la qualité du liquide, jamais en temps normal Ledoux ne l'aurait ainsi ingurgité comme une vulgaire piquette, il en était certain. Quand Flahaut eut terminé son récit, le notaire posa son verre, et se pencha légèrement vers lui.

— Avec tous les éléments en ma possession, je pourrais vous soumettre deux ou trois hypothèses, à vous de juger laquelle pourrait être la bonne. Votre notaire pourrait avoir passé sa vie à essayer d'amener la population vers un état proche de l'esprit des Lumières, et arrivé à un âge certain, n'avoir qu'amertume et rancœur de ne pas avoir réussi. Il se serait donc vengé de l'obscurantisme galopant en supprimant quelques symboles. Ou il pourrait s'agir d'un homme tout dévoué à une cause, disons l'avancée de l'humanisme *via* des établissements d'accueil de jeunes un peu paumés, financés par les dons des citoyens. Admettons que certains gros donateurs aient changé d'avis et retiré ces établissements de leur testament, ou juste eu le projet de les retirer pour finalement donner leur argent à l'église. Le notaire se serait agacé, et les aurait tués en représailles. Enfin, il est possible que cet impertinent notaire, qui ne respecte pas le divin, le prend pour la plus énorme des mystifications, a appris qu'il était atteint d'une maladie incurable, qu'il va mourir bientôt. Il a pu s'offrir une dernière joie : un dernier pied de nez aux bigots doublé d'un jeu intellectuel avec la police. Pensez, commissaire, aux intenses satisfactions qu'un tel acte pourrait apporter à un mourant !

— Et quelle hypothèse est la plus probable selon vous, maître ?

Un rictus cruel se forma sur la figure émaciée de Ledoux.

— Ça, commissaire, c'est à vous de décider...

— Une fois en garde à vue, j'arriverai bien à vous faire parler ! Et je suis convaincu qu'une fouille soigneuse de votre étude et votre domicile nous donnera toutes les preuves nécessaires à une inculpation.

— N'ayez crainte, j'ai gardé les armes, les têtes sont dans mon congélateur, et j'ai même rédigé une confession écrite qui se trouve dans mon coffre, là, derrière. Vous ne manquerez nullement de preuves, rassurez-vous. Pour ce qui est d'une garde à vue, je crains que cela n'ait pas lieu...

— Que voulez-vous dire, Ledoux ? Vous ne pourrez pas vous échapper ! Des policiers sont en faction autour de l'étude, je vais vous passer les menottes, et nous allons nous rendre sans plus tarder au commissariat.

Le notaire partit d'un grand éclat de rire malicieux qui se finit sur une quinte de toux. Il reprit, la respiration laborieuse, les mains tremblantes.

— Je n'ai pas mis que du cognac dans mon verre, voyez-vous, j'y ai ajouté un ingrédient, un petit quelque chose qui fait que je ne devrais plus en avoir pour très longtemps avant que vous n'écopiez d'un nouveau cadavre... et...

Il ne put continuer, s'effondra sur le sol.

Flahaut, paniqué, lâcha un juron, et se précipita pour desserrer son nœud de cravate. Ledoux ferma les yeux, il partait. Le commissaire lui tapota les joues en l'exhortant :

— Bon sang, Ledoux, ce n'est pas du jeu de me faire ça ! Réveillez-vous ! Vous n'avez pas le droit de mourir comme ça. Dites-moi au moins la signification du CL ? de Saint-Maclou !

Ledoux prit une grande inspiration saccadée et s'accrocha à la manche de Flahaut pour l'attirer à lui. Une fois l'oreille du commissaire collée à sa bouche, il murmura dans un dernier souffle qui sonna comme un ricanement :

— C'est vous le flic...

CIRCUS

Danielle Thiéry – Quentin Van Hanson

Le Grand Palais, avenue des Champs-Élysées, Paris...

Pressés autour de l'entrée de service, plusieurs véhicules utilitaires attendaient que quelqu'un se décidât à ouvrir la porte. Les chauffeurs et manouvriers fumaient en battant la semelle dans le vent frisquet d'un printemps tardif. Regards entendus et sourires goguenards accompagnaient les gesticulations d'un petit homme replet au physique de reine de la nuit peroxydée et maniérée. Sans aucun doute le patron de la bande de papillons qui s'agitaient autour de lui comme les sujets d'une galerie de tableaux audacieuse. Une femme au poil noir et teint mat, trop maquillée, en manteau de loup blanc immaculé qui lui frôlait les chevilles, deux jeunes gens aux allures équivoques – ou pas – qui se tenaient la main, l'assistant du maestro, un homme dans la cinquantaine chatoyante qui, ce matin, faisait grise mine en se massant l'estomac, essuyant toutes les dix secondes l'eau qui coulait de ses yeux rougis par les abus de toute sorte.

Quand la clef grinça enfin dans la serrure, Mario Mantalbani – car, oui, c'était bien lui, le plus célèbre organisateur de défilés de mode au monde – s'exclama que « ce n'était pas trop tôt, qu'on allait entendre parler de lui à le faire lanterner à 6 heures du matin, dans un froid sibérien... » Le reste de ses plaintes fut absorbé par les coulisses du monument historique ainsi que sa gestuelle qu'un sémaphore dans la tempête n'aurait pas reniée. Sa veste rose shocking disparue, les spectateurs se laissèrent aller à rire.

Une fois dans le ventre du Grand Palais, Mantalbani fit donner toute la lumière. La grande verrière se frottait encore au cul de gros nuages bas et, de toute façon, l'éclairage faisait aussi partie du spectacle, il ne fallait pas s'en priver.

— *Ma que, ma que...* murmura-t-il en s'avançant à l'entrée de l'immense chapiteau installé dans ce site construit pour l'exposition universelle de 1900 et qui accueillait nombre d'événements prestigieux.

Sa suite le suivait à distance respectueuse, soucieuse de ne jamais le devancer ni même de marcher à sa hauteur. Tel un souverain en majesté, Mario leva la main pour faire arrêter tout le monde. Sourcils froncés, il fixait un point droit devant lui et dut remonter d'un geste nerveux ses lunettes de presbyte sur son front pour ajuster sa vision.

Muets, ses suiveurs contemplaient le décor comme s'ils le voyaient pour la première fois.

Il faut dire que, de mémoire de créateur, on n'avait jamais rien imaginé d'aussi excentrique. Rien depuis ce fameux défilé imaginé par Elsa Schiaparelli en 1938 sur le thème du cirque et que Mario Mantalbani s'était mis en tête de reproduire, à l'identique, par pure provocation. En mieux ou en pire, selon les goûts et les sensibilités. Le décor : des animaux empaillés – girafes, léopards, lions, mais aussi chiens, écureuils, rats et belettes, blaireaux et furets – grandeur nature, les toiles du chapiteau imprimées de reproductions des œuvres des plus grands surréalistes avec une place

prépondérante pour Salvador Dalí. Le tableau de René Magritte, L'Amour désarmé – qui représente un miroir et une paire de bottines ressemblant à une double perruque, car fabriquées en poils de singe – copié sur une toile de cinq mètres au carré, trônait en fond de chapiteau... Mantalbani en avait fait confectionner toute une collection de ces chaussures extraordinaires qui habilleraient les pieds des mannequins lors du défilé. Vrais poils de singe ou poils synthétiques ? Le débat était ouvert, mais déjà la polémique enflait autour de cet énergumène qui affolait les foules.

Il avait voulu que l'âme de la « Schiap » soit présente partout, il n'allait pas être déçu. Car, ce qu'il fixait pour l'heure, c'était la robe squelette, hier soir encore posée sur son mannequin de résine, pièce unique qu'il avait extirpée de l'Albert et Victoria Museum de Londres où elle était exposée depuis des lustres.

Un frémissement derrière lui signifia que Pépita, l'habilleuse que se disputaient les plus grands créateurs, Loup et Miche, les deux ingénieurs-lumière inséparables dans la vie et sur scène, et Felipe, l'ombre perpétuelle de Mario, avaient repéré la même chose que lui : la robe squelette souillée, de sang ou d'excréments, on ne voyait pas bien à cette distance à cause de la couleur noire de l'objet, un peu décoloré par le temps. L'horreur absolue pour les admirateurs de cette œuvre d'art dessinée par Dali sur laquelle les os du corps étaient reproduits en relief. Mais le pire, ce qui fit chavirer Mantalbani, était à venir. Ce n'était pas un mannequin qui soutenait la fameuse robe mais un corps, celui de la top model emblématique du défilé, emblématique tout court, car le monde entier n'avait d'yeux que pour elle. Perla Pere, une Sud-Américaine toute en finesse mais dotée d'un tempérament de feu. Que le maestro avait arrachée à prix d'or, que Pépita lui avait déconseillée car la belle filait un mauvais coton, humeur de chienne en chaleur et caprices à la chaîne. Que Felipe haïssait parce qu'il voyait bien que Mario lui tournait autour et que cela menaçait sa position d'homme de confiance, d'homme à tout faire, à vraiment tout faire. Que les Dupond et Dupont des spots... Enfin, eux, on savait très bien à quoi s'en tenir. Nul n'ignorait qu'ils fournissaient en coke mannequins et équipes artistiques et techniques. À commencer par Perla, depuis son arrivée à Paris, l'avant-veille.

Et maintenant, elle était là, pendue par une corde rivée à une barre de soutien du chapiteau, le visage sombre mais intact d'une madone en souffrance. Le squelette dessiné sur la robe soulignait le réalisme de la mise en scène, c'était bien son sang qui avait imbibé la plus infime fibre de l'objet d'art à présent définitivement foutu.

Dans un brouillard, Mario Mantalbani entendit que la police arrivait. Pris de panique, il s'enfuit en courant à travers le décor.

Simultanément, le Colombo français de la brigade criminelle parisienne arriva à bord d'une Peugeot 508 bleue métallisée. Bien plus bourru et musclé que l'original, il bondit de son siège, tel un cow-boy éjecté d'un buffle lors de l'une de ces stupides parties de rodéo. Regard glacial et mâchoire serrée, il enchaîna les marches deux par deux, vêtu d'une tenue terne capable de faire pâlir les plus grands noms de la haute couture : vieux blouson en cuir noir par-dessus un pull miteux où suspendait une paire de Ray-ban, jean bleu classique élimé, chaussures de ville usées et surtout cet innommable chapeau sorti tout droit du plus pitoyable des westerns. D'un geste de la main, le chef d'orchestre commanda la dizaine de policiers venue en renfort dans une camionnette blindée. Aucun mot ne fut nécessaire, chacun connaissait parfaitement son rôle, une partie se chargeait de contenir les chauffeurs et manouvriers, tandis que la seconde se devait de le suivre pour examiner la scène de crime.

Un brouhaha incessant prit place quand la foule aux visages cosmopolites reconnut le célèbre, et pour le moins médiatique, inspecteur de police Jean-Luc Aubard. Récemment invité sur le plateau

de Laurent Ruquier, dans *On n'est pas couché*, pour parler de son livre, *Moi, Jean-Luc, simple flic*, il avait élucidé deux affaires qui avaient tenu en haleine la presse et les Français pendant plus de six mois. Celle du tueur en série Morgan Tabes qui découpait ses victimes en morceaux avant de cacher leurs organes dans des animaux morts reconstitués grâce à la taxidermie. Mais aussi, pour avoir sauvé la vie de la petite Romane Berger, prise entre les griffes d'Hélène Braham, une psychopathe qui pensait que dévorer de jeunes filles vierges lui procurerait la vie éternelle. Son succès était venu de sa capacité à se mettre dans la peau des différents criminels et de raisonner comme eux, ce qui l'avait conduit à passer près de deux mois en maison de repos, pour cause de fragilité psychologique.

Le profiler s'engouffra dans le Grand Palais et se rapprocha de l'immense chapiteau parsemé de toiles imprimées en noir et blanc, suivi par cinq de ses coéquipiers.

— Bon sang ! lâcha-t-il en apercevant la reine des podiums exposée de la sorte comme un vulgaire cochon que l'on venait d'éventrer.

Certaines légendes racontaient que Cléopâtre faisait sacrifier pas moins de sept cents ânesses pour un seul de ses bains afin d'entretenir sa beauté et la jeunesse de sa peau. Eh bien, Jean-Luc, lui, aimait tremper ses yeux dans le sang et observer la mort de longues heures, jusqu'à ce qu'un éclair de génie le traverse pour résoudre l'équation. Sa vision des homicides n'avait rien de morbide, même si elle n'était pas la même que la ménagère de l'angle de la rue. Son regard était hautement professionnel et n'avait de cesse que de recevoir l'admiration de ses supérieurs.

Son unique expérience du cirque était erronée et venait d'une vieille cassette vidéo qu'il avait chipée à sa grand-mère : *Freaks*. Une œuvre cinématographique réalisée en 1932, par Tod Browning où l'on découvrait des bêtes de foire dans la monstrueuse et effroyable parade de madame Tetralini. Exclu donc Monsieur Loyal, clown farceur et toute l'équipe de funambules. Place à un Lilliputien, une naine, un demi-boy, une fille sans bras, un(e) hermaphrodite, une dame à barbe et bien d'autres corps déchirés. Vraisemblablement un choc pour un enfant de dix ans qui n'avait aucune idée de la frontière entre la réalité et la fiction. Son père avait toutefois essayé de le réconcilier avec cet art populaire, c'était sans compter sur la diffusion quelques années plus tard du désormais mythique clown tueur Ça de Stephen King, qui l'avait définitivement perturbé.

Balayant du regard l'intérieur du chapiteau, il se demanda ce que pouvaient bien faire des chiens, des girafes et des léopards empaillés en ce lieu. Quel était le lien avec l'univers du cirque ? Certainement dû à la peau de bêtes qui devait satisfaire tous les créateurs et stylistes du monde de la mode, s'était-il dit. Ne sachant pas que des dresseurs de fauves pullulaient dans des cages avec leurs fouets pour satisfaire le public, du plus jeune au plus âgé. Encore traumatisé par l'enquête sur Morgan Tabes, il s'éloigna de ces macabres animaux immobiles et délégua les recherches à ses hommes avant de se consacrer aux quatre brebis égarées, délaissées par leur guide superficiel.

— Nous n'allons pas tarder à recevoir de la visite, j'ai donc besoin que quelqu'un aille à l'entrée principale, ordonna-t-il en se frottant les yeux, encore affecté par des visions surgissant du passé. Quant aux autres, délimitez le périmètre, fouillez-moi toute la zone et par pitié, faites-la descendre.

L'enquêteur essaya de reprendre le contrôle de lui-même par des exercices de respiration. Après cette brève interruption, il mit la main dans la poche intérieure de son blouson pour en sortir un portefeuille et un calepin. Le pas lent, il s'avança vers les collaborateurs du maître et tourna une à une les pages du bloc-notes, ne s'arrêtant qu'à la dix-neuvième.

— Bonjour, je suis l'inspecteur Aubard, se présenta-t-il en relevant la tête pour dévisager les personnes face à lui et leur montrer sa carte de police. Est-ce que l'un de vous est Mario Mantalbanì ?

Arborant un teint blafard, la doublure du maestro se retourna dans un état qui ne cessait d'empirer. Les frères siamois de l'ampoule, eux, restèrent enlacés, ne faisant plus qu'un, sans réellement savoir qui réconfortait l'autre. Quant à la costumière, elle sembla la plus forte et afficha un visage plein de retenue, comme si rien n'avait jamais eu lieu.

— Il est parti se réfugier dans sa loge, assura cette dernière d'une voix claire en montrant du doigt le décor qui débouchait sur une porte blanche ornée de dorures.

Jean-Luc Iorgna du regard l'accès que désignait la jeune femme, avant de replonger sa tête dans le calepin pour y parcourir une liste de noms qui y avait été établie.

— Vous devez être Pépita, son habilleuse. Je suppose donc que ces deux-là sont, Loup et Michel, et ce monsieur, Felipe.

À peine venait-il d'arriver que l'enquêteur avait déjà tout un tas de renseignements sur eux, sur leur présence au Grand Palais à cette heure précise et même sur l'emplacement exact où il trouverait le corps de Perla. Chacun resta pantois face à tant de précision et d'application de la part de cet homme et se tut, jusqu'à ce qu'ils en sachent davantage. Même les inséparables avaient levé leur tête pour observer la réaction des autres. Mais l'inspecteur était bien loin de vouloir répondre à leurs attentes et rangea toutes ses affaires dans son blouson en cuir.

— Bien, à présent, suivez-moi. J'ai besoin que vous soyez tous réunis pour vous en dire plus.

La loge de Mario n'était qu'une succession d'extravagances au niveau de la démesure du personnage. Les soirs de représentation, elle servait même de salon privé pour accueillir dignement les célébrités en tout genre. Sur toute la longueur de gauche, derrière de multiples tabourets pourpres, se trouvait un comptoir où étaient entreposées toutes les boissons possibles et inimaginables. Au centre de la pièce, il y avait huit grands canapés zébrés et sur la droite, s'étendait un interminable rideau rouge épais en velours. Sur le mur du fond gisaient deux œuvres de Max Ernst, « Le Rossignol chinois » – un photomontage représentant un être hybride : mi-femme mi-machine, qui s'inspirait d'un conte d'Andersen pour évoquer la folie des hommes – et « L'Éléphant des Célèbes » – une peinture à l'huile de 1921, ayant été achetée par Paul Éluard l'année de sa création et aujourd'hui empruntée à la Tate Gallery de Londres pour assouvir les caprices du despote.

Quand la porte couina, un gémissement totalement maîtrisé et calculé résonna dans tout le bâtiment. Les projecteurs étaient désormais tous tournés vers la meilleure représentation de la commedia dell'arte jamais vue à ce jour. La mise en scène était parfaite : le dos de la main sur le front, les lunettes à terre et les yeux fermés, le maestro était étendu sur un divan rouge, telle une prima donna à l'article de la mort. Dans un français correct et avec un accent italien chantant la musique des mots, il trouva le moyen de poursuivre ses jérémiades.

– Le vautour va m'arracher les yeux, geignit-il en vérifiant scrupuleusement que les personnes qui venaient d'entrer l'observaient bien. C'en est fini de moi. Ma carrière est terminée.

– Que se passe-t-il encore ? soupira Pépita habituée aux déboires de l'organisateur.

– La *bellissima* Perla Pere est morte sous nos yeux et tu me demandes ce qu'il se passe ? s'emporta-il en se levant et simulant la colère, visiblement moins affecté qu'il ne laissait paraître il y

a quelques secondes. Je suis responsable de tout ce qu'il peut se passer ici. C'est à moi que l'on demandera des comptes, pas à une simple costumière.

– Justement Mario, balbutia Felipe cherchant à ne pas parler plus fort que son mentor. L'inspecteur Aubard, que voici, est là pour nous en dire plus.

Le profiler se faufila entre Loup et Miche afin de se présenter au patron de la troupe. Quand il voulut en placer une, le petit homme aux allures de meneuse de revue lui coupa instantanément la parole, ce qui lui procura une montée de moutarde au niveau du nez.

– *Favoloso ! Si je ne meurs pas d'il diavolo*, autant que ce soit en prison, dramatisa-t-il en levant les deux mains, attendant qu'on lui mette les menottes. Allez-y, arrêtez-moi, mais vous n'aurez pas ma liberté de penser.

– Oh ! hurla Jean-Luc bien décidé à se faire respecter. Ce n'est pas bientôt fini ce cirque ?

La dernière fois que l'on avait osé lever la voix sur lui, Mario Mantalbani ne devait avoir que treize ans. Sa mère l'avait surpris en train de regarder sous la douche des garçons après un entraînement de rugby. Accusant le coup, il avait tenté d'expliquer qu'il ne l'avait pas voulu et qu'il attendait juste un ami. Plus d'excuses possibles, dix ans plus tard, lorsqu'il succomba à l'amour auprès d'un bel étalon de la Squadra Azzurra.

Ce fut donc très choqué, la bouche grande ouverte et la main sur le torse, qu'il s'assit d'un trait sur le divan. Le sentiment qui le dominait était l'injustice, comme si un complot se tramait autour de lui. Même la police s'y était mise, pensa-t-il. Du fond de sa mémoire surgirent des souvenirs qui auraient dû l'alerter plus tôt. Quand, la veille, il avait surpris les deux techniciens-lumière en train de se demander si la dose de stupéfiants que prenait Perla, pouvait être mortelle. Quand, le même jour, il avait entendu successivement deux disputes concernant la reine de beauté : une avec Pépita, parce que celle-ci rechignait à l'aider à réaliser « l'œuvre de sa vie » et une avec Felipe, parce qu'il ne voyait pas comment la mettre davantage en valeur et surtout par manque de volonté, parce qu'il la détestait. Mais ce dont le maestro ne pouvait se douter, c'était que le plus à craindre était à venir pour lui, puisque le vautour tant redouté, approchait.

À l'extérieur, une limousine noire aborda lentement le trottoir de l'avenue Winston-Churchill, avant de s'arrêter face à l'entrée principale du Grand Palais. Le chauffeur descendit à la hâte, visiblement bien informé sur ce qu'il risquait s'il faisait perdre du temps à son employeur. La portière s'ouvrit donc sur une femme d'âge mûr entièrement vêtue de Chanel noir. La seule fantaisie qu'elle possédait était ce collier de perle blanc qui pendait autour de son cou, en dessous d'une écharpe en frou-frou. Ses yeux étaient masqués par d'immenses lunettes qui lui recouvraient la moitié du visage et ses longs cheveux blonds bouclés, qui effloraient un tailleur sur mesure, étaient aplatis sous un ample chapeau *floppy*. Après avoir gravi les sept marches qui menaient à la nef, là où un policier l'attendait, elle fit claquer ses escarpins bicolores en veau, aux talons de 105 mm, sur le sol comme des coups de tonnerre. Au niveau de la pliure de son bras droit, elle soulevait un énorme sac panthère et de l'autre, une grande enveloppe beige en papier kraft.

Pour le commun des mortels, elle pouvait être une bourgeoise distinguée mais quelconque. Pour les gens du milieu, elle était une institution, car elle influençait la mode. Pardon ! Elle était la mode. Réputée pour découvrir les nouvelles tendances et pour lancer de jeunes créateurs, elle était devenue incontournable au premier rang de tous les défilés du monde digne de ce nom. Décrite comme étant une sorcière sans cœur et sans scrupule par *The Sun*, son avis était toujours aussi important. De sa vraie identité, elle s'appelait Frida Lana Uber Von-Tourhart. Mais pour les médias,

elle était Lana Vautour, célèbre rédactrice en chef depuis vingt-cinq ans du magazine français mondialement connu *French Touch*.

Avec une mine rayonnante, cette dame à la poigne de fer s'arrêta devant le splendide tableau qui se proposait à ses yeux : la reproduction à l'identique du chef-d'œuvre d'Elsa Schiaparelli sur le thème du cirque. Avant chaque représentation, elle tenait à donner son aval sur la disposition du décor, sur la lumière, sur la pose à prendre par les mannequins et même sur l'angle dans lequel devaient être prises les photos. Sa grande idée sur ce défilé avait été de maintenir le podium entre deux animaux qui se défiaient, mais surtout de surélever le lion avec sa gueule grande ouverte sur une estrade pour le confronter à la girafe. Un perfectionnisme qui avait bien sûr toute son importance pour les organisateurs et les créateurs car si ces derniers refusaient de l'écouter, elle ne dirait pas un mot sur l'événement le mois suivant dans son magazine et ne soutiendrait plus leur carrière. D'où les craintes les plus vives de Mario Mantalban.

Voyant la célèbre top model pendue, elle enleva ses lunettes et les glissa dans son sac afin de mieux l'observer. Quel gâchis cette petite, pensa-t-elle avant d'effectuer une moue affreuse avec sa bouche et d'exclure cette image de la rétine de ses yeux, par un geste de rejet de la main.

Dans une apparition des plus détonantes, Lana pénétra dans la loge en fracassant la porte blanche contre le mur opposé. Sans prêter aucune attention aux personnes présentes, elle partit s'asseoir sur l'un des huit canapés zébrés. Lâchant un cri de soulagement au contact du dossier, elle fouilla immédiatement dans son sac pour en sortir un fume-cigarette ainsi qu'un briquet.

– Y aurait-il quelqu'un de sensé pour me servir un bourbon ? se plaignit-elle en allumant sa clope et libérant un nuage de fumée grisâtre.

Reprenant de bonnes vieilles habitudes, Felipe s'exécuta en se dirigeant derrière le bar. Car, oui, ce n'était pas la première fois qu'il devait assouvir les moindres désirs du Vautour. Avant de devenir l'assistant du maestro, il avait été l'un des grands photographes du monde de la mode. Pendant une dizaine d'années, il avait dû réaliser les cascades les plus folles pour essayer d'obtenir LE cliché qui taperait à l'œil de tous les amoureux du textile et ainsi permettre à l'impératrice de vendre le plus d'exemplaires possible de son magazine. Une fois, elle l'avait même obligé à se suspendre sans attache aux barreaux en acier du second étage de la tour Eiffel pour prendre une prise unique – du haut vers le bas – en plongée, de Gisele Bündchen, autre mannequin sud-américaine et compatriote de Perla Pere.

– Bien ! Et si nous arrêtons de perdre notre temps, reprit-elle en se saisissant de l'enveloppe beige et l'ouvrant à l'aide de son pouce, de son annulaire et de son petit doigt, les autres servant à tenir son porte-cigarette évidemment.

Elle en sortit une feuille simple qu'elle tendit à l'inspecteur Aubard.

– Il s'agit de résultats d'analyses médicales. Il y a douze semaines, on a diagnostiqué à Perla un cancer de l'estomac au stade terminal, dû à une consommation excessive de cocaïne.

Pris de panique, Loup attrapa instinctivement la main de Miche. Les craintes des deux jeunes gens étaient réelles : la quantité de drogue que s'enfilait le mannequin avait causé bien des dégâts. À part l'enquêteur, tout le monde savait que c'était eux les fournisseurs. Étaient-ils pour autant responsables du coup mortel et de la pendaison ? Cela en était moins sûr.

– Quel intérêt y avait-il à la tuer alors qu'elle était condamnée ? questionna Jean-Luc.

– Laissez-moi en venir aux faits, Clint. Je peux vous appeler Clint ? Bien sûr que je le peux ! se moqua-t-elle de la ressemblance vestimentaire de mauvais goût du policier avec le célèbre acteur américain. Les raisons pour lesquelles elle est morte sont les mêmes qui permettent de savoir pourquoi elle portait cette robe si particulière.

La jeune métisse s’effaça dans son manteau en poil de fauve blanc, se souvenant d’un différend survenu la veille concernant la robe squelette. Pour la première fois depuis qu’elles travaillaient ensemble, elle avait trouvé la belle motivée et entièrement impliquée dans un des projets de Mario. N’écoutant que son cœur, l’habilleuse avait exceptionnellement accepté de retoucher le vêtement pour être le plus serré possible du corps, à la limite de l’asphyxie, et ainsi mettre en valeur les quarante-cinq kilos du mannequin pour une taille d’un mètre quatre-vingt-deux. Jamais elle n’aurait cru qu’il s’agirait de la pièce maîtresse d’une œuvre qui dépasserait l’entendement.

– Pourquoi donc ? interrogea-t-il.

– Pour ceci, poursuivit-elle avant de sortir une photo de l’enveloppe et de la lui transmettre.

Jean-Luc se retrouva à observer la plus spectaculaire et audacieuse prise en noir et blanc de tous les temps. Perla Pere, suspendue dans les airs tel un ange de la mort, s’élevait au-dessus d’une marée animalière qui n’avait d’yeux que pour elle. L’œuvre la projetait comme la déesse absolue d’un peuple en souffrance. Forts étaient les symboles que représentait l’image : la mise à mort des animaux par le fusil face à la mise à mort de la top model brésilienne par la corde, l’exposition de cadavres d’animaux tels des trophées de guerre, après avoir volé leur viande et leurs peaux face à l’exposition de la dépouille de la madone, après avoir volé son image et sa santé.

– Toute cette mise en scène consistait à réaliser cette photo ? Qui serait capable de tuer et de prendre un cliché ensuite ?

L’un des policiers qui fouillaient la scène de crime apparut et l’interrompit.

– Jean-Luc nous avons du nouveau. D’après le médecin légiste, la blessure à l’abdomen n’a pas été provoquée par une arme. Dans l’élan de la pendaison, son corps a percuté les crocs acérés du lion d’en face, la transperçant à deux endroits. Ces premiers éléments ne nous permettent donc pas de conclure à un meurtre.

À l’annonce de cette nouvelle, Felipe régurgita littéralement tout son petit déjeuner dans le verre qu’il s’apprêtait à servir à son ancienne patronne et sur une partie du comptoir alentour. Lui, qui ne se sentait pas dans son assiette depuis le réveil, venait d’être libéré de toutes ses angoisses. Fallait le comprendre, le Vautour lui avait confié la lourde tâche de prendre en photo le cadavre gisant de la reine des podiums. S’il acceptait, elle le protégerait jusqu’à ce que l’enquêteur conclue à un suicide. S’il refusait, elle ne le soutiendrait pas dans ses ambitions de devenir lui-même organisateur de défilés. Et tout le monde savait que cela pouvait être très difficile d’exister dans le milieu sans son soutien.

De son côté, Mario Mantalbani s’était étrangement réfugié dans un mutisme religieux depuis l’arrivée de la plus redoutable manipulatrice sur terre. Attentif aux révélations qui venaient d’être faites, il découvrit alors l’existence de ces imperceptibles étaux qui s’étaient inévitablement resserrés autour de la troupe. À partir du moment où la rédactrice en chef avait appris les envies de grandeur et d’immortalité de la belle, dans ce qui semblait être un voyage sans retour possible, elle avait vu là l’opportunité d’assouvir un dessein pervers et malveillant en diffusant dans son magazine, le plus beau cliché jamais envisagé, et de l’imprimer à des millions d’exemplaires. Au final, chacun, ici présent, n’était que le dindon de la farce. Les moutons d’une bergère qui les menait par le bout de la queue. Si l’un des quatre mouffait, elle pouvait le ruiner en deux secondes,

Loup et Miche avaient fourni la top model en coke, Felipe avait pris la photo du siècle et Pépita avait retouché l'habit. Ce même habit que Perla Pere portait lors de ses noces funèbres avec la mort en personne. Quant à Mario, il avait bien trop peur de cette femme et peur de voir sa carrière voler en éclat.

– Finalement, je vais m'abstenir pour le bourbon. Je crains qu'il ne me provoque quelques aigreurs de si bon matin, grimaça-t-elle en expirant un nouveau voile de fumée. Bon, je crois qu'il est temps, pour moi, de vous donner le dernier élément pour votre enquête. Perla n'a effectivement pas été assassinée, elle a organisé sa mort afin de réaliser la photo qui la maintiendra en vie dans l'histoire de la mode pour des décennies entières. Comment je l'ai su ? Hier soir, j'ai soupé avec elle, dans ma suite au Ritz. Après l'apéritif, voilà qu'elle me secoue sous le nez ses analyses médicales en me disant qu'elle allait mourir. Suivi par des termes incompréhensibles comme quoi elle allait rejoindre les icônes mortes à vingt-sept ans telles que Joplin, Morrison, Cobain ou encore Hendrix. À ce moment précis, je la pensais folle. Puis, à la fin du repas, elle me demande de remettre cette lettre à sa mère si jamais son projet se réalisait, affirma-t-elle en soulevant une fine enveloppe blanche et la donnant à l'enquêteur. Soupçonnant le pire, j'ai commandé au maître des clefs de mon hôtel de dépêcher un traducteur en portugais pour lire son contenu. Le temps d'obtenir satisfaction, il était trop tard, mon assistante m'appelait pour me dire que ma société venait d'acheter auprès d'un paparazzi un cliché concernant la belle. Évidemment, je me suis empressée de vous appeler et en chemin, j'en ai profité pour récupérer une copie de cette photographie.

– Cela ne répond pas à ma dernière question ! s'exclama le profiler visiblement convaincu qu'il arrêterait quelqu'un ce soir et qu'il pourrait une nouvelle fois faire la une des journaux. Qui est ce paparazzi qui vous a vendu cette prise ? Il doit bien avoir des informations ou des précisions à nous fournir.

– Clint ! Allez-vous pour autant rechercher la personne qui lui a vendu de la drogue et qui lui a provoqué ce cancer ? Non, je ne le crois pas ! Ce n'est pas ce que vous appelez un meurtre, vous autres policiers. Comme les trafiquants, les paparazzis ne révèlent que très rarement leur identité. Ils se contentent de refourguer leurs photographies et contrairement aux dealers, ce qu'ils vendent ne tue pas.

Lana se leva, écrasa sa cigarette dans un des cendriers sur le comptoir d'en face et en profita pour lancer un regard complice à Felipe, lui prouvant qu'elle ne le dénoncerait pas.

– Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il s'agit d'un suicide et que je ferai tout pour que sa mort ne soit pas inutile, conclut-elle en attrapant son sac et le bloquant à la pliure de son bras. Et si nous allions voir ce que nous pouvons encore faire de ce spectacle maintenant que nous ne vous sommes plus utiles, suggéra-t-elle avec un large sourire sur son visage, à la troupe de papillons encore groggy par toutes ses révélations, et qui approuvèrent en quittant la loge. Après tout, *the show must go on*, disait Freddie.

Lorsque l'inspecteur Jean-Luc Aubard se retrouva seul, il en profita pour ouvrir la fine enveloppe blanche. Se saisissant de la lettre ainsi que de son annexe traduite en français, il ne se doutait pas qu'il tenait entre ses mains l'ultime pièce d'un redoutable numéro de prestidigitation. Le suicide de la reine des podiums était bien réel, mais la récupération du projet par le Vautour et son emprise sur les autres resterait à tout jamais comme la plus courageuse illusion, imperceptible même au regard expert du policier. Lui, qui était resté sur une vision glauque et inexacte du cirque, aurait peut-être dû s'intéresser d'un peu plus près aux différents tours de magie qui pouvaient exister. Convaincu de conclure son enquête avec brio, il lut les quelques lignes qui confirmaient le suicide

de Perla Pere lors d'une représentation artistique qui sera éternellement reconnue sous le nom de Circus.

ET LA TENDRESSE...

Philippe Masselot - Danny Mienski

L'homme se figea, à l'exception de son regard d'abord, puis de ses lèvres qui se tendirent en un mince sourire.

— Ben dis donc, tu manques pas d'air, toi.

Il inclina avec précaution le colt qu'il avait en main, pointa le canon vers le ciel. Sa bouche s'arrondit.

— Un sacré culot, reprit-il tendrement.

Il approcha l'arme de son visage, entreprit d'observer plus attentivement la minuscule coccinelle qui courait sur le métal poli. Sept points noirs sur chaque élytre, une représentante parfaite de l'espèce.

— Allez, hop, allez ! insista-t-il en secouant doucement le 747. Le coléoptère consentit enfin à prendre son envol pour aller se poser sur un buisson qui poussait à deux mètres à peine, parmi les boutons d'or de la prairie.

Quart de tour vers l'avant, le bras se tendit et le grain de riz de l'arme vint s'aligner parfaitement dans l'axe du type agenouillé à quelques pas, mains croisées sur la nuque. Verrouillage sur le crâne. L'index pressa imperceptiblement la détente.

— Lève-toi.

L'autre obtempéra, difficilement, car la posture des bras ne l'aidait pas à garder l'équilibre.

— Avance.

Le pré se terminait par une rangée de peupliers qui laissait augurer la présence d'un fossé. Le prisonnier fit un pas.

— Vous allez faire une connerie.

Sans une certaine lassitude causée par la routine, le porte-flingue aurait souri : il avait entendu ça cent fois.

L'autre interrompit sa marche avant la deuxième foulée.

— Une connerie. Bon, moi je perds la tête, OK... Mais toi, tu passes à côté de 600 millions. À ramasser, juste comme ça, dans l'heure.

Six cents millions... Le tueur se laissa le temps d'apprécier. Ça faisait combien, divisé par sept ? L'autre sentit l'hésitation, s'y engouffra.

— Et ton... commanditaire, ou ton associé, il ne t'a rien dit bien sûr ? Ben tiens !

C'était trop gros. Jeter le discrédit sur le duo pour gagner une heure, un jour, un mince espoir. Il soupira.

— Avance !

— Je peux prouver ce que je dis. C'est là, dans ma poche. T'as qu'à prendre, regarde... Jan van Eyck, un original.

Qu'est-ce que j'ai à faire d'un coureur cycliste ? pensa l'homme au pistolet. Bon, on n'était pas à quelques secondes près. Il avança donc la main vers la feuille pliée qui dépassait de la poche de la veste.

Il la retira d'un geste, le revolver toujours pointé sur la dorsale du type. Il secoua la main pour déplier la feuille.

En entendant la feuille claquer dans l'air, l'autre sursauta.

— J'ai cru...

— Ta gueule !

L'homme au pistolet observait la peinture d'un œil, de jolies fleurs aux couleurs pastel, peintes grossièrement, avec des couleurs qui débordaient les contours du vase, des feuilles et des pétales. Un autre jour que celui-ci, il n'y aurait pas porté d'attention, il aurait lâché la feuille et poussé le témoin jusqu'aux peupliers. Une balle entre les omoplates et la victime serait tombée d'elle-même dans le fossé. Ce n'était pas un meurtre, c'était la gravité. Après ça, il serait retourné rejoindre les six autres et aurait empoché sa part.

Mais un détail dans le dessin attira son attention. Quelque chose qui n'aurait pas dû se trouver là – et qui était pourtant, qui prenait même toute la place dans les yeux froids du tueur.

Une coccinelle...

Il avait dû soupirer ou faire un mouvement avec son 747, car l'autre en profita pour lui donner un coup de manchette sur le poignet.

Son arme tombée au sol, l'autre se baissa pour la récupérer. Le gangster en profita pour lui donner un coup de pied dans les côtes et le faire rouler dans l'herbe jaune.

Le type se releva en ricanant. Il avait eu le temps de prendre l'arme quand il était au sol. Il la braquait maintenant sur le porte-flingue, ridicule avec son holster vide.

— Tu croyais vraiment que je gardais une peinture de Jan Van Eyck dans ma poche ? Ma fille m'a fait ce dessin ce matin. Elle m'a dit que ça allait me porter chance. Elle ne croyait pas si bien dire...

— Donne, tu vas te blesser.

L'homme de main commença à avancer. L'autre éleva la voix.

— Non, c'est moi qui ai le flingue, c'est toi qui vas m'écouter !

Le tueur s'arrêta.

— Tu vas rester là pendant que je prends ta Chrysler. Si tu fais le moindre mouvement, je te tire dans la jambe, et comme je ne sais pas viser, ça touchera où ça touchera. On est d'accord ?

Le gangster tournait la tête vers l'ouest. Le soleil roulait lentement sur la cime des peupliers. Dans une heure, peut-être deux, il atteindrait les talus qui bordaient l'Indre.

— Eh, tu m'écoutes, le mafioso ?

Il tourna la tête vers l'individu qui tenait son arme en otage. Une touffe de cheveux roux comme ce n'était pas permis. Un visage blanc et propre comme un mouchoir neuf. Les yeux clairs d'un enfant de chœur. Un veston crème au-dessus de deux guibolles pas bien grosses. Le rouquin était grand, plus grand que lui.

Dans d'autres circonstances, ça aurait pu l'arranger qu'un autre type touche à son arme. À cause des empreintes. Mais le duo lui avait réservé une table à son nom chez Macchabées et frères, il ne restait plus qu'à servir froid. Alors ça n'était plus utile.

Il eut soudain une grande compassion pour ce type. Cet homme avec son flingue, ça aurait pu être lui. C'était lui il y a quelques années, quand il liquidait ceux qui ne payaient pas, ceux qui en savaient trop ou ceux qui posaient trop de questions. Lui-même n'en posait jamais. C'était un exécutant, dans tous les sens du terme.

— Tu as gagné, dit-il. File.

Le rouquin resta un moment à le dévisager. Le flingue dansait dans sa main droite. Soudain, il se retourna et partit en courant.

Le tueur n'essaya pas de le rattraper. Il le regarda prendre sa Chrysler 300, démarrer et repartir par le chemin de campagne par lequel ils étaient arrivés. Il aurait dû sortir le petit Beretta qu'il gardait dans la poche intérieure de son veston, celle qu'il appelait affectueusement son « roi de cœur ». Il aurait dû viser le veston crème et lui faire une tache de vin au milieu du dos. Ce n'était pas impossible de viser à vingt mètres. Ce n'était pas impossible de l'abattre du premier coup.

Seulement, ce n'était pas la kermesse, il n'y avait aucun lot à gagner à la sortie.

Au lieu de prendre la route en direction de Tours, le rouquin reprenait la départementale D741 qui le ramenait à la vallée troglodyte d'Azay-le-Rideau.

— Mauvaise direction, dit l'homme de main.

Il rangea le dessin dans la poche intérieure de sa veste et rajusta le col. Il avait une longue route devant lui.

* * *

La route passait devant une énorme bouteille de Pineau de Loire factice, un resto routier décoré par deux jardinières et un bâtiment gris, équipé de fenêtres à barreau et d'une enseigne tricolore. Au volant de la Chrysler, Jolain ne ralentit pas. Il aurait pu s'arrêter, expliquer aux flics qu'il n'était qu'un paparazzi pris sur le fait par des cambrioleurs, qu'il avait failli être assassiné par l'un d'eux, mais justement, son objectif, il ne l'avait plus, l'appareil avait été détruit devant ses yeux. À la place, c'était lui qui portait un flingue au volant d'une voiture volée.

Les différents scénarios défilaient devant ses yeux comme de mauvais romans-photos. Il aurait pu se faire arrêter par les flics, leur expliquer qu'il avait été menacé par une arme par un type en costar. Les gendarmes auraient vu qu'il était déjà fiché. Les paparazzis, c'est comme les journalistes, les

flics aiment pas trop ça. Ils auraient conclu à un garde du corps un peu zélé et auraient classé l'affaire. S'ils ne le coffraient pas.

Jolain aurait aussi pu revenir sur Tours et essayer de vendre son histoire à ses collègues d'Ouest-France, « Deux people se font cambrioler leur location en Touraine ». Ça ferait une belle publicité pour la région...

Mais non, quelque chose clochait. Jolain ne savait pas si c'étaient les vêtements des cambrioleurs, qui avaient tous l'air de revenir d'un enterrement, si c'était l'absence de sac pour emporter la marchandise, ou si c'était l'amateurisme apparent de ces types, venus cambrioler une maison troglodyte en plein jour, en pleine saison touristique, alors que tous les médias avaient annoncé la venue du célèbre couple pour le lendemain.

Lui était simplement venu faire du repérage, trouver les meilleures prises de vue, préparer un camouflage...

Et puis il y avait eu ce type sur la terrasse qui l'avait pointé du doigt.

Et l'autre qui avait déboulé par derrière, petit, râblé. La façon qu'il avait de tenir son arme, le coude un peu plié, la main lâche, comme on tient une cigarette entre deux bouffées, c'était tout le contraire de l'amateurisme. Ce type passait son temps à tirer sur son mégot.

Quand ce n'était pas sur autre chose.

— Je suis photographe, c'est mon job...

— La ferme. Pose ton appareil au sol. Doucement...

Il n'y avait pas eu moyen de s'expliquer, de parlementer. Le type avait brisé le téléobjectif Leica d'un coup de talon avant de jeter son G1 dans la pente. Il l'avait forcé à monter dans sa voiture, à le suivre en pleine campagne... jusqu'au moment où il avait bluffé. Le coup du Van Eyck, il n'y croyait pas. C'était sa veine, son jour de chance.

Il regarda le pistolet qu'il avait posé sur le siège passager. Il n'avait plus d'appareil photo, mais il avait un flingue. Ces types n'étaient pas là-bas par hasard. Cela avait-il un rapport avec le couple d'Américains ? En général, les people étaient un peu excentriques, ils demandaient à une société de livraison de transporter leurs bagages en parallèle, à une société de décoration de poser des fleurs, d'allumer des bougies... Avaient-ils des objets de valeur dans leurs valises ? Mais dans ce cas, pourquoi venir à plusieurs ? Avec des armes ? Étaient-ils là-bas pour un règlement de comptes ? Pour un enlèvement ? Il pouvait tout imaginer.

Jolain se gara deux cents mètres avant la rue des granges. La maison troglodyte appartenait à un vignoble. Il entourait toute la propriété. Il suffisait de se baisser un peu pour passer inaperçu.

Il se demanda ce qu'il ferait quand il arriverait près de la résidence. Tout d'abord, il ne savait pas combien ils étaient. Il en avait vu deux à l'extérieur, mais combien étaient-ils à l'intérieur ? Il devrait jouer la prudence...

Il s'agenouilla sous les vignes. Les cailloux sous les genoux, ça lui rappelait l'armée. Saurait-il encore tirer s'il le fallait ? Il regarda le flingue avant de le ranger dans sa poche.

Les flingues, c'est comme les appareils photo, il y a toujours un viseur...

— Regarde ce que j'ai trouvé, Jeff !

Devant un mur de pierre où était fixé un support mural, un homme habillé en noir se retourna, un fusil à canon court dans les mains. En face de lui, proche de la fenêtre, un autre type avec des lunettes teintées lui répondit :

— Joli. Mais ça ne vaut pas le canon scié de Steve Mc Queen.

— Eh ! Les gars ! Regardez ce que j'ai trouvé dans la chambre à coucher. C'était accroché au-dessus de lit comme un petit Jésus sur sa croix !

Un troisième homme en costume sortit d'un couloir creusé dans le tuffeau, en descendant une série de marches. Son ventre replet faisait ressortir les boutons blancs de sa chemise. Les deux autres s'esclaffèrent en voyant sur sa tête un chapeau de cow-boy noir, dont la courbure cachait à moitié ses yeux.

— Bravo, Pat ! dit Jeff. Tu devrais essayer de jouer dans les westerns. Un vrai hors-la-loi notre Pat !

Excités par la trouvaille, ils se précipitèrent dans les différents coins du salon, retournant les coussins du canapé cuir, ouvrant les portes du buffet, plongeant la main dans les pots de plantes vertes... quand une grande brune arriva par le couloir central. Malgré un âge qui devait osciller autour des quarante ans, elle portait toujours la coiffure des jeunes filles aux cheveux longs, la frange coupée au-dessus des yeux. Sous son petit nez rond naissait la courbure de ses lèvres, relevées sur une rangée de dents parfaitement dessinées. Son débardeur ne laissait pas entrevoir de formes féminines. Elle aurait aussi bien pu être un jeune garçon, un peu nonchalant, une cigarette au bord des lèvres.

— Madame Charlotte ! s'écria Pat en retirant sa main d'un tiroir.

Les autres hommes arrêtaient leurs recherches. Charlotte retira la cigarette de sa bouche et pointa le bout incandescent dans leur direction.

— On n'est pas là pour dévaliser les affaires de Yul, c'est compris ?

— Oui, madame Charlotte.

— On remet tout à sa place, ce n'est pas ça qu'on cherche.

Elle avança d'un pas souple, de façon à cracher sa fumée au visage de Pat. Celui-ci retint sa respiration, jusqu'au moment où Charlotte repartit à l'intérieur de la maison troglodyte. Au moment où il inspirait de nouveau, ils entendirent la voix de leur chef ajouter :

— Et retire ce chapeau, Pat, tu es ridicule.

Les gangsters ricanèrent. Pat retira son chapeau ; une balle traversa la fenêtre, fit exploser la vitre et se planta dans le front du gangster. Celui-ci tomba au sol. Un sang presque brun s'écoula sur le carrelage. Jeff s'accroupit près de la fenêtre, en faisant attention de ne pas se blesser le genou avec le verre brisé. Son collègue aux verres teintés rampa vers la porte qui donnait sur la terrasse.

— Les flics ? demanda Jeff.

— Sans sommation ?

Jeff haussa les épaules. Il cassa une branche de philodendron et agita les feuilles découpées au-dessus de lui. Personne ne tira. Il jeta un œil à l'extérieur avant de se plaquer contre le mur :

— Un type qui court à travers les vignes. Il monte vers la terrasse.

— Je vais le cueillir.

— Je te couvre, Roland ?

— Non, Jeff, va plutôt dire aux autres de faire le mort. Il ne faut pas qu'il voie le duo. Il risquerait de reconnaître Charlotte et Yvan.

— Bonne chance.

Roland entrouvrit la porte d'entrée et se faufila sur la terrasse, son 747 à la main.

Jeff restait seul avec le cadavre de Pat. Le visage de son complice avait perdu toute expression, pareil à un robot qu'on aurait soudain débranché.

Un nouveau coup de feu à l'extérieur.

Jeff tendit l'oreille, attentif aux bruits venant de la colline.

Un grillon frotta ses élytres quelques instants.

Puis ce fut le silence total.

Son œil droit cligna nerveusement. Il tourna successivement la tête vers la porte d'entrée que Roland avait laissée entrouverte, les morceaux de verre répandus sur le sol et le cadavre de Pat, auquel personne n'avait fermé les yeux.

Soudain, Jeff bondit vers le couloir, il courut se réfugier dans le ventre de la colline troglodyte.

* * *

— Et de deux.

Jolain exultait. Il avait tiré sur le type en costar dès qu'il l'avait vu sur la terrasse. Il ne l'avait pas manqué, à croire qu'il avait fait ça toute sa vie. Techniquement, le type ne lui avait rien fait. Il avait le droit d'être en costume trois-pièces, de porter des lunettes noires et de se cacher sur une terrasse, ce n'était pas puni par la loi. Mais Jolain ne portait pas d'insigne, il avait seulement un flingue et celui-ci venait de toucher le torse du gars allongé par terre.

Jolain grimpa les derniers mètres qui le séparaient de la terrasse, passant des vignes aux buissons couverts de baies rouges. Le type était toujours allongé sur les dalles de marbre, la tête couchée sur une dalle de marbre. Il trouva un peu étrange de ne pas voir d'hémoglobine jaillir par à-coups, comme un matelas qu'on gonflerait avec une pompe à pied. Il ne vit pas non plus une auréole rouge se former autour de son corps ou une mare de sang s'étendre jusqu'à ses pieds. Ce n'était pas du tout comme dans les films.

Le gangster était mort. Il n'avait même pas tiré.

— T'es bien mort, au moins ? Pas de coup tordu, hein, sinon...

Pour s'en assurer, Jolain s'approcha et tira une autre balle au niveau de la nuque. Cette fois, le sang gicla.

— Merde, mes chaussures !

Jolain retira le flingue des mains de Roland et le brandit de sa main gauche. Il s’amusa à jouer avec les deux armes. Maintenant, il était un desperado !

— Où as-tu planqué l’or, Zorro ?

Il pénétra en riant à l’intérieur de la maison. Seul le salon donnait sur l’extérieur, tout le reste était troglodyte. Combien de pièces y avait-il au total ? Combien de personnes l’attendaient ? Jolain n’en avait aucune idée et il n’en avait cure. Il était enfin passé de l’autre côté de l’objectif. C’était lui qu’on devrait filmer en gros plan, en train de commettre un crime. C’était lui qui tuait sa femme, comme dans Fenêtre sur cour. Le photographe était mort, vive son assassin !

À l’intérieur, un autre type en costar était allongé sur le dos. Le sang coagulé maquillait son visage. C’était lui qui avait fait ça. C’était son premier gangster.

C’est ça, entre lui et moi, ce n’était rien qu’un règlement de comptes. Deux tueurs et un radeau. Un tueur tombe à l’eau, qu’est-ce qu’il reste ?

Moi !

Il vit un chapeau noir sur le carrelage. C’était un chapeau de cow-boy, comme dans les films de western. Il le mit sur sa tête et chercha un miroir. C’est à ce moment qu’il vit le fusil accroché au mur. Il rangea l’une de ses armes dans sa ceinture et le décrocha d’une main. L’arme était plus lourde qu’il n’imaginait. Ce n’était pas un jouet. Une arme de collection. Peut-être une pièce de musée. Jolain eut l’impression de sentir un courant électrique passer dans le métal.

Un revolver dans sa main gauche, un fusil dans l’autre, calé contre sa hanche, il faisait face aux quatre marches qui menaient au couloir central. Les bandits pouvaient sortir par les portes aménagées dans la pierre et le cribler de balles. Tout au bout, dans la pénombre, le chemin semblait bifurquer. D’autres gars pouvaient l’attendre au tournant.

Il ne servait à rien de courir tête baissée dans l’ancre du loup. Il devait être plus malin que lui. Se déguiser en chaperon rouge, peut-être ?

Il remplit ses poumons et cria :

— Police ! Vous êtes cernés, jetez vos armes et sortez doucement de votre cachette.

Le vouvoiement, c’était pratique. Même s’il n’y avait qu’un seul gars en réserve, il pourrait toujours croire que Jolain le vouvoyait.

Il crut entendre des bruits de pas, des frottements contre la pierre, comme une meule qui tourne dans un moulin...

— C’est bon, on se rend !

Ils sortirent du bout du couloir en levant les bras. Ils étaient deux. Deux majordomes en costume noir et gants blancs. Pourtant, une foule de détails ne collaient pas avec le standing exigé par la profession : celui de gauche portait des lunettes de soleil sous des sourcils épais, celui de gauche avait un teint terreux et un crâne de bagnard, marqué au front par de nombreux plis. Surtout, les deux majordomes tenaient un flingue.

— Je ne sais pas qui tu es, dit celui au crâne rasé, mais t’es pas de la police, toi.

— Je parie qu’il n’y a pas de flics dehors, dit l’autre.

— Jetez vos armes ou vous êtes morts.

Les deux types rigolèrent. Celui aux lunettes de soleil s'avança vers la fenêtre.

— Halte ! cria Jolain.

— Aucune sirène, pas de haut-parleur. Et je ne vois personne dehors. Tu es seul, gadjo.

Le majordome au crâne chauve abaissa le bras qui portait le pistolet. Jolain le vit et son doigt appuya sur la détente du fusil. Le tir résonna dans la pièce et se répercuta dans le couloir. Jolain fut projeté au sol.

— Simza ! Tu as buté Simza !

Jeff souleva ses lunettes noires et contempla les dégâts. Son complice avait le ventre troué par une balle sortie du vieux fusil.

— Ça alors ! dit Jolain. Il était chargé...

Jeff sembla prendre conscience que Jolain était encore vivant et tourna son canon vers lui, mais ce dernier fut plus rapide et tira avec le pistolet dans sa main gauche. La balle se planta dans une vieille affiche des Dix commandements, montrant Moïse lever les Tables de la Loi. Le gangster répliqua pour couvrir sa retraite dans le couloir de pierre.

Jolain reçut une balle dans le bras gauche, il appuya par réflexe sur la détente. Le gangster, blessé à l'épaule, fit une chute sur le sol carrelé. Les deux hommes s'efforcèrent de se relever en gémissant.

Jolain s'agenouilla pour mettre le gangster dans son viseur. Celui-ci, le dos courbé comme une bête de somme, appuya une main sur un mur pour se maintenir debout. Il tendit son bras droit vers le paparazzi. Jolain n'attendit pas une seconde de plus, il appuya sur la gâchette.

Jeff retomba au sol et ne bougea plus. Ses lunettes gisaient à côté de lui.

Jolain avança doucement jusqu'au cadavre. Son bras gauche commençait à s'engourdir, il perdit son pistolet. À sa place, il ramassa les lunettes noires et les posa sur son nez. Le couloir se redécora en gris, comme dans les vieux films de gangsters.

Pourquoi se dirigerait-il vers l'intérieur ? se demanda-t-il. C'est une maison troglodyte, il n'y a pas d'issue. À moins qu'il ne cherchât pas à s'enfuir, mais à rejoindre ses complices...

— Ne me tuez pas ! gémit Jolain. Par pitié...

Il leva le canon du fusil et tira au plafond. Avec le recul, la douleur dans son bras gauche se réveilla. Il se mordit la lèvre pour ne pas hurler.

Il se déplaça à droite du couloir, de façon à pouvoir prendre à revers quiconque en sortirait.

Des pas au fond du couloir. Une voix de femme :

— Sizma, Jeff ! Vous l'avez eu ?

— Merde ! cria un homme. Ils ont eu Jeff...

Ils n'avaient pas encore vu Sizma, caché à leur vue par les marches du couloir.

Jolain vit apparaître deux personnes : une femme dont la silhouette lui rappelait quelqu'un et un homme aux cheveux mi-longs, avec un pull-over violet. Aucun d'eux ne semblait armé.

Ils pâlirent en reconnaissant le corps de Sizma sur le sol, à côté de celui de Pat. L'homme prit la femme dans ses bras.

— Hauts les mains, les amoureux ! dit Jolain. Retournez-vous doucement... J'ai déjà tué les frères Rapetou. Je n'hésiterai pas à vous descendre vous aussi.

Quand ils se retournèrent, Jolain ouvrit la bouche de stupéfaction. Il avait reconnu les deux célébrités.

— Yvan, dit Charlotte, tu veux bien dire à ce monsieur qu'il peut baisser son arme, on est prêts à coopérer, on est entre amis ici...

— Nos excuses pour le bazar, dit Yvan. On n'a pas eu le temps de dresser la table. On pourrait discuter sur la terrasse, qu'en pensez-vous ?

Jolain bégaya :

— Je ne suis pas sûr... C'est à moi de m'excuser... J'ai mis des cadavres partout dans votre salon, et je crois que j'en ai laissé un autre sur la terrasse.

— Je vous laisse, alors. Je vais faire un peu de ménage...

Yvan marcha tranquillement vers la sortie, comme s'ils avaient déjà joué cent fois cette scène. Jolain était tellement étonné qu'il ne pensa pas à l'arrêter.

— Vous faites quoi ici ?

— Vous ne savez pas ? dit Charlotte, incrédule. Vous vous introduisez dans une propriété privée, vous tuez quatre hommes, vous menacez un couple désarmé et vous ne savez pas pourquoi vous faites ça ?

— C'est que... Vous avez voulu me tuer.

— Qui ?

— L'autre type...

— Quel autre type ? demanda Charlotte en tournant la tête. Celui qui pisse son sang par le ventre ou celui qui vous avez abattu d'une balle dans le dos ?

— C'est bon ! Racontez-moi tout, maintenant, ou vous allez rejoindre la bande des trous percés !

Jolain pointa son fusil en direction de Charlotte. Son bras saignait toujours.

Charlotte indiqua d'un geste du menton les affiches contre les murs.

— Au cas où vous n'auriez pas remarqué, vous portez le chapeau et le fusil de Yul Brunner, l'acteur de cinéma. Ce ne sont pas des copies, comme dans les gîtes à thème. C'est un héritage.

— C'est pour un chapeau et un fusil que vous êtes venus ?

Jolain était dépité. Il n'imaginait pas avoir supprimé quatre types pour un simple vol...

— Un peu plus, chéri, dit Charlotte. Yul Brynner a plutôt été gâté par la vie. En plus d'être un acteur célèbre et de maîtriser une dizaine de langues, il s'est marié quatre fois. À sa mort, il lègue toute sa fortune à sa dernière femme, Kathy Lee. Mais il n'a aucun enfant avec elle, alors à qui ira l'héritage, à la danseuse de cabaret ou aux enfants de ses précédents mariages ?

Charlotte se déplace vers la fenêtre.

— La rumeur raconte qu'il aurait laissé un joli cadeau aux enfants de sa troisième femme, Jacqueline, née Thion de La Chaume. Une Française. Le pactole en question n'a jamais été découvert. On disait que le pécule était caché dans les environs de Luzé, à l'endroit où oncle Yul a fait déposer ses cendres.

— Oncle Yul ?

— C'était mon parrain.

— L'acteur faisait partie de la mafia ?

— Essaie de suivre, mon chou, Yul Brynner connaissait mon père, c'était mon parrain. Je l'appelais « oncle Yul », il faisait pratiquement partie de la famille. Tu comprends mon intérêt pour la chose. Ce n'est pas une course au trésor, c'est un hommage posthume.

— Il était à Luzé alors ?

— Tu me désespères, mon cœur. À Luzé, c'était l'abbaye, ça aurait été un sacrilège. Il s'est quand même marié quatre fois, oncle Yul, c'est donc qu'il devait y croire un peu, aux saints sacrements. Ça n'a pas empêché toutes sortes de VIP, de *famous people*, de jet-setters et de chanteurs has been de faire leur défilé à l'abbaye de Luzé, à la recherche de ce fameux trésor. Sans succès. On avait fini par croire que c'était du bluff, du strass et des paillettes, on essayait de deviner laquelle de ses femmes ou lequel de ses enfants avait mangé l'héritage, on pariait des sommes folles, tu ne saurais même pas compter. Puis on a fini par se lasser, on s'est remis à fréquenter les salles d'enchères et à voler des cendriers dans les hôtels visités par Marilyn Monroe...

Un bruit sourd parvint de la terrasse, Yvan venait de jeter le corps par-dessus la palissade. Jolain le vit revenir vers eux en se frottant les mains. Quand il retourna la tête vers Charlotte, elle avait avancé de plusieurs pas, son ventre plat collé au canon du fusil. Ses yeux brillaient d'une lueur sombre, comme ces ampoules violettes qu'on utilise parfois en boîte de nuit. Elle continua :

— Jusqu'au jour où deux Américaines ont balancé l'info : les deux enfants de Jacqueline et Yul Brynner louaient une maison troglodyte à Azay-le-Rideau, à trente kilomètres de l'abbaye. Les deux call-girls avaient déjà réservé leur séjour et elles se vantaient partout de retrouver le trésor du cowboy ! Il avait fallu faire vite, former une équipe anti-pouffiasses, on ne savait pas trop ce qu'on allait trouver, ni sur qui on allait tomber...

— Et vous avez trouvé ?

— Oui, on a trouvé un pauvre naze.

Charlotte écarta d'un coup le fusil, tandis qu'Yvan frappait Jolain à la nuque. En tombant parmi les cadavres sur le sol, il eut le temps de voir les deux stars le regarder avec un visage immobile, dénoué de toute émotion.

Ils jouaient leur plus mauvais rôle.

* * *

Quand Jolain reprit connaissance, il ne vit d'abord que des ombres. Il retira ses lunettes noires, mais la pièce était toujours aussi sombre. Le coup sur son crâne avait-il été trop fort ? Il cligna des yeux mais rien n'y faisait. Il respirait mal. Sa langue était pâteuse. Il essaya de se relever sur un coude, mais oublia que son bras gauche était blessé, il poussa un cri quand la douleur le transperça.

— T'es réveillé. C'est bien.

Jolain reconnut le type qui avait failli le descendre dans le pré. Le gars fumait une cigarette près de la fenêtre. Il était toujours allongé sur le carrelage du salon. Seuls les cadavres des tueurs avaient disparu, probablement disséminés dans la nature.

Dans l'encadrement de la fenêtre, la lune avait remplacé le soleil. Des nuages blafards tentaient de donner un peu de couleur à la nuit.

Ce ne sont pas mes yeux ! pensa Jolain en souriant. C'est juste le soir. Rien d'autre...

— Qu'est-ce qui te fait sourire, l'assassin ?

— Je ne suis pas un assassin, c'est vous qui...

— Quatre types en un après-midi, on n'est pas nombreux dans le métier à pouvoir en dire autant. Félicitations.

— Merci, mais je...

— En même temps, ça fait un brin amateur, ça laisse des traces, et puis ce n'est pas joli joli. T'as pas trouvé mieux comme reconversion ? Papparazzi, c'était une couverture ?

Jolain s'assit en pliant un genou, son bras droit derrière lui. Le fusil avait également disparu. Il remarqua que le tueur tenait sa cigarette de sa main gauche. Son autre main était plongée dans l'ombre.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai une famille, vous savez...

— Je sais.

Le ton de la voix était grave, les mots du tueur tombaient comme des pierres. Jolain les imaginait s'enfoncer dans la terre, au milieu des vignes, et creuser sa propre tombe. Ils formaient une épitaphe mystérieuse, compréhensible seulement de lui et du type qui fumait devant la fenêtre : « Je sais ».

— Je n'ai rien vu, je ne sais pas qui est venu ici, il n'y avait personne et je n'ai plus mon appareil photo, vous l'avez détruit, je n'ai donc aucune preuve. Je me suis blessé au bras, un accident de chasse, une balle perdue d'un chasseur... Ça vous suffit ?

La fumée de la cigarette montait au ciel, se confondant avec les filets nuageux qui passaient devant la lune.

— Bon, il va falloir que je te tue, maintenant.

Jolain recula instinctivement, s'aidant des jambes et de son bras valide.

— Je ne comprends pas... Vous auriez pu me tuer pendant que j'étais évanoui. C'est que vous attendiez quelque chose de moi... Je ne sais pas où est le trésor, ils m'ont assommé avant...

— Je n'aime pas tuer un homme durant son sommeil, c'est tout. Tu as le droit de savoir qui te bute et comment on te bute. Tu as le droit de faire tes prières si tu crois en Dieu, de supplier, de pleurer, si ça te soulage. C'est ton dernier moment, pas le mien, alors tu le gâches comme tu veux.

— Pitié !

Le tueur souffla.

— Classique, déjà vu à la télé, on dirait un jingle pub. T'as pas mieux, dit ? Pense à ta femme, pense à tes gosses, merde !

L'homme jeta son mégot par la fenêtre. Il fouilla à l'intérieur de sa veste et en ressortit le dessin d'enfant.

— Pense à ta fille ! Elle mérite mieux qu'un simple « Pitié, m'sieur, me tuez pas ». Un peu de créativité, pense aux titres des journaux, c'est toi qui travailles pour des magazines people, tu dois savoir faire, non ?

Jolain pensa à lui dire que ce n'étaient pas les photographes qui écrivaient les articles, mais il préféra se retenir. Ce type était fou. Il allait être tué par un fou.

— Ah non ! Des larmes, maintenant ! Tu as quel âge ? Des fois, je me demande. Il suffit d'agiter un canon sous le nez d'un type et voilà qu'il régresse à dix ans. Me dis pas ! Laisse-moi deviner. Tu vas faire dans ton froc. Un bon gros caca. Compte pas sur moi pour te changer, il faudra attendre le croque-mort pour ça...

Le type s'avança vers Jolain en levant sa main droite. Le canon chromé brilla dans sous la lune.

Le rouquin ferma les yeux.

— Te revoilà, toi !

Le tueur secoua doucement son arme. Une coccinelle s'était posée au bout du canon et ne semblait pas vouloir lâcher prise.

L'homme rapprocha le canon de ses yeux pour voir la bête. Elle se cramponnait ferme avec ses six pattes au bord du canon.

— Incroyable qu'elle tienne sur l'acier.

Il compta sept points noirs sur chaque élytre.

— C'est la même, exactement la même.

Jolain regarda autour de lui. La porte derrière lui était fermée et le couloir était plongé dans l'obscurité. Les ombres semblaient s'épaissir chaque seconde, formant une mélasse qui se déposait sur chaque objet, obstruant chacune des issues par lesquelles il aurait pu s'enfuir. Il avait l'impression de se débattre avec la mort, comme un goéland pris dans le goudron.

L'homme de main secoua avec fermeté son 747. Jolain poussa un cri sec en voyant l'arme pointée vers lui. Une balle pouvait partir à tout moment.

Le coléoptère prit son envol à travers la pièce, fit mine de partir par la fenêtre puis retourna à l'intérieur. Les deux ailes se replièrent sur sa carapace. Il avait de nouveau atterri sur le canon de l'arme.

— Ben alors ! dit l'homme. Ce n'est pas normal, ça...

Il marcha à travers la pièce puis s'agenouilla devant Jolain. Il jeta un œil furtif sur le bout de son arme où était encore collé l'insecte et approcha une grosse main de la tête du rouquin.

La grosse main lui frappa la joue avec tendresse.

— Je t'épargne.

— Quoi ?

— Je t'épargne, j'ai dit. J'en ai assez cramé, des types dans ton genre. Je me range, c'est fini.

Le tueur tendit une main vers Jolain pour l'aider à se relever.

— Va, le paparazzi, retourne à tes photos ou prends le chemin du crime. C'est ton tour, après tout.

Jolain refusa la main tendue et se releva comme il put. Il se dirigea vers la porte d'entrée comme un somnambule, sans comprendre ce qui lui arrivait. Il ouvrit la porte, puis, saisi d'un doute, il se retourna et dit :

— Vous dites ça puis vous allez me descendre pendant que je redescends la colline. J'ai tué vos complices, j'ai reconnu les deux célébrités, je sais ce qu'elles cherchaient, je pourrais aller à la gendarmerie et...

— Tes empreintes sont sur le flingue, sur le fusil et ton ADN traîne un peu partout dans la pièce. Je ne vois pas ce que tu irais faire chez les flics. À part te rendre.

— Je raconterai toute l'histoire à mes collègues journalistes, l'affaire fera les grands titres de la presse people. Il n'y aura pas de preuve, juste une rumeur, mais une rumeur est parfois plus efficace qu'un procès. Finie la carrière d'actrice de Charlotte, finie la carrière de réalisateur de son copain Yvan ! Je suis sûr que vos employeurs vont adorer ça !

L'homme haussa les épaules.

— Ce ne sont plus mes employeurs.

Jolain commença à passer la porte, quand il se retourna aux trois quarts et demanda :

— Pourquoi moi ?

— Aucun rapport avec toi. Tu as juste tiré le bon numéro.

— Alors pourquoi ?

La moitié du visage éclairée par les rayons lunaires, l'ancien tueur observait quelque chose sur le dos de sa main. Le flingue avait disparu.

— Tu sais comment on appelle aussi les coccinelles ?

— Les bêtes à bon Dieu ? dit Jolain.

— C'est ça. Les bêtes à bon Dieu...

Jolain passa le seuil de la maison.

Doucement, il referma la porte derrière lui.

CITADELLE

Elena Piacentini – Guillaume Couty

15 h. Je l'attends, je l'espère, je la guette. Un frémissement, le passage d'un corbeau dans un ciel de nacre, une promesse d'orage dans la fournaise de mon impatience. Enfin, elle apparaît. Le décor laiteux détoure ses cheveux bruns et fait un écrin à ses vêtements sombres. Dans une aura de lumière noire, elle traverse à pas saccadés la galerie du temps. Elle zappe, zigzague et avale les époques. Je la piste à distance, dissimulé derrière le domino des stèles. Je connais sa destination. Volterra, la citadelle. Une fenêtre ouverte sur la Toscane peinte par Camille Corot. Comme chaque jour depuis deux semaines, elle se plante devant ce paysage subtil où l'œil, abusé par le génie des couleurs et de la lumière, croit deviner les vibrations de l'air. Cette fois encore, j'observe son manège. Elle passe une main sèche sur son front pâle et la laisse retomber contre sa hanche. Ses pupilles remontent la courbe du chemin lancé à l'assaut d'un mamelon. Ils sautent une flaque de lumière et s'enfoncent sous le couvert dense des arbres. Son corps, à la limite de la maigreur, se fige. Il n'est plus qu'une chrysalide oubliée sur laquelle je suis le seul à veiller, moi, l'agent de sécurité. Elle est ailleurs. Aspirée dans cet espace de toile tendue ou retranchée dans sa prison, je l'ignore. Quel qu'il soit, ce pèlerinage la torture. Je le sais à sa bouche qui s'étire en rictus, aux reliefs de son visage qui saillent et durcissent, à ses yeux qui se fendent en crevasses. Dans l'interstice, le velours charbonneux de son regard se pique d'une braise mal éteinte. Pas belle, non. Juste fascinante. Tout autant que la cicatrice qui trace un lit de chair boursouflée de l'aplomb de son maxillaire jusqu'à sa clavicule. Le temps paraît suspendu à la contemplation douloureuse de l'inconnue qui m'est devenue familière. Je regarde ma montre. 15 h 30. Il me reste une poignée de minutes. Je retiens mon souffle. L'aborder. Oser lui adresser la parole sous un prétexte futile. Ou m'effacer dans un recoin et la laisser s'échapper. Tenter de percer son secret en visionnant en boucle la vidéo de surveillance. Demain peut-être...

Elle se remet en mouvement vers le hall d'accueil. Elle va partir. Non. Aujourd'hui, elle déroge à son rituel et se dirige vers l'espace réservé aux expositions temporaires : les désastres de la guerre. La voilà qui franchit les arches successives sans marquer l'arrêt, frôlant les scènes de désolation et de boucherie avec la grâce d'une nageuse qui fait ses longueurs dans un bassin, régulière, vélocité, concentrée. Moi, dans un état second, toujours dans son sillage. Elle m'entraîne à nouveau vers la sortie. Au-dehors le parc, déserté par les visiteurs frileux, est douché par une bruine légère. Elle enregistre une brève hésitation puis serre les poings. Dans un reflet de verre, je capte un instantané glacé de son profil. C'est décidé, je la suis.

15 h. Quand ils m'ont dit, tu vas à Lens pour la promo du nouveau modèle, j'y croyais pas tu vois ? J'ai dit à José, arrête, c'est une blague ? Lens, dans le Nord ? Pourquoi c'est pas moi qui vais à Nice ou à Turin quoi ! Quinze jours sur place dans un hôtel un peu minable. Tenir le stand de 7 h à 14 h 30, journée continue, puis attendre le lendemain matin. Qu'est-ce qu'on fait à Lens entre 14 h 30 et la nuit ? Surtout avec une nuée de commerciaux qui te draguent tous plus ou moins lourdement, qui veulent te raccompagner, qui trouvent que la jupe te va bien, qui essaient de te tripoter, qui veulent t'offrir un verre dans une de ces brasseries, je te fais pas un dessin. Heureusement qu'il y a le musée. J'y vais chaque fois en sortant du salon. En plus d'égarer les commerciaux qui n'osent pas franchir le seuil de ce genre d'endroit, j'y trouve un calme et une sérénité qui me dégrisent de la fureur bling-bling du salon. J'ai repéré un tableau en particulier qui me détend, qui m'apaise. Un paysage de Toscane, du coup je pense à toi forcément, à nous, à notre été là-bas. Ça me fait tenir le coup, tu comprends ?

17 h. Deux heures qu'on ne se quitte plus. Sa démarche est lente, presque sans intention et pourtant assurée, pleine de son élégance. Elle avance dans la ville comme dans une salle du musée, comme si elle était entrée dans un tableau sans y être invitée, en se trompant d'époque. Elle ne quitte pas pour autant l'impression de tristesse qui l'accompagne : c'est une douleur qui vaque avec elle, une absence presque. Elle n'est pas vraiment là où elle se trouve. Elle nous a finalement conduits dans le quartier des antiquaires, plusieurs vitrines sont léchées avec soin, avec une intensité presque gênante. Elle regarde un crâne en particulier, un crâne posé sur un secrétaire au premier plan de la vitrine. Je suis derrière elle, sur le trottoir opposé. Sa silhouette noire se détache dans le reflet de la rue, je suis dans ce tableau avec elle, au loin, comme une ombre vague dans le flou du reflet. La vanité est parfaite.

17 h. Après le musée, quand la nuit commence à tomber, je me balade dans le quartier des antiquaires, je cherche des petites choses pour notre appartement. Je me suis mis en tête de trouver une console pour l'entrée, tu sais pour remplacer la petite table de ta mère. Je l'aime bien, c'est pas le problème. Oui, ta mère aussi je l'aime bien, mais je voudrais une console un peu ancienne, avec un marbre rose pour poser le vase que tu m'as offert. Tu vois ? On la mettrait juste à côté du portemanteau dans l'entrée, sous le miroir.

18 h. Elle est de plus en plus belle à mesure que la nuit l'enveloppe, elle va finir par disparaître, par s'évanouir dans le paysage urbain qui s'anime autour d'elle. Elle ne semble pas voir ce qui se passe. Les terrasses se remplissent, les lumières viennent souligner la chaleur des brasseries qui se tiennent côte à côte. Elle finit par s'asseoir sous la bâche d'une terrasse, la moins bruyante, la plus éloignée. Elle boit un thé, lentement, sans souffler, par petites gorgées à peine effleurées. Tasse portée jusqu'aux lèvres, sans frémir, d'une main ferme. Personne ne la regarde, à part moi, je suis encore en costume du musée. Je la regarde si intensément qu'elle doit le sentir. Elle semble le réclamer. Puis la circulation reprend, aussi lente qu'avant le thé, la nuit est là maintenant, la silhouette perd de sa netteté, la démarche reste floue, sans direction claire. Tout indique qu'elle ne sait pas où elle va. Elle y va, comme un fantôme. Elle attend une résolution, elle espère une fin, c'est évident. Elle ne la trouvera pas toute seule. Elle manque de force, elle a besoin de moi. Je le sens, j'ai toujours senti ces choses-là, ça me vient de mon enfance. Je savais quand et comment mettre fin aux souffrances des autres. Lapins et poules, un coup sec, la libération. C'était mon enfance chez mes parents. Je n'ai jamais perdu ce don.

19 h. Je vais aller à l'hôtel. À partir de 19 h, il y a un peu de monde au bar, je pourrai discuter avec la serveuse, elle est sympa. Je bois juste un verre et je monte un plateau-repas pour manger dans ma chambre. Un peu d'intimité, enfin, et puis 19 h 30 va arriver et je pourrai t'appeler. Plus que quatre jours et le calvaire sera fini, je serai de retour à la maison. Tu me manques vraiment. Je ne suis pas faite pour vivre sans toi.

19 h. Elle a erré jusque devant cet hôtel, elle a fini par entrer. Je l'ai suivie jusqu'à l'accueil. J'ai entendu qu'elle demandait sa clef. J'ai bien entendu le numéro de sa chambre et j'en ai déduit l'étage. J'ai pris les devants : j'y suis allé directement. Elle s'est dirigée vers le bar, je me suis positionné dans le fond du couloir au 5^e étage dans un recoin. L'attente prendra fin bientôt, la récompense est à notre portée maintenant. L'espoir de cette libération, cette réjouissance à venir me contente. La surprise sera belle. Elle deviendra ce qu'elle est, elle atteindra l'état de perfection. Elle pourra aller, ses cheveux fluides, au vent, dans la pureté simple et lumineuse de son être. Baignée de sa seule beauté, sans obstacle, elle rejoindra Volterra, la citadelle. Enfant déjà j'aimais ce moment-là, celui qui précède. Être celui qui soulage, c'est ma vraie récompense.

19 h 30. J'ai pris la formule zen. Une salade, du poulet avec des haricots verts, un fruit. Ils ont oublié de me donner du pain. J'appellerai le bar plus tard, ma copine m'en fera monter c'est sûr. Comme à chaque

fois que je m'apprête à composer ton numéro, je suis prise d'un petit vertige, léger, tellement agréable... Dans une poignée de secondes, j'entendrai ta voix. On frappe à ma porte... Je me lève pour ouvrir, ça doit être le pain, c'est parfait, je serai à toi dans une minute.

19 h 30. Elle n'est pas étonnée de me voir. Elle me remercie d'être venu. Je m'en doutais, elle m'attendait, elle n'attendait que moi. Je fais les choses à la perfection, je n'ai jamais perdu ce don. C'est une décision qu'on a prise ensemble finalement, je le savais. Elle n'a pas souffert.

L'EFFACEMENT

Maxime Gillio – Jean-Marie Cuvilliez

Jonathan Delahaye s'était levé avec le goût des mauvais jours dans la bouche. Pourtant, on était dimanche, et Jonathan, qui détestait les dimanches aurait dû se réjouir de travailler ce jour-là. Il était toujours partant pour travailler le dimanche. Cela lui permettait de ne pas subir la langueur gluante de ce jour pas comme les autres.

Mais ce dimanche-ci, il ne le sentait pas. Une drôle de boule à l'estomac le suivait depuis son réveil. Certes, le Racing avait encore perdu la veille, chez un concurrent direct au maintien, mais il avait fini par se faire une raison, et n'attendait plus désormais que la fin de cette saison galère, pour repartir en division inférieure, en espérant simplement que son club de cœur ne soit pas rétrogradé en cours d'année, avec liquidation judiciaire à la clé.

Non, la raison de son malaise était ailleurs. Après avoir déjeuné et avoir enfilé son uniforme, il jeta un œil sur le planning accroché sur la porte du réfrigérateur et frissonna. Il comprit enfin pourquoi il ressentait cette impression d'avoir avalé une pelletée de cendre froide : il était affecté à la surveillance de la zone Seconde Guerre mondiale.

Il sortit de la petite maison en briques rouges héritée de ses parents, et se rendit à pied sur son lieu de travail, le musée du Louvre-Lens.

Jonathan Delahaye y travaillait, en tant que surveillant de salle. Depuis plusieurs semaines, une expo temporaire voyait affluer des centaines de visiteurs : « Les désastres de la guerre ». Y étaient exposées des œuvres exprimant une certaine vision de la guerre, depuis les conquêtes napoléoniennes jusqu'aux conflits au Proche ou Moyen-Orient. Peintures, dessins, photos, sculptures et même vidéos. Un parcours chronologique et artistique à travers ce que l'âme humaine avait de pire.

Or, en ce dimanche grisâtre, Jonathan devait surveiller l'espace consacré aux œuvres traitant de la Seconde Guerre mondiale. Comme tous les employés du musée, il avait eu droit à une visite privée de la collection, avant l'ouverture au public. Renfoncée dans un recoin obscur, une minisalle contenant quelques vitrines offrait aux spectateurs des clichés atroces, ces photos tristement passées à la postérité et sur lesquelles des soldats nazis exécutaient des prisonniers – hommes, femmes, enfants – devant l'objectif de photographes complices.

Ces clichés n'étaient qu'un témoignage immonde parmi les centaines d'autres que présentait l'exposition. Pourtant, Jonathan les avait reçues comme un coup au foie. Il les avait contemplées, hagard, puis avait grommelé un quelconque prétexte avant de quitter la visite et de se réfugier aux toilettes où il avait vomi toute cette abjection.

Depuis, les surveillants étant tenus de circuler et de changer d'espace plusieurs fois par semaine, il redoutait le jour où lui échoirait celui sur la Seconde Guerre mondiale. Et ce moment était arrivé.

L'exposition avait ouvert ses portes depuis presque deux heures. Rien de notable à signaler. Jonathan s'était scrupuleusement tenu le plus à l'écart possible de ce renforcement obscur où luisaient les vitrines funestes. Dès que ses pas le rapprochaient de l'endroit, la boule irradiait dans son ventre, jusqu'à lui provoquer la nausée. Aussi tâchait-il de laisser entre eux la plus grande distance réglementaire.

Un groupe d'adolescents excités déboula et s'engouffra dans l'espace sombre, faisant fi de toutes les autres œuvres exposées. S'ensuivit alors une succession de rires et de gloussements hystériques.

Jonathan suait à grosses gouttes. Il pria pour que ces petits abrutis sortent aussitôt du renforcement et emportent leur médiocrité ignare dans la suite de l'exposition. Mais ils semblaient vouloir rester dans ce foutu recoin, et leurs éructations résonnaient de plus belle.

Samira, la collègue de Jonathan en charge de l'espace Première Guerre mondiale, montra sa tête soucieuse. Elle adressa un signe de tête courroucé à son collègue, lui enjoignant d'aller immédiatement rappeler à l'ordre les jeunes fauteurs de trouble.

Jonathan ferma les yeux quelques secondes, inspira profondément et adressa une prière muette à il ne savait qui. Il s'ébroua, remonta son pantalon et entra dans le renforcement d'un pas lourd. La mâchoire serrée, le regard obstinément fixé au sol, il rabroua les écervelés qui s'égayèrent dans un flot de protestations.

Resté seul dans ce minuscule espace sombre que seule éclairait la lumière verdâtre des vitrines, il n'aurait eu qu'à faire demi-tour et regagner aussitôt son poste d'observation, de l'autre côté de la salle.

Sa vision périphérique enregistra pourtant que l'une des vitrines brillait plus que les autres. Comme si ses néons étaient déréglés et que la lumière, presque aveuglante, éclairait toute la pièce. Il s'approcha, presque malgré lui. Se pouvait-il que ce dérèglement électrique endommage les clichés ? Il fallait qu'il vérifie avant d'alerter les services techniques. Il arriva en face de la vitrine brillant de mille feux, leva la tête, et regarda les photos à l'intérieur. Ses yeux s'agrandirent, son cœur rata un battement et il tomba évanoui.

Prestement, Samira qui l'avait vu s'affaisser alla se pencher sur Jonathan, écouta sa respiration puis, après s'être assurée que le hall était désert, revint dans la salle, ferma la porte et donna un tour de clef. Déjà le jeune homme donnait des signes de réveil. D'un geste expert elle lui releva la manche, dégagea le poignet, trouva une veine, sortit une seringue de son étui, en injecta le contenu. La tête qui s'était redressée un peu roula à nouveau sur l'épaule. Quand elle fut certaine du coma, Samira saisit le corps par les pieds, le tira dans un coin auprès de la chaise, déboutonna le col de l'uniforme, celui de la chemise. Elle enfila des gants de latex, essuya méticuleusement la seringue, la disposa dans la main inerte, y imprima l'empreinte des doigts, de la paume. Samira. La zélée Samira. Si douce, si sérieuse. Voire. Zélée, oui, mais ange noir acquis à la cause négationniste.

Dans la vitrine on s'affairait. Des trois immenses clichés qui formaient le triptyque, celui du centre offrait la plus grande agitation. Dans l'aube naissante, une incessante colonne de camions bâchés franchissait le portail du camp, se distribuait dans les allées pour y déverser des escouades de soldats à qui l'on avait donné l'ordre de sortir des baraquements tout ce qui pouvait rappeler leurs hôtes. Bientôt se trouvèrent amoncelés les pauvres biens qu'on tria, classa, emporta. Ce qui ne trouva pas grâce fut brûlé ; les cendres dispersées.

Plus tard on vit arriver des véhicules arborant sur leurs flancs des enseignes d'entreprises de peinture des villes et bourgs avoisinants. Les hommes en salopette, sitôt descendus, déchargeaient

des échelles, des bidons de peinture, des pinceaux, des brosses qu'ils amenaient au pied des baraques. Des menuisiers aussi se joignaient au chantier et tout ce petit monde s'affairait à donner à l'infâme camp des allures ordinaires.

Peu à peu la grisaille des façades fut recouverte de peinture, on tendit des banderoles vantant les mérites de l'ordre et du travail. Le temps pressait. Les malades, les infirmes, les morts avaient, dans la nuit, été emportés dans des wagons. Des figurants arrivés des bourgs voisins, vêtus d'uniformes de prisonniers, vinrent peupler pour un temps le camp, renforcer la population valide. Ils écoutèrent assis sur leurs bancs, attendant qu'on leur distribue leurs rôles. On les avait réquisitionnés dans toute la vallée. Des hommes, des femmes dont certaines avaient amené de jeunes enfants. Plus tard on les verrait vaquer aux travaux du camp, alertes et diligents. On les verrait, autour des cantines fumantes, manger avec appétit. On les verrait sur un kiosque former un petit orchestre, jouer pour un auditoire attentif. On les verrait choisir des ouvrages sur les rayonnages du local affecté à la bibliothèque puis plus tard les compulsent tête penchée sous la lampe. On les verrait recevoir des soins. Déjà les opérateurs de cinéma procédaient à des essais, plantaient des trépieds, collaient leur œil à la caméra. Tout à l'heure, un assistant flanqué d'un officier hurlerait des ordres dans un mégaphone, organiserait un univers factice issu d'un scénario appliqué à la lettre. Tout serait trafiqué.

Aussi on ne verrait pas les corps décharnés vêtus de hardes, les visages exsangues, déjà morts, les bouches édentées, les yeux caves. On ne verrait pas les files impavides se traîner jusqu'aux latrines immondes. On ne verrait pas les corps de ces êtres qui s'écroulent et que d'autres êtres en sursis relèvent et traînent à l'écart rejoindre d'autres êtres amassés en tas terribles. On ne verrait pas les tombereaux chargés de cadavres. On ne saurait rien des médecins bourreaux, des mutilations, des expériences. On ne saurait rien des sévices, des coups, des privations. On ne verrait pas les exécutions. De tout cela on ne verrait rien, car dans la nuit on aurait fait place nette.

Peu avant cinq heures, Samira quitta la salle, alla s'assurer qu'il ne restait pas de visiteur puis ferma la porte du musée. De retour devant la vitrine, elle rajusta son uniforme. S'il n'avait rien de prestigieux, elle s'y sanglait pourtant avec délectation, tirait sur ses pans, époussetait un improbable cheveu, une peluche, un rien. Satisfaite de son inspection, elle salua la vitrine d'un coup de menton. Un officier à gauche de la photo s'inclina vers elle, claqua des talons. Elle lui fit un signe de la main et l'homme retourna à sa tâche, donna des ordres à des subalternes qui s'égayèrent.

Les autres vitrines firent aussi l'objet d'un grand ménage. Sous leurs dalles de verre, rongés par l'ignominieuse idéologie, les documents relatant les atrocités commises pâlirent jusqu'à en devenir illisibles. Les photos furent retouchées. Les lettres, les témoignages se virent bafoués, tronqués, édulcorés ou simplement supprimés.

À l'aube, le processus était achevé, l'imposture installée. Ne subsistaient dans les vitrines que la relation de situations difficiles, cruelles parfois, déplorables certes, mais que l'on pouvait considérer comme inhérentes à tout conflit ; ni plus, ni moins.

Trois ans ont passé. Jonathan a repris son poste. Il a survécu, s'est réveillé sans souvenirs de la funeste nuit, l'esprit lavé, aseptisé, acquis aux thèses négationnistes. Aux rares visiteurs qui déambulent indifférents dans le sous-sol où on l'a relégué, le jeune homme commente l'exposition. Il rappelle à ces badauds qu'il y a peu encore se trouvaient des gens pour donner foi aux élucubrations de pseudo-survivants des camps, aux allégations d'une clique de chercheurs affirmant l'existence d'un génocide, au bien-fondé de documents à l'évidence fabriqués de toutes

pièces. Il vante l'effort fait par les tenants de la vérité, celle de gens soucieux d'impartialité, qui ont su lutter contre une propagande lobbyiste.

Samira a gravi les échelons, choisi un nouveau prénom. En plus de ses responsabilités, elle enseigne dorénavant à l'université, occupe une chaire où elle diffuse la perfide doctrine. Le mois prochain, l'exposition fermera définitivement. Le mensonge n'est même plus nécessaire.

OBLATION

Claire Favan – Guillaume Chiche

Une secousse brutale se répercute dans ses os. Réveillée en sursaut, elle cligne des yeux. Groggy, elle tourne la tête dans tous les sens.

Où suis-je ?

Il fait si noir. Un nouveau choc la surprend et elle se mord la langue. Elle gémit sous l'effet de la douleur. D'ailleurs, tout son corps lui fait un mal de chien.

Que m'arrive-t-il ?

Elle se souvient d'avoir passé sa journée à organiser la venue d'œuvres d'art provenant du monde entier, pour la prochaine exposition temporaire du musée Louvres-Lens, « Des animaux et des pharaons ». Après une négociation particulièrement houleuse avec un transporteur caractériel, elle a enfin pu éteindre son ordinateur et quitter son bureau.

Elle a rejoint sa voiture sur le parking du personnel et... plus rien. Un sentiment de panique se diffuse en elle.

Comment peut-elle avoir oublié ce qui lui est arrivé ?

Respire Natasha. Calme-toi !

OK. Elle prend sur elle pour calmer les battements affolés de son cœur. Elle doit réfléchir et reconstituer les événements.

Elle marchait dans la lumière d'un réverbère. Sa voiture était à deux pas dans une zone d'ombre. Natasha a vérifié. Elle était seule. Il n'y avait pas d'autre véhicule que le sien sur le parking. Elle se revoit descendre du trottoir tout en cherchant ses clefs dans son sac à main. Elle se souvient d'avoir entendu des pas dans son dos et ensuite, le trou noir.

Elle ne parvient pas à visualiser la suite. La douleur qui irradie son crâne n'est sans doute pas étrangère à son état hagard. Et son corps n'est pas en reste. Elle gémit quand une crampe lui laboure les muscles de la jambe.

Natasha veut changer de position, mais elle en est incapable. Ses membres ne lui répondent plus. Elle insiste, mais finit par comprendre qu'elle est ligotée.

Cette constatation pénètre son cerveau à la manière d'une aiguille chauffée à blanc. Elle s'agite sous l'effet de la peur. Rien n'y fait. Les liens se resserrent et elle ne parvient qu'à se déchirer la peau des poignets et des chevilles.

Un nouveau soubresaut lui fait reprendre conscience de ce qui se passe autour d'elle. Qu'est-ce qui la secoue comme ça ? Et ce bruit ?

Les sens aux aguets, elle comprend qu'elle se trouve dans une voiture ou dans une camionnette qui roule sur une route défoncée.

D'accord. Mais elle ? De façon évidente, elle ne se trouve pas dans l'habitacle. Dans le coffre, alors ? L'espace qu'elle occupe lui semble bien trop réduit, bien qu'elle n'ait jamais été enfermée dans un coffre de voiture avant ce soir.

Du bout des doigts et avec son front, elle inspecte son environnement. Elle se trouve dans une malle en osier.

Une grosse larme roule sur sa joue. C'est un cauchemar ! Elle a été enlevée.

Parmi les sentiments qui l'assaillent – incrédulité, révolte, peur – le plus pénible incontestablement, c'est l'injustice.

Elle n'a rien fait. Rien. Elle n'a pas d'ennemi. Elle a une vie simple, entre son travail de conservatrice au musée, son appartement en centre-ville, son balcon de 3 m² sur lequel elle fait pousser des tomates cerises, ses deux chats de gouttière et sa mère sénile placée dans une maison de retraite hors de prix. Elle n'a pas de petit ami, d'ex déséquilibré ou jaloux, pas de problème d'argent, pas de passé compliqué lié à la drogue ou à une addiction quelconque. Elle ne boit pas, ne fume pas. Elle s'habille normalement : rien d'affriolant, d'exagérément sexy ou trop court.

Et il faut pourtant que ça tombe sur elle !

Révoltée, Natasha s'agite, donne de nouvelles ruades. Elle cogne, lutte. Pour un effet nul.

Enfin presque.

Le chauffeur de la voiture freine brusquement. La malle glisse sur le plancher et heurte une paroi. Natasha encaisse ce nouveau choc en criant.

Elle entend alors une portière s'ouvrir en grinçant. Le moteur tourne au ralenti.

Que se passe-t-il maintenant ?

Après quelques minutes d'incertitude, quelqu'un remonte dans le véhicule qui redémarre. La route est criblée d'ornières. Natasha a la sensation de se trouver dans le tambour d'une machine à laver.

Heureusement, cette fois, le trajet est très court. Un nouveau coup de frein la projette, tête la première, contre la paroi en osier qui lui érafle la peau.

Le chauffeur descend. Elle entend la porte latérale rouler dans sa glissière. Au travers du maillage de la malle, elle discerne enfin de la lumière et la silhouette de son ravisseur.

Il se penche et attrape une poignée. Natasha se demande brièvement comment il va faire pour porter un tel poids.

La réponse arrive vite. Il ahane sous l'effort pour la tirer vers lui et soudain, le monde de Natasha bascule. La malle s'écrase sur le sol. Une nouvelle fois, le choc se répercute dans tous ses muscles et elle a le souffle coupé par la surprise.

Natasha est ballotée en tous sens alors qu'il traîne sa prison en osier sur une centaine de mètres. Il s'arrête enfin. Il fait si noir soudain. Elle comprend qu'ils sont à l'intérieur d'un bâtiment. Elle l'entend agiter des clefs.

Le couvercle s'entrouvre.

Agir. Vite.

Elle a un court instant la volonté de se précipiter hors de la malle et de courir, de toute la vitesse de son corps, de courir au hasard, bien loin d'ici. Mais le trajet l'a trop éprouvée, les liens pénètrent dans ses chairs, l'épuisement se mêle à la douleur continue, c'est au contraire avec une lenteur infinie qu'elle parvient à s'extirper de sa prison. Et c'est comme déjà vaincue, docilement, qu'elle se redresse à genoux, dans la pénombre, face à son ravisseur.

À quoi ressemble-t-il ? Peut-être, sans doute, le connais-je ? Sinon pourquoi moi ?

Lever les yeux sur lui sans lui montrer sa peur. Rester digne. Rester vivante.

Elle voit une imposante stature d'homme, longiligne, toute de noir vêtue, debout face à elle. Elle remonte le regard. Elle pousse un cri. Il n'a pas de visage. Ou plutôt, il n'a rien d'humain ; c'est un visage d'animal.

Impossible.

Un cauchemar, se dit Natasha à nouveau, presque avec effarement cette fois. Personne n'a ce genre de visage dans le monde réel. Plus que quelques instants ici, et ce sera le réveil, sans doute ruisselante de sueur, mais chez elle, dans son lit, à l'abri ! Elle continue de fixer l'étrange silhouette sans que rien ne se passe, sans que s'effectue le moindre geste. Non, ce n'est pas un mauvais rêve, toujours pas. Cette face impassible, immobile, comme figée dans de la cire, qui la fixe en silence... Elle comprend soudain. C'est un masque. Et pas n'importe lequel. Elle est sûre de l'avoir vu quelque part, très récemment, tout à l'heure au travail peut-être même...

La créature a dû percevoir chez Natasha un changement d'expression. Elle s'avance sur elle et Natasha reconnaît alors les contours de ce masque : visage long et effilé de couleur rouge sang, fusion de plusieurs animaux antiques, yeux clairs et pénétrants, oreilles immenses, acérées comme celle d'un diable...

— Vous êtes... commence Natasha sans pouvoir terminer sa phrase.

— Je suis un disciple de Seth, dieu de la force et du désordre, maître des foudres et des orages, régnant sur les ténèbres et les plaines arides. C'est en son nom que je viens agir sur la Terre, instiller la terreur, achever l'occident, et restaurer l'ordre ancien.

Il a parlé d'une voix puissante, profonde, celle des prêcheurs convaincus de leur foi. Un fou qui prétend agir au nom d'un dieu... ? Que dire ? Que faire ? Le faire parler, en attendant une idée, quelque chose, quelqu'un...

— Je ne comprends pas. Quel rapport avec moi ? Pourquoi m'avoir enlevée ? Je n'ai rien fait de mal !

— Ce n'est pas de chance, n'est-ce pas ? Nous cherchions une cible, il y avait tant d'options... Un fidèle nous a parlé tout à l'heure de comment une femme effrontée avait gâché ses efforts pour récupérer certains objets précieux, malgré les à-côtés famineux offerts...

— Le transporteur... se souvient Natasha. Enfin, il y a des lois... je ne pouvais pas tout me permettre... les règles sont très strictes...

— Des lois, des règles... De quelles lois me parles-tu ? Celles de tes gouvernements, incapables et corrompus ? Nous ne croyons qu'en la justice divine, rendue par notre Seth tutélaire.

Elle sent au timbre de sa voix, lent, presque hypnotique, qu'il cherche à la convaincre, à s'introduire dans sa conscience, comme un serpent qu'on charmerait... ne pas céder... pourtant la vue commence à se troubler... Il reprend la parole :

— J'ai souri au récit du fidèle. J'ai toujours été amusé par ces récits de personnes scrupuleuses, pointilleuses, insensibles aux pressions. J'imagine très bien leur vie en dehors du travail : une vie totalement solitaire, fade à pleurer. Je ne me trompe jamais sur les personnes.

Natasha ne dit rien. Elle devrait réfléchir à un plan pour s'enfuir, de toute urgence, avant que dans un accès de colère, l'homme ne la brutalise, voire pire. Mais ces mots s'introduisent douloureusement dans son oreille, son contenu amer remplit goutte à goutte son âme, comme un lent venin.

— Et qui avons-nous vu ce soir, rentrer tête basse du travail sans croiser personne, comme isolée du monde ? C'était vous, Natasha. Peut-être aviez-vous simplement eu une mauvaise journée, oui peut-être. Mais moi j'avais la conviction, Natasha, que ce jour avait été semblable au précédent, semblable à tous les autres. Et que sans notre action, vous seriez chez vous à l'heure qu'il est, comme vous êtes tous les jours, devant votre ordinateur, devant votre télévision, devant votre téléphone portable qui ne sonne plus guère ; devant tous ces écrans qui, une fois éteints, vous renvoient votre propre reflet, seule toujours. Je sais tout cela, Natasha.

Que lui arrive-t-il ? Ce sont bien des larmes qui roulent le long des joues de Natasha, mais non plus de douleur. Tout ce chagrin accumulé qui s'écoule en silence... Elle sait bien le piège pourtant, la façon qu'il a de lui parler lentement, d'une voix de plus en plus douce, la façon qu'il a de répéter son nom, comme pour la mettre davantage en confiance... Pourtant, ce triste portrait est bien le sien. Comment peut-il savoir ?

—Vous pouvez pleurer, Natasha, vous le devez même. J'étais comme vous, moi aussi, pâle et morose, un pion semblable à des milliards. La foi m'a changé. Je sais maintenant le chemin à suivre, Seth l'a tracé pour moi, vous le saurez aussi. Pour retrouver la paix, il faut que la douleur se change en peine, que la peine se change en colère, que la colère se change en haine. Croyez-moi, ce monde n'est pas fait pour les faibles, ils n'y ont nulle place. C'est par la violence, par elle seule, que nous serons vainqueurs. Pas un discours, pas un slogan, rien n'a la puissance des armes et du sang répandu.

Un déclic s'opère chez Natasha, elle reprend ses esprits. Non, cet homme est bien totalement fou ! Mais pourquoi lui raconte-t-il cela ? Qu'attend-il d'elle ? Va-t-elle mourir ? Feindre la compréhension pour gagner du temps... ?

— Je peux concevoir vos propos. Mais qu'attendez-vous de moi ? Que je rapporte ce discours à mon travail ? Que je dise que...

— Assez des discours, je l'ai déjà dit. Seuls comptent les actes. J'espère vous avoir fait entrevoir la beauté de notre dieu, le plus puissant de tous. C'est pour lui que nous nous battons ; c'est en lui que vous devez croire. Nous allons vous faire prononcer quelques phrases, vous serez filmée.

— Ensuite ? demande Natasha tremblante, connaissant déjà l'issue probable.

— Vous le savez bien, dit l'homme au masque de sa voix sereine. Vous serez une offrande au vénérable Seth.

Devant l'air éperdu de Natasha, il précise :

— Vous serez brûlée vive. Il y aura de nombreux fidèles. Ce sera une très belle cérémonie.

Natasha s'évanouit. Des heures qui suivent, elle ne garde que des souvenirs troubles. On lui a fait lire un texte. Elle tenait à peine sur ses genoux, deux hommes la maintenaient discrètement

pendant l'enregistrement. Son phrasé était saccadé, incohérent, elle bégayait, transpirait, ne cessait de trembler. Probablement droguée.

Ensuite... un rassemblement. Vingt, trente, quarante personnes ? Beaucoup de monde en cercle, regroupés, elle au milieu. Un monologue de l'homme au masque dans une langue étrange, très ancienne. Des chants, des rires brefs. De longs silences... Après tout devient confus. Tantôt elle voit des masques qui s'avancent – elle les reconnaît, Aker, au visage de lion, gardien de l'au-delà ; Onouris, dieu de la guerre, bras levé, imposant son verdict ; Mereretseger, déesse du silence, qui veille sur les morts... –, des lèvres qui murmurent tandis que son corps se consume ; tantôt elle entend des détonations dans le lointain, puis des bruits de fusils d'assaut et de grenades paralysantes, tandis que des hommes cagoulés viennent à son secours... Dans un état second, elle regarde la scène de très loin, les yeux à demi clos, puis s'assoupit longtemps, longtemps, une fois de plus.

Le lendemain dans les journaux, des unes incertaines : « Attaque terroriste : une blessée grave », « Une femme entre la vie et la mort », « L'otage libérée », « Assaut en demi-teinte »...

Le surlendemain, ailleurs en France, une autre prise d'otage s'organisait.

PAZUZU SOUS LES TERRILS

Stéphane Bourgoïn – Frédéric Lahyani

Il fait beau en ce dimanche de fin mars et la foule se presse devant l'entrée du Louvre-Lens. Une file dense serpente jusqu'au bas des marches pour s'arrêter devant la porte du bistrot « Chez Cathy ». Les effluves de la carbonade et des frites en train de cuire titillent délicieusement les narines. Les terrils et les anciennes maisons de mineurs se découpent à l'horizon face au vaste vaisseau spatial de l'enceinte extérieure du musée, tout de verre et métal. À ses pieds se tient une délégation d'auteurs et d'experts judiciaires de la police technique et scientifique. Ils sont là pour PolarLens et profitent de quelques heures de répit avant le début des dédicaces qui se tiendront dans la salle Bertinchamps.

Le musée aurait déjà dû ouvrir ses portes depuis trente minutes et l'impatience commence à gagner les rangs. À travers les baies vitrées, les gardiens de la galerie du Temps s'agitent en tous sens. D'évidence, il se déroule quelque chose d'inhabituel. À quelques minutes d'intervalle, les téléphones de deux techniciens en intervention criminelle en démonstration sur le salon se mettent à sonner. De toute évidence, un meurtre a été commis au Louvre-Lens. On leur demande d'intervenir. Ils se précipitent à l'intérieur.

Plusieurs policiers et un inspecteur sont déjà sur place. Ils sécurisent le périmètre autour du corps. L'homme est allongé sur le sol de la salle de l'époque mésopotamienne, dos contre terre, revêtu des habits traditionnels des mineurs de fond, un casque sur la tête. Il ne présente aucune blessure apparente, mais ses yeux sont révulsés, un peu comme s'il était mort de terreur, le bras droit et tendu vers une statuette. Elle représente un être mi-homme mi-chien, arborant quatre ailes dans le dos, la bouche s'ouvrant sur des crocs menaçants. Le directeur du Louvres-Lens rompt le silence :

— C'est Pazuzu, le roi des démons.

L'inspecteur se penche pour lire l'inscription, « Je suis Pazuzu, le roi des mauvais esprits de l'air qui sort violemment des montagnes en faisant rage. C'est moi ! »

— Pas rassurant, le gaillard.

— Je me demande comment la victime s'y est prise pour pénétrer dans le musée de manière inaperçue cette nuit. Les alarmes n'ont pas sonné.

Les chaussures de la victime sont encore pleines de poussière de charbon. L'un des techniciens pointe du doigt :

— C'est curieux, huit mètres séparent ces dernières empreintes de pas de l'endroit où il se trouve. Elles s'arrêtent juste devant la statue.

— Tu as tout à fait raison, rétorque son collègue.

Soudain, un homme pénètre sans y être invité dans la salle. Les TIC le reconnaissent d'un coup d'œil, il s'agit de Franck Thilliez, le célèbre auteur de polars.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il, l'air de rien.

Les deux hommes restent bouche bée.

— Vous n’avez pas le droit d’être là, monsieur Thilliez.

L’écrivain sourit.

— Ah ! Pardonnez-moi. Je n’ai pas pu m’en empêcher. Déformation professionnelle. Je puise mes idées dans la réalité.

L’inspecteur, Karl Goriz, se retourne, ahuri avant de s’adresser à Arnaud Leleu, son second, un petit homme frêle aux lunettes teintées :

— Vous feriez bien de me dégager cette armée de poètes de la scène du crime. Ici, on fait pas semblant. Et vous en profiterez pour me dégager tout ce qui fait du bruit pour rien. On s’entend plus parler dans ce foutoir. Je veux plus voir que vous, Lasalle, Carru, Blanchard et les techniciens. Et dépêchez-vous de m’appeler le légiste.

— Oui chef.

Thilliez semble un peu pincé, mais il n’oppose aucune résistance.

Tandis que Leleu s’exécute, l’inspecteur examine la scène du crime. Le cadavre ne montre aucune trace de sang et présente son flanc droit à la statuette de Pazuzu.

On entend alors la voix nasillarde de Leleu, déjà de retour :

— Chef, voici Lasalle, Carru et Blanchard.

— Bien Leleu. Les gars, sans toucher à rien vous m’examinez toutes les issues du bâtiment. Ce type n’est pas arrivé là par l’opération du Saint-Esprit. Quant à vous, messieurs les techniciens, je ne vais pas vous apprendre votre job. Mais je veux absolument savoir pourquoi ce type a du charbon sous les pieds.

Goriz fait les cent pas, le long des balises de sécurité.

— Leleu ?

— Oui, chef ?

— Ramenez-moi le directeur. J’aurai quelques questions à lui poser.

— Bien, chef.

Ce dernier arrive sans tarder.

— Vous souhaitiez me voir, inspecteur ?

Devant Goriz se tient un homme joufflu à l’impermeable trop grand, affichant une paire de lunettes rondes, sortes de bécicles à branches fines.

— C’est bien vous qui avez prévenu la police, n’est-ce pas ?

— Tout à fait, c’est bien moi.

— Vous me disiez tout à l’heure que les alarmes n’avaient pas sonné. Comment avez-vous découvert le cadavre ?

— En arrivant au musée, à 8 heures.

— Par où êtes-vous entré ?

— Par la porte principale. Pour déverrouiller les alarmes, c'est le seul accès possible.

Tandis qu'il répond aux questions, le directeur remonte régulièrement ses étranges lunettes du bout du doigt.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal lors de votre arrivée ?

— Tant que j'étais à l'extérieur du bâtiment, non. Les deux gardiens étaient en place, avec leurs chiens. Mais en entrant dans la salle du Temps, j'ai entendu du bruit. Je me suis précipité. Et c'est alors que j'ai aperçu un homme en tenue de camouflage. Il portait une cagoule sur la tête et prenait la fuite.

— Vous n'êtes donc pas parvenu à l'identifier ?

— Non, malheureusement.

— Vous avez tenté de le poursuivre ?

— Oui. Mais impossible de mettre la main sur lui. Il me semblait l'avoir vu fuir vers le local technique. Mais je ne l'y ai pas trouvé. Je n'ai aucune idée de l'endroit par où il est sorti : un vrai mystère... Je suis donc revenu sur mes pas, dans la salle du Temps. Et c'est seulement à ce moment-là que j'ai vu un homme inerte allongé sur le sol, juste devant la statuette de Pazuzu.

— Cet homme, vous le connaissez ?

— Non. Absolument pas.

Leleu, en retrait, conserve la tête penchée sur ses notes qu'il prend d'un poignet rapide.

— Bon. Finissez l'histoire, poursuit Goriz.

— Une fois auprès du corps, j'ai vérifié s'il respirait. Je me suis alors dirigé vers le tableau de commande, pour éclairer la salle. Et tandis que je marchais, j'ai prévenu la police, puis j'ai aperçu Robert. Il m'a confié s'être endormi devant les écrans de surveillance. Il est venu me rejoindre lorsqu'il a entendu du bruit.

— Robert, vous dites ?

— Robert Fernandez, le gardien. Un bon gars. Il bosse ici depuis l'ouverture du musée. Jamais un problème.

— Bien. Donc la salle était sous vidéosurveillance cette nuit ?

— Normalement, oui.

— Monsieur le directeur, pourriez-vous me dire qui était de garde cette nuit, en dehors de monsieur Fernandez ?

— Il y avait Christophe Hugues et Rachid Khidri en patrouille extérieure. Dans le hall d'accueil, ce devait être Arnaud Pichegru. Pour les salles 1, 2 et 7, Philippe Grangier. Et au pavillon de verre, Moussa Konaté. Enfin, s'ils n'ont pas inversé leurs rôles, ça devrait être ça.

— Vous avez noté, Leleu ?

— Oui chef.

— Alors, allez me chercher tout ce petit monde.

Il se tourne de nouveau vers le directeur du musée.

— Vous disiez donc que vos hommes alternent parfois ?

— Oui, ça peut arriver en fonction des besoins. Mais c'est plutôt rare. Vous savez, au bout d'un moment, on commence à prendre ses petites habitudes...

— Oui, je connais ça. Vous seriez capable de m'en dire un peu plus sur cette... statuette, ce... Pazuzu ? C'est une sorte de dieu ?

Le directeur ne peut retenir un sourire.

— Pazuzu est une divinité assez ambiguë. Elle est apparue au premier millénaire avant notre ère, en Mésopotamie. Pazuzu était le roi des démons et du vent.

— Oui, j'ai cru lire quelque chose comme ça sur l'étiquette. Mais pourquoi « ambiguë » ?

— Eh bien, à l'époque, on aimait davantage Pazuzu qu'on ne le détestait. Pour son rôle protecteur principalement.

— Protecteur ?

— Oui, dans la mythologie assyrienne, Pazuzu passe le plus clair de son temps à combattre la démonsse Lamashtu, considérée comme responsable, notamment, des fausses couches. Elle enlevait également les nourrissons pendant l'allaitement ainsi que les jeunes enfants. Cette statuette ne fait pas partie de notre collection permanente. Mon Dieu, quelle terrible histoire ! Un cadavre dans mon musée ! Si je ne l'avais pas moi-même trouvé, je crois que je ne l'aurais pas cru.

Une grande tige dégarnie et filiforme du nom de Plantier entre dans la salle et tend une main molle vers Goriz.

— Inspecteur.

— Ah, Plantier ! J'ai bien cru que les mouches arriveraient avant vous.

Plantier, c'est le légiste. Goriz et lui entretiennent une relation passionnelle depuis vingt ans. Le petit couple tient grâce à la léthargique patience du médecin tout autant qu'à l'incontestable aura de l'inspecteur.

— Allez, Plantier, mettez-vous à l'œuvre, nous avons assez perdu de temps.

Puis il se tourne de nouveau vers le directeur.

— Monsieur le directeur, merci bien pour ce petit cours d'histoire. Ne vous tenez pas trop loin, je pourrais bien avoir encore besoin de vous.

— Normalement, je serai à mon bureau jusqu'à 18 heures. Et je vous en prie, faites votre possible pour retrouver cet homme en fuite. Ça ne me rassure pas de le savoir en liberté.

— On fera ce qu'il faut. Tiens, voilà les trois mousquetaires !

Lasalle, Carru et Blanchard, les trois jeunes recrues, présentent une mine perplexe. Lasalle prend la parole :

— Chef, on a fait toutes les issues. Mais on n'a rien trouvé. Aucune trace d'effraction.

— Bon ! Refaites-moi quand même un tour du bâtiment. Cette fois, vous m'explorez tout ce qui pourrait ressembler à une cachette, de près ou de loin.

— Bien, chef.

L'un des techniciens se tourne vers Goriz :

— Inspecteur, on a terminé tous les prélèvements. On ramène ça au labo.

— Bien. Je compte sur votre rapidité.

L'inspecteur examine les quelques pièces de musée qui l'entourent. Il en scrute la surface, dans l'espoir d'y découvrir une aspérité ou une trappe, qui cacherait on ne sait quelle explication. Mais rien en dehors de ce cadavre et de ces traces de pas.

— Chef, voici Christophe Hugues et Rachid Khidri, les deux gardiens qui se trouvaient à l'extérieur du bâtiment. Les autres vont suivre.

— Bien, Leleu.

— Messieurs, j'ai quelques questions à vous poser. Vous étiez bien en poste à l'extérieur du bâtiment cette nuit ?

— Oui, m'sieur, répondent-ils en cœur.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal durant votre service, particulièrement entre 7 heures et 8 heures ce matin ?

— Non, m'sieur.

Cette réponse semble contrarier l'inspecteur.

— Messieurs, je ne vais pas vous apprendre qu'un crime a été commis cette nuit. Quelqu'un est sûrement entré et vous ne l'avez pas vu. Et même si une personne était restée dans le bâtiment à la fermeture du musée, tout aussi vigilants que vous êtes, vous auriez dû la voir s'enfuir, n'est-ce pas ?

Christophe Hugues prend la parole. Il a un accent marqué du nord de la France :

— Je suis désolé, m'sieur, mais on n'a rien vu. Y a un an et demi à peu près, quelqu'un avait essayé d'enjamber le grillage. Moi, j'étais à l'autre bout du bâtiment à ce moment-là. Mais mon chien et celui de Rachid sont devenus fous et ils nous ont tout de suite conduits vers cette personne. Et en plus de ça, y avait les caméras. Robert, il nous a tout de suite prévenus. Si quelqu'un était rentré cette nuit, entre Robert, Rachid et moi, au moins un d'entre nous l'aurait vu.

— Oui, Robert... Mais ce fameux Robert, que je verrai après vous, a affirmé au directeur du musée qu'il s'était endormi devant ses caméras de surveillance cette nuit... Bon, et ce gars qui avait essayé d'enjamber, vous avez mis la main sur lui ?

— Non, m'sieur. En nous voyant approcher, il est reparti en courant d'où il venait. Après, on a appelé la police, mais on pouvait pas reconnaître le mec sur la bande. Alors ça s'est arrêté là.

— Bien. Je crois que je n'en saurai pas plus de toute façon. Vous pouvez disposer.

— Au revoir, m'sieur.

Goriz est dubitatif. Le coupable a forcément dû sortir du musée. Et si ces deux gardiens sont aussi vigilants qu'ils le prétendent, cela n'a pas pu leur échapper. Sauf si le criminel est encore sur les lieux. S'il est caché, les trois mousquetaires finiront sûrement par le trouver. Ils sont appliqués.

Les gardiens, justement, en voici d'autres. Ceux qui, cette nuit, étaient en charge de surveiller les salles 1, 2 et 7, le hall d'accueil ainsi que le pavillon de verre. Goriz les interroge tour à tour. Mais il n'obtient pas plus de succès qu'avec les deux premiers. Personne n'a rien entendu. Et personne, non plus, ne reconnaît le visage du cadavre.

Reste toutefois à interroger un gardien que Leleu vient d'annoncer à Goriz.

— Bien, monsieur Rodriguez, j'ai quelques questions pour vous. J'avoue que des choses m'échappent dans cette affaire. Vous avez bien indiqué au directeur que vous dormiez au moment du crime n'est-ce pas ?

— Oui... malheureusement, monsieur le commissaire.

— Inspecteur, ça suffira. Vous pensez vous être endormi vers quelle heure ?

— C'est pas facile à dire. J'étais encore réveillé à 6 h 30 puisque j'ai vu le générique de *Télématin*.

— Vous pensez vous être endormi après ?

— Oui. Quand j'ai ouvert les yeux, il était 8 h 10. J'étais paniqué. Je me suis jamais endormi au travail. Mais avec le p'tit qui braille toute la nuit, je tiens plus le coup, monsieur l'inspecteur. Après ça, je me suis tout de suite tourné vers les écrans de contrôle. J'ai vu que ça bougeait dans la salle du Temps. Alors j'ai zoomé et j'ai vu monsieur le directeur à côté d'un homme allongé sur le sol. C'est là que je me suis précipité pour le rejoindre.

— Hum. Vous avez donc un enfant... Vous êtes marié ?

— Oui, monsieur. Ça fait trois ans que je suis marié. Mon petit, il s'appelle Bryan. Il a neuf mois.

— Mais je ne comprends pas bien. Comment est-ce que ce marmot peut vous empêcher de dormir puisque vos nuits, vous les passez ici ?

— Pas toutes, monsieur. Je travaille de nuit le mercredi, le jeudi et le samedi. Le reste du temps, c'est Raoul qui est là.

— Raoul, vous dites ? Raoul comment ?

— Raoul Morel.

— Notez-moi ça, Leleu.

Leleu n'a toujours rien perdu de son application : il poursuit, studieux, sa prise de notes.

— Bien. Pour en revenir à cette nuit, on doit donc avoir une bande enregistrée, n'est-ce pas ?

— Oui, il devrait y en avoir une, monsieur l'inspecteur.

— Comment ça, « il devrait » ? Y en a une ou y en a pas ?

— C'est-à-dire que les enregistrements sont stockés sur les serveurs d'une société qui fait ça pour nous. Ça passe tout par Internet.

— Combien de temps va-t-il vous falloir pour récupérer cet enregistrement ?

— On peut les avoir tout de suite, monsieur. La société propose un accès à distance. Si tout va bien, en me connectant maintenant, je devrais pouvoir retrouver ce qui vous intéresse.

— Eh bien ! Enfin une bonne nouvelle ! Pas trop tôt... Après vous, monsieur Fernandez.

Goriz et Leleu le suivent. Ils montent quelques marches puis poussent la porte d'une salle sombre, encerclée d'écrans. Sur l'un d'eux, on distingue au loin la silhouette de Plantier qui œuvre toujours auprès du cadavre. Fernandez se positionne devant un écran d'ordinateur, agite clavier et souris, et finit par annoncer :

— Voilà, messieurs, j'imagine que vous voulez voir la salle du Temps ?

— Quelle perspicacité !

— À quelle heure précisément ?

— 6 h 30, au moment où vous avez commencé le roupillon.

S'affiche à l'écran une vidéo de qualité assez moyenne, sur laquelle on aperçoit la salle du Temps.

— Accélérez-moi la bande.

Le curseur du lecteur vidéo avance plus vite. Mais la salle demeure dans son immobilité pendant quelques instants. Puis, soudain, une tache apparaît.

— Stop ! s'exclame Goriz. On rembobine.

Fernandez manipule l'interface avec aisance. Il retrouve rapidement le commencement de la scène. On y voit un homme entrer en bas à droite de l'écran, qui paraît bien ressembler à l'homme retrouvé mort. Un agrandissement est réalisé. Leleu a le regard beaucoup plus aiguisé que celui de son chef. Il confirme :

— C'est lui.

Devant tant de certitude, la lecture reprend. L'homme tient dans sa main droite un objet qui mesure entre dix et vingt centimètres.

— Qu'est-ce que c'est ce machin ? s'interroge Goriz. Faites-moi un agrandissement.

L'image en gros plan est de mauvaise qualité. Mais elle autorise Leleu à formuler une seconde hypothèse :

— On dirait bien la statuette de Pazuzu.

— J'y vois pas très net, Leleu, mais j'ai quand même bien l'impression que cette foutue figurine est pourtant à sa place sur son socle, ici.

Il désigne sur l'écran l'emplacement de la statue de Pazuzu.

— En effet, c'est étrange, concède Leleu. Il faudra donner l'enregistrement à un expert.

— Bon, poursuivez, intime Goriz.

L'objet dans la main, l'individu continue à se diriger vers la statuette de Pazuzu. On voit alors accourir dans son dos une personne en tenue de camouflage, qui apparaît elle aussi par le coin inférieur droit de l'écran, brandissant une sorte de matraque. Le porteur de l'objet s'apprête à se retourner lorsqu'il reçoit un violent coup sur la nuque et chute, laissant s'échapper la statue. Mais sitôt à terre, il s'en empare de nouveau et l'agresseur est obligé de tirer sur elle pour pouvoir lui faire lâcher prise. L'homme s'agrippe pourtant au petit objet et il est traîné sur plusieurs mètres, en direction de Pazuzu.

— Hum... Voilà qui explique l'interruption des traces, remarque l'inspecteur.

Après avoir ainsi traîné la personne au sol, l'homme en tenue de camouflage finit par lui asséner un second coup de matraque. Manifestement assommé, l'individu tombe inerte. L'agresseur peut enfin s'emparer de l'objet qu'il tenait du bout du bras. Sur la vidéo, on voit la victime à terre et sûrement déjà morte. En haut à droite de la vidéo, une heure : 8 h 01.

— Regardez, chef ! Il est de retour !

Les regards se portent de nouveau vers l'enregistrement que Fernandez avait remis en accéléré. On y voit réapparaître, dans le coin inférieur droit, l'agresseur en tenue de camouflage. Il se dirige vers la victime, visiblement débarrassée de l'objet du larcin, et s'agenouille à côté d'elle.

— Qu'est-ce qu'ils font ? s'interroge Leleu.

On voit alors l'individu prendre le bras droit de la victime et commencer à tracter le cadavre. Mais après quelques secondes, il lâche subitement prise et repart en courant. Un homme apparaît dans l'angle supérieur droit et se met à courir en direction du meurtrier.

— C'est le directeur, annonce Leleu.

— Sans doute, répond Goriz. Ça colle avec son témoignage.

Quelques minutes s'écoulent durant lesquelles on ne voit plus que le corps de la victime sur la vidéo, son bras est tendu vers la statuette. Puis apparaît de nouveau le directeur qui s'agenouille quelques instants auprès de l'homme pour repartir ensuite, et enfin, revenir se positionner à côté du cadavre.

— Faites-moi un enregistrement, je vais ramener ça au bureau, ordonne Goriz à Fernandez.

Lequel s'exécute.

— Leleu, dès qu'on sera rentrés au QG, vous m'examinerez de fond en comble cette vidéo. Je veux être sûr que toutes les personnes qui sont entrées et sorties de ce bâtiment après la scène qu'on vient de voir sont parfaitement identifiées.

— Bien, chef.

— Et en attendant, retournez voir où en sont les mousquetaires.

Fernandez revient avec un DVD au même moment.

— Voilà, monsieur l'inspecteur. Tout y est. De 6 h 30 jusqu'à votre arrivée.

— Bien, Fernandez. Je n'ai plus besoin de vous. Vous pouvez rentrer si ça vous chante.

— Merci.

— Ah si, une dernière chose.

— Oui ?

— Ce gars qu'on a retrouvé mort, vous avez une idée de qui ça peut-être ?

— Non. Aucune, monsieur l'inspecteur.

— Et personne n'en sait rien ?

— Pas que je sache.

— Bien. Ne vous tenez pas trop loin, nous aurons peut-être à nous revoir.

Goriz pousse la porte d'entrée et descend l'obscur escalier qui rejoint la salle du Temps. Outre Plantier, toujours affairé auprès du cadavre, il aperçoit Lasalle, Carru et Blanchard, discutant avec Leleu. Lorsqu'il s'approche, ce dernier lui apprend que les trois mousquetaires n'ont rien trouvé de plus. Lasalle confirme :

— On a bien observé, le grillage extérieur est intact chef. Et on en est sûrs, personne ne se cache dans ce musée, à part les personnes en charge de l'enquête.

— C'est incroyable ça, bordel ! Par où a bien pu sortir ce sacré tordu en tenue de camouflage ?

— Inspecteur ? poursuit Carru. Il y a un des écrivains, dehors, qui pense connaître la victime.

— Ah ! Encore l'un de ces illuminés. Je m'en charge. De toute façon, faut que je m'en grille une.

— L'auteur, c'est Maxime Gillio, chef.

En se dirigeant vers la sortie, Goriz croise le légiste, toujours à l'œuvre.

— Ça avance, Plantier ?

— J'aurai bientôt terminé.

— Je vais vous gâcher le suspens, mon vieux. Cet homme a été assassiné. Un coup de matraque visiblement.

— C'est bien noté.

Sitôt à l'extérieur du musée, l'inspecteur fait sauter une cigarette de son paquet et l'allume. Il tire une bouffée considérable et recrache violemment le tabac de Gitane resté collé à sa langue. À sa droite se tient un homme grand et fin, aux yeux rieurs, dont le teint est rehaussé par un filet de barbe finement coupée.

— Gillio, je suppose ?

— Bien vu, inspecteur. Comment vous avez deviné ?

— C'est mon métier de deviner. Le vôtre c'est d'inventer. Chacun son truc... Vous avez quelque chose à dire visiblement ?

— Oui effectivement.

— Eh bien, je vous écoute.

— Je pense connaître la victime.

Goriz hausse un sourcil.

— Ah ! Vous l'avez vue ?

— En photo. Franck Thilliez en a pris une avec son téléphone tout à l'heure.

L'inspecteur est atterré.

— Que je ne le recroise pas celui-là. Il risque d'entendre passer le train !

Goriz tire de nouveau une immense bouffée, manifestement destinée à apaiser ses nerfs. Puis il poursuit, un peu plus calme :

— Enfin, maintenant que le mal est fait... Qui est la victime selon vous ?

— Je pense qu'il s'agit de Christian Bussy. En réalité, c'était surtout sa femme, Émilie, que je connaissais. C'était une amie de lycée à Douai, que j'ai perdue de vue depuis que je me suis installé à Dunkerque. Mais il y a deux ans, je l'ai revue avec son mari lors d'une soirée des anciens du lycée Albert-Châtelet. Je suis assez physionomiste, vous savez. Et je suis quasiment certain que son visage correspond à celui de la photo prise par Franck.

— Bien. Je vois. Émilie Bussy donc, vous dites ?

— Oui, c'est ça.

— Vous avez une adresse ?

Il hoche la tête.

— OK. On y va.

Goriz retourne chercher Leleu, et les trois hommes se mettent en route vers la maison des Bussy. Sous les indications de Gillio, ils roulent dix minutes environ en direction de Bully-les-Mines, puis ils s'arrêtent dans un petit pâté de maisons, au numéro 19. Les hommes sortent du véhicule sous l'un de ces ciels écrasants dont le Nord de la France détient jalousement le secret. Le beau temps aura été de courte durée.

— C'est ici, indique l'écrivain en désignant un petit portillon vert auquel s'adjoint une sonnette rectangulaire estampillée « Bussy ».

Goriz la presse pendant trois secondes au moins. Un cadavre décharné coiffé d'un chignon blanc se découpe dans l'encadrement de la porte du 17. Une voix allongée, stridente et peu compréhensible, braille :

— Qui c'est ?

— La police, madame, répond Goriz. Nous voudrions voir madame Bussy.

— Madame Bussy ?

— Oui. Vous savez si elle est chez elle ?

— Madame Bussy ?

— Non la Vierge ! s'exclame Goriz.

— Pourquoi la Vierge ? Madame Bussy, elle est pas là. Elle est à son travail.

— Ah ! Et savez-vous où elle travaille ?

Gillio coupe court à la conversation :

— Laissez tomber. Je crois que je m'en souviens. La dernière fois que je l'ai vue, elle bossait dans une pizzeria... le *Tam Tam* je crois. Un nom pareil, ça ne s'oublie pas. Ce n'est pas bien loin du musée.

— Et vous ne pouviez pas le dire avant ? Ça m'étonne pas. Vous avez la tête dans les étoiles, comme tous les artistes. J'ai horreur de perdre mon temps ! Leleu ! Allons jeter un œil au 19 !

Tandis que Gillio reste adossé à la voiture, tout de même préoccupé, l'inspecteur et son second font le tour de la maison et franchissent la petite haie arrière avec plus d'efficacité que n'importe

quel voleur aguerris. Avec cette même efficacité, Goriz crochète la serrure de la porte d'entrée, qu'il pousse lentement. N'entendant aucun bruit, les deux hommes entrent.

Les fenêtres sont toutes recouvertes d'épais rideaux marron qui laissent toutefois passer une faible lumière tamisée. Les murs et meubles sont ornés de figurines étranges, aux reliefs menaçants. La maison est de petite taille. Au rez-de-chaussée, un salon constitue la pièce principale. Sur un buffet en bois trône une photographie du couple Bussy avec, en arrière-plan, un terril. Sans le toucher, Goriz s'approche du cadre et sort de sa veste un vieil appareil photo numérique. Leleu, alerté par les « bip bip », rejoint son chef. Son regard scrute attentivement et le verdict tombe :

— C'est bien lui.

— Vous confirmez donc l'identification de Gillio ?

— Absolument.

L'inspecteur range l'appareil et les deux hommes poursuivent leur visite. Ils empruntent un escalier raide, qui les conduit au premier. Sans surprise, on y trouve deux chambres. La première est celle d'un jeune enfant. Ils ne s'y attardent pas et pénètrent dans la chambre des parents. Sur la table de chevet, une photo en noir et blanc montre un enfant en bas âge accompagné d'un adulte. Ce dernier, en habit de mineur, a passé son bras autour du bambin qui lui, n'a du mineur qu'un casque trop grand pour son petit crâne.

— Sans doute la victime, avance l'inspecteur. Fils de mineur apparemment...

Au mur, près de la fenêtre, une rangée d'épais volumes garnit une étagère murale. Sur les dos ont été apposées des étiquettes, dont une attire l'attention de Goriz. Elle porte l'inscription suivante : « Années lycée ». Machinalement, notre colosse s'empare de l'album et commence à le feuilleter.

— Venez voir, Leleu. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

Leleu se penche sur la photo désignée par son chef. Elle représente un garçon de seize ou dix-sept ans et une fille paraissant un peu plus jeune. Les deux adolescents sont assis côte à côte sur les marches d'un escalier. Le garçon porte une veste en jean. Il a passé son bras autour de l'épaule de la jeune fille qui affiche une éclatante beauté.

— C'est Émilie Bussy et Gillio, affirme Leleu. La fille ressemble comme deux gouttes d'eau à celle du cadre de l'entrée.

— Vous en êtes sûr, Leleu ?

— Je suis prêt à le parier, chef.

Karl Goriz le sait : chez son partenaire, le pari est la marque ultime de la certitude.

— Visiblement, Gillio ne nous a pas tout dit.

Les escaliers sont empruntés en sens inverse, puis, avec plus d'agilité encore qu'à l'aller, les deux hommes referment la porte, enjambent la haie et rejoignent la voiture.

Maxime Gillio n'a pas changé de position. Toujours adossé à la voiture, il manipule énergiquement son smartphone. Goriz esquisse un sourire, avant de lui livrer :

— Allez, Gillio, tirez pas cette gueule. On va se manger un morceau chez la petite. Ça devrait vous faire plaisir. Vous vous rappelez comment on y va ?

— Ça devrait aller.

Le véhicule de service se met de nouveau en route. L'inspecteur n'a pas perdu son sourire, attaché comme un aphte au coin de sa lèvre droite. Leleu, lui, se tient sur le siège avant et parfait, sur un calepin, quelques notes prises à la hâte.

De temps à autre, Goriz, le volant entre les mains, jette un regard dans le rétroviseur. Il finit par lancer à Gillio :

— Joli petit morceau, cette Émilie Bussy, non ?

L'écrivain semble ne pas avoir entendu. En veut-il aux deux policiers, peu scrupuleux, d'être entrés par effraction chez son amie ? Après un silence, il finit par lancer :

— Vous avez trouvé votre bonheur ?

— Arf, des vieilleries, quelques souvenirs. Des photos notamment. Vous étiez proche d'Émilie, lorsque vous étiez au lycée ? demande Goriz.

L'inspecteur a beau affecter une certaine nonchalance, son interlocuteur, enfoncé dans le siège arrière, le regard tourné vers le paysage, reste méfiant. Il comprend bien que la remarque du policier n'est pas anodine.

— Oui. On a vécu une histoire de quelques mois à l'époque. Mais c'est loin tout ça. Bien loin.

— On ne peut pas vous donner tort mon garçon... ça c'est sûr. Et pourquoi vous vous êtes séparés ?

— On était bien jeunes. C'était un amour de lycée, rien de plus. Après, il y a eu les études, la vie étudiante, vous savez ce que c'est...

— Pas vraiment, non. Et Bussy, vous aviez de bons rapports avec lui ?

— Comme je vous ai dit. Je ne l'ai vu qu'une seule fois. Il avait l'air attentionné avec Émilie.

Plus d'autres questions jusqu'à la fin du trajet. Goriz ne veut sans doute pas braquer l'écrivain. Un regard complice vers Leleu, ignoré de Gillio, a toutefois trahi le fond de sa pensée : l'homme en saurait-il plus qu'il ne laisse paraître ?

Avant d'arriver à destination, le téléphone portable de l'écrivain sonne. Le comité d'organisation du salon semble s'inquiéter. L'auteur explique brièvement la situation et décale le plus possible l'heure de sa séance de dédicaces.

Sous les indications du romancier, la voiture se stationne sur une place de parking, dans une rue à sens unique. Les trois hommes se présentent devant une devanture verte, décorée d'un singe tenant entre ses mains un tam-tam. Goriz pousse la porte le premier, suivi de Leleu et Gillio.

Au comptoir, un couple déguste un cocktail coloré. Les murs sont tapissés d'une fausse mousse, censée recréer un décor tropical. Une jeune femme au visage d'ange vient accueillir notre trio. Ses traits, d'une rare finesse, sont toutefois troublés par un mal-être palpable. Mais à la vue de Maxime Gillio, ils traduisent un élan de surprise :

— Max ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis à Lens pour le salon du polar, Émilie.

— Vous êtes bien Émilie Bussy ? grésille la voix de Goriz.

— Oui.

— Je me présente, inspecteur Karl Goriz. Le petit à lunettes, c'est le major Leleu.

— Enchanté, madame.

— Nous aurions quelques questions à vous poser.

— Je vous écoute.

— Vous n'auriez pas un lieu un peu plus tranquille ?

— Euh... oui. Suivez-moi. Gérard, je prends une pause rapide.

Les quatre personnes franchissent une porte estampillée « Privé » et se retrouvent dans une petite salle de pause. La jeune femme ne doit pas avoir plus de trente-cinq ans. Elle propose du café, que les trois hommes acceptent volontiers.

Les voilà assis autour d'une petite table ronde, le breuvage fumant à la main. Goriz extrait de son blouson le vieil appareil photo numérique. Quelques vues défilent. Puis il tend vers la serveuse un cliché.

— Madame, est-ce que vous reconnaissez cette personne sur la photo ?

— Oh, mon Dieu !

Le visage délicat est subitement envahi de larmes, puis est recouvert de deux mains qui le masquent définitivement.

— Il semblerait que oui, en déduit Goriz.

Une voix humide finit par répondre :

— Oui... oui, c'est Christian... mon mari.

— Vous en êtes sûre, madame ? demande Leleu.

— Oui... oui, c'est bien lui.

— Je suis désolé, mais il faudra passer au plus vite à la morgue. Pour l'identification.

De nouveau, de chaudes larmes. Goriz poursuit :

— Votre mari a été tué au musée Louvre-Lens cette nuit. Une caméra de surveillance a filmé la scène. Mais l'assassin a le visage masqué. Nous sommes ici pour retrouver son identité. Et pour y parvenir, je crains que nous ayons quelques questions à vous poser.

— Ça ne peut pas attendre un peu ? demande la voix dans un nouveau sanglot.

— Malheureusement pas, madame. Dans ces cas-là, plus on traîne, moins on a de chances de retrouver le meurtrier. Nous allons essayer d'être rapides.

La jeune femme tente de sécher ses larmes. Goriz entame son interrogatoire :

— Depuis combien de temps étiez-vous mariés ?

— Un peu plus de trois ans. On s'est mariés en septembre 2011.

— Vous avez des enfants ?

— Euh... non. Enfin... c'était en route...

Elle passe une main protectrice le long de son ventre.

— Ça fait longtemps ?

— Presque un mois. Mon Dieu, c'est terrible...

De nouveau, des larmes viennent interrompre l'interrogatoire. Gillio, assis à gauche de la veuve, lui saisit les mains en signe de soutien.

— Est-ce que vous avez une idée de ce que votre mari venait faire cette nuit au musée ?

— Non. Vraiment aucune.

— Sur la vidéo, avant d'être assassiné, il tenait un objet à la main. Une statuette, semblerait-il. Vous avez une idée de ce que ça pouvait être exactement ?

— Non aucune, inspecteur.

— Est-ce que votre mari était un collectionneur d'objets anciens, plus précisément en rapport...

— Avec l'Assyrie ? l'interrompt Leleu.

— Non. Pourquoi cette question ?

— Parce que monsieur Bussy a été retrouvé devant la statuette de Pazuzu, un démon qui nous vient tout droit de chez les... Assyriens. Alors je pensais que ça vous dirait peut-être quelque chose...

— Non vraiment rien.

Bien entendu, Émilie Bussy ignore la visite inopinée que les deux policiers viennent de mener chez elle.

— Et vous, avez-vous une attirance particulière pour les vieilleries ?

— Non.

— Bien. Notez, Leleu. Votre mari a été retrouvé en habit de mineur. Il avait une passion secrète pour le charbon ? poursuit Goriz.

— Le père de Christian était mineur. Un abatteur. Il a baigné toute son enfance dans ce milieu. Et il admirait beaucoup ces hommes-là.

— Je vois. Est-ce que vous savez si quelqu'un en voulait à votre mari ?

— Non, pas que je sache. Mon mari était assez solitaire au final. Il n'aimait pas beaucoup sortir et avait peu de connaissances. Je ne vois vraiment pas qui aurait pu lui en vouloir.

La discussion est régulièrement entrecoupée par les sanglots d'Émilie Bussy. Gillio, lui, tient toujours sa main.

— Quand est-ce que vous avez vu votre mari pour la dernière fois ?

— Hier soir. Vers 22 heures. On s'est disputés à cause d'une broutille, et il est parti en claquant la porte.

— Vous avez quel âge, madame Bussy ?

— J'ai trente-six ans.

— Ça faisait longtemps que vous cherchiez à avoir un enfant ?

— Plus d'un an.

— Et vous aviez consulté un médecin ?

— Mais enfin pourquoi toutes ces questions ? Je ne vois pas le rapport avec le meurtre de mon mari !

Émilie Bussy s'est levée de sa chaise pendant qu'elle prononçait ces mots. Goriz reste de marbre.

— Je vous conseille de vous rasseoir et de vous calmer, chère madame. Je comprends bien votre douleur, mais je n'ai pas l'habitude de poser des questions pour rien. Alors, contentez-vous d'y répondre et tout ira pour le mieux.

Gillio n'a pas lâché son étreinte au cours de l'interrogatoire. Il semble désormais serrer un peu plus fort la main de son amie, comme pour lui transmettre un peu de sérénité dans ce moment difficile. Elle finit par se rasseoir.

— Je disais donc : est-ce que vous avez consulté un médecin ?

— Non. On préférerait attendre que les choses viennent naturellement. Et finalement, on a bien fait.

— Bien. Donc votre mari est sorti à 22 heures, c'est bien ça ?

L'interrogatoire est complètement décousu. On croirait observer un mauvais stagiaire parachuté par hasard dans une brigade criminelle. Et pourtant, Goriz est au sommet de son art. Il ne perd pas une seule miette de ce qu'il entend et, sitôt qu'il sera sorti de ce bar, les morceaux se recolleront ensemble, pendant que Leleu griffonnera placidement ses notes. L'inspecteur n'a rien oublié de son passé de lutteur. Une confusion d'attaques qui déstabilisent son adversaire. Puis l'estocade fatale.

— Oui. C'est ça. Vers 22 heures.

— Et vous avez fait quoi entre son départ et 8 heures du matin ?

— Vous ne me soupçonnez quand même pas inspecteur ?

— Répondez à mes questions.

— Je suis venue ici.

— Ici ? C'est-à-dire dans ce restau ?

— Oui. La femme du patron, Léna, est une bonne amie. J'avais un peu le cafard. Je l'ai appelée. Elle m'a proposé de passer. Leur appartement est juste au-dessus du restau. On a fini assez tard. Alors elle m'a invitée à rester dormir, pour être sur place aujourd'hui.

— Vous ne savez donc pas ce qu'a fait votre mari après son départ ?

— Non. On s'est pas appelés. Dans ces cas-là, il vaut mieux le laisser un peu tranquille.

— Bien. Je ne serai pas plus long. Prenez ma carte, au cas où quelque chose vous reviendrait. On voudrait manger un morceau. C'est possible ?

— Oui, je pense. Mais si vous n'avez plus de questions, inspecteur, j'aimerais bien rentrer chez moi.

— Oui, allez-y. On va voir ça avec le patron.

Émilie Bussy passe devant. Les larmes, disparues quelques instants avec la colère, ont recommencé à couler. Les trois hommes la voient au loin s'entretenir avec le patron. Elle regroupe quelques affaires puis salue les policiers et son amour de jeunesse. Quand elle se dirige vers la porte, ce dernier lui lance :

— Je t'appelle tout à l'heure, Émilie.

Elle répond d'un signe de tête puis quitte le bar. De nouveau, Gillio prend la parole :

— Messieurs, si vous avez plus besoin de moi, j'ai une séance de dédicaces qui m'attend. Je peux plus retarder.

— Vous pouvez y aller, Gillio. Ne vous éloignez pas trop quand même, prévient Goriz.

Enfin seul à seul, les deux hommes peuvent faire le bilan de cette riche matinée devant une pression, en attendant leur margarita. Mais à peine les premières gorgées bues, la sonnerie hurlante d'un téléphone portable les rappelle au devoir. Lasalle, le mousquetaire, est à l'autre bout du fil :

— Chef, c'est vous ?

— Non c'est le service des sports du Vatican ! Qu'est-ce qu'il se passe, Lasalle ?

— On a scruté le bâtiment dans les moindres détails. Aucune marque d'effraction. Par contre, on a remonté les traces de pas. En fait, elles mènent à un local technique, qu'on a fouillé de fond en comble. On a fini par remarquer une sorte de carré découpé dans la moquette. En fouinant un peu, on a réussi à comprendre : c'est une trappe, chef !

— Ah ! Bon boulot, Lasalle. Et donc ? Elle mène à quoi cette trappe ?

— Je sais pas. On préférerait vous prévenir avant d'aller plus loin.

— Bon, c'est bien. On vous rejoint dans moins d'un quart d'heure. Pendant ce temps, je veux que vous me récupériez tous les plans du bâtiment. Le directeur est censé rester à son bureau jusqu'à 18 heures. Il doit sûrement avoir ça.

— Entendu, chef.

Sitôt raccroché, Goriz fonce vers le bar pour transformer sa commande sur place en commande à emporter. Le patron coopère sans difficulté. Il en profite pour lui poser une question :

— Vous confirmez bien que madame Bussy a passé la nuit et la matinée dans ces murs ?

— Absolument. Elle a passé une partie de la nuit à papoter avec ma femme. Des discussions de nénétes, vous savez... Enfin, une salle histoire quand même ce meurtre.

Pas le temps de s'attarder davantage. Les deux pizzas sont prêtes, et sitôt emballées, les enquêteurs quittent le bar et entament leur repas dans la voiture de fonction. Suite aux explications de Goriz, Leleu s'interroge :

— Vous pensez que le meurtrier a pu s'échapper par cette trappe, chef ?

— J'en sais foutrement rien, Leleu. Mais s'il ne s'est pas échappé par là, je ne vois pas par où il a bien pu s'enfuir...

Une fois arrivés, les deux enquêteurs rejoignent les trois mousquetaires dans la salle du Temps. Ils sont en compagnie du directeur, qui leur a vraisemblablement fourni les plans du musée. Carru pointe du doigt la large feuille plastifiée :

— Ici, c'est le local technique, vers où mènent les traces.

— Et qu'est-ce qu'il y a en dessous ? demande Goriz.

— Le musée a été construit sur une ancienne mine de charbon, répond le directeur. La fosse n° 9 pour être plus précis, qui a fermé dans les années 80.

— Bien. Je parierais que le jeune Bussy a voulu imiter papa. Ne perdons pas de temps. On y va.

Les policiers se dirigent vers le local technique. Le directeur apporte quelques lampes torches dans cette petite salle exiguë et surchauffée. Puis il les regarde s'engouffrer les uns après les autres par l'étroite embouchure dessinée dans la moquette. Lasalle est en tête, suivi de Carru, Blanchard puis Goriz. Leleu, qui ne raffole pas de sensations fortes, ferme la marche.

Péniblement, guidée par les instructions inutiles du directeur, la petite équipe parvient sans dommages au pied de l'échelle. Les lampes torches y prennent une utilité capitale, l'endroit étant plongé dans une obscurité totale. Les hommes progressent très lentement du fait de leur visibilité limitée et de l'hostilité de l'endroit. Une poussière épaisse se dessine sous les rais des lampes qui ne tardent pas à envahir leurs vêtements. Ils parcourent une centaine de mètres environ lorsque Lasalle, toujours en éclaireur, se retourne vers le groupe :

— C'est complètement bouché. On ne peut pas aller plus loin.

Devant les policiers, se dresse en effet un amas de gravats qui obstruent la galerie du sol au plafond.

— Bon, ben on ne va pas rester plantés là ! On rebrousse chemin, ordonne Goriz.

Tout le monde s'apprête à remonter, l'endroit étant peu accueillant, lorsque Carru s'écrie :

— J'ai trouvé quelque chose !

Les quatre autres accourent. Le brigadier tient à la main un médaillon représentant un taureau ailé à tête humaine. Goriz commente :

— Visez-moi ça, Leleu. Ça a un goût de déjà-vu non ?

— En effet.

Les deux hommes semblent s'être compris. Ils font certainement référence à la petite visite improvisée dans la demeure des Bussy et aux représentations du même genre qu'ils y ont découvertes.

— Filez-moi ça, Carru, je l'analyserai de plus près, ordonne l'inspecteur.

Les cinq hommes respirent assez difficilement et gravissent l'échelle avec une certaine lenteur. De retour à la surface, le directeur n'est plus là. Tandis qu'il s'époussette énergiquement, Goriz fait part de ses conclusions à ses collaborateurs :

— Résumons. La victime est sûrement arrivée et ressortie par cette satanée galerie. Dans la vidéo, on la voit entrer par le nord-est de la salle, soit précisément à l'endroit de ce local technique. On a aussi les traces de charbon et l'habit de mineur qui viennent confirmer. Et c'est sûrement le même

tarif pour le meurtrier. Je suis sûr qu'il s'est lui-même échappé par cette trappe. Ce qui explique que le directeur et tous les autres n'aient jamais réussi à le retrouver.

Leleu, encore haletant, intervient :

— Chef, le tunnel est complètement bouché... Comment est-ce possible ?

— Eh ben, il y a sûrement eu...

— Je crois savoir, chef, l'interrompt Blanchard. Tout à l'heure, on a senti le sol vibrer avec les gars. On l'a senti tous les trois. Seulement, on s'est dit que ça devait être le match... On n'est qu'à quelques centaines de mètres du stade Bollaert. Avec la sortie des parkings, les embouteillages, ça a pu provoquer des vibrations dans le sous-sol et donc...

— Ça aurait pétié dans l'après-midi ? l'interrompt Goriz. À quelle heure ?

— Peu avant que vous arriviez, chef. Il devait être 15 h 30 ou 40.

— Ça me paraît vraiment gros, commente Goriz.

— Plus c'est gros plus ça passe, chef, rétorque Carru.

L'inspecteur esquisse un sourire.

— Où est passé le directeur maintenant ?

— Il se trouve juste à côté, dans la salle du Temps.

Goriz l'y retrouve.

— Eh ben, alors ? Qu'est-ce qui se passe, directeur ? Vous vous êtes fait envoûter ?

L'homme lève lentement un bras vers la statuette et prononce cette phrase bredouillante :

— Je crois bien qu'elle est fausse.

— Comment ça fausse ?

— Eh bien... si vous préférez... nous avons là... une copie.

— Une minute. Comment vous pouvez en être aussi sûr ?

— Eh bien... ça ne peut pas être la vraie statuette, car... car la vraie figurine a une très légère entaille derrière l'aile supérieure droite. Elle est petite, mais... bien réelle. Celle-ci est intacte.

— Ah tiens ! Et si c'est une fausse, alors... où peut bien...

Goriz s'interrompt et lève les yeux au ciel, comme lorsqu'une évidence vous frappe de plein fouet.

— Quel idiot ! J'aurais pas pu y penser avant ?

— Penser à quoi ? demande le directeur.

— La statuette du meurtrier, celle qu'il tenait dans la main, c'était sans doute l'originale.

— Venir au musée avec une authentique antiquité dans la main pour voler une fausse ? Ça n'a pas de sens ! objecte Leleu.

— Sauf pour venir la remettre à sa place.

— Oui, mais dans ce cas, pourquoi l'avoir subtilisée ? poursuit le major.

— Ah, j'en sais rien pour le moment. On va rentrer au poste. Faut que je fasse un point. Lasalle, Carru et Blanchard, vous allez quand même me reprendre les plans de la mine et aller faire un tour du côté des entrées possibles.

Il est 20 heures lorsque Goriz et son suivant regagnent le 2 rue Louis-Delluc. Plus grand monde dans les services. Goriz sort de sa poche le DVD gravé le matin même par Robert Fernandez, le gardien aux tendances narcoleptiques, et le tend à Leleu qui le met en route.

Apparaît à l'écran l'arrivée de Bussy :

— Essayez d'agrandir. Je veux voir ce qu'il tient à la main.

Lequel obtempère.

— Faudrait vérifier avec un expert, mais on dirait bien que c'est la statuette de Pazuzu. L'originale, j' imagine...

— Turbano est peut-être encore là, chef. Il travaille tard.

— C'est possible. Allez voir ça.

Leleu sort avec le DVD. Le téléphone sonne.

— Ah, enfin, Plantier ! Y a du nouveau ?

— Pas grand-chose pour le moment. J'attends toujours la réquisition judiciaire pour l'autopsie. En superficie, on a bien des traces de coups sur la nuque.

— Sans blague ? C'est un concours de perspicacité avec les techniciens ?

— Commencez pas, Goriz.

Une cigarette vient de s'embraser.

— Bon, et quelque chose d'autre à part ça ?

— Rien de très marquant. Une anomalie génitale. Une grosseur. Au niveau des testicules.

— Ah ah ! Celle-là elle est bonne. Trois ans de mariage et déjà sur la réserve.

— Non, Goriz. C'est une anomalie. Sans doute une varicocèle. Si c'est ça, y a des chances pour que votre gars ait été stérile.

— Ah bon ? Stérile ? Intéressant ça, Plantier. Autre chose ?

— Non rien.

— OK. Merci vieux. Bon boulot.

Le titan sort de la poche de sa veste le médaillon retrouvé au bas de l'échelle et le vieil appareil photo numérique. Le pendentif a été placé sous plastique, comme pièce à conviction. En faisant défiler les clichés pris dans la journée sur le petit écran de l'appareil, l'attention de l'inspecteur est attirée par un objet photographié dans la salle basse des Bussy. En agrandissant, il constate que l'une des statuettes posées sur le buffet représente bien le même personnage que celui du pendentif : un taureau ailé à tête humaine.

— Je savais bien que j’avais vu ça quelque part. Je serais curieux de savoir ce que la mignonne va nous raconter sur cet objet. Peut-être que son mari dévouait une passion pour l’Assyrie, à l’insu de son plein gré...

Il tire une longue bouffée sur sa cigarette, quasiment consumée.

— Sauf si ce médaillon n’appartenait pas au père Bussy...

Leleu pousse la porte du bureau :

— Turbano était là, fidèle au poste, chef.

— Et alors ? Ça donne quoi ?

— Regardez par vous-même.

Posé sur la table, un cliché unique, assez net. Il représente un agrandissement de la vidéo, focalisé sur la main de Bussy. On distingue cette fois clairement la statuette de Pazuzu, vue face arrière.

— Joli travail. C’est un bon gars ce Turbano.

— Oui.

— En effet, on voit une marque ici.

Goriz montre du doigt l’aile supérieure, qui porte une ébréchure assez marquée.

— Oui, chef. Il semblerait bien que la vraie statue soit quelque part dans la nature.

— Un meurtre et un vol... il va falloir doubler les efforts, Leleu. Je parie que cette marionnette coûte un sacré paquet de pognon.

— C’est probable en effet...

— Allez vous reposer. Je veux vous voir demain matin à 8 h.

— Bien, chef. Vous restez là, vous ?

— Oui, y a une ou deux choses qui me chagrinent.

Sitôt la porte refermée, Goriz ouvre une bouteille de whisky. Il boit plusieurs verres, puis il s’endort, affalé sur un vieux canapé d’un âge équivalent au sien. Dans les vapeurs d’alcool, il bredouille des mots incompréhensibles, loin d’imaginer sans doute le tournant que ne va prendre son enquête.

Lundi 23 mars, 8 heures précises. Leleu, accompagné d’une femme aux joues pleines et aux lunettes excentriques, frappe plusieurs fois à la porte puis, en l’absence de réponse de son chef, fait irruption.

— Chef, voici madame Hélène Corre, adjointe au maire de Lens, en charge de la culture. Madame Corre attendait en bas depuis un quart d’heure. Elle souhaite vous parler.

— Bonjour, monsieur l’inspecteur, avance fort courtoisement la visiteuse encore essoufflée par l’ascension des escaliers.

Goriz sent l’alcool à plein nez. Une barbe de quelques jours marque sévèrement sa mâchoire. Il a des difficultés à recouvrer ses esprits.

— Bonjour. Prenez une chaise. Je vous écoute.

— Eh bien, voilà, comme vous l'a dit monsieur, je suis adjointe au maire de Lens, en charge de la culture. Et en outre, monsieur le maire me charge chaque année, depuis sa création, d'animer un festival dédié au roman policier : le salon Polar Lens.

— Oui j'ai cru comprendre ça. On a eu droit à un défilé de poètes sur la scène du crime, hier. Écoutez, madame, j'ai une enquête à mener. Alors, venons-en aux faits.

— J'y arrive, monsieur. J'ai entendu parler de cette sombre histoire survenue au musée Louvre-Lens, et je me suis laissé dire que vous étiez en charge de l'enquête.

— Bien, nous progressons...

— Ne faites pas de mauvais esprit. Je suis sûre que ce que j'ai à vous dire peut vous intéresser. À l'occasion de l'édition 2015 du festival qui s'est clôturée hier soir, nous avons eu l'idée de donner leur chance à quelques auteurs amateurs qui, à l'issue d'une sélection, ont pu terminer des nouvelles amorcées par huit noms connus dans le polar.

— Y aurait du Gillio là-dessous que ça m'étonnerait pas.

— En effet, monsieur Gillio fait partie de ces huit auteurs, et nous l'avons même chargé de collecter les huit débuts de texte, et de les dispatcher auprès des auteurs amateurs.

— Des mini-poètes, de mieux en mieux. Bon, j'ai une enquête à mener, madame. Alors si vous n'avez rien d'autre à me dire...

Face à l'attitude de son chef, Leleu trahit quelques signes de nervosité :

— Vous êtes un sacré rustre, inspecteur ! Vous traitez tout le monde comme ça dans vos enquêtes ?

Leleu est un bon soldat. Il ne remettrait pas le chef aussi directement à sa place. De plus, il collabore avec lui depuis longtemps et ne découvre pas ses manières ce matin-là.

— Seulement lorsque je n'ai pas de temps à perdre. Et il est plutôt rare que j'en aie. Alors, je vous écoute, madame. Mais pour la dernière fois, venons-en aux faits.

L'adjointe tend à Goriz une feuille de papier, imprimée recto verso. Leleu, dont la curiosité a été attisée, vient se placer dans le dos du patron qui en déchiffre le contenu à voix haute. Au fil de la lecture, Goriz recule sur son siège. Chacune des phrases, chacun des mots qu'il prononce, sont exactement identiques à ceux composant les six cent deux premiers mots d'un texte bien connu du lecteur, puisqu'il s'agit de la nouvelle même qu'il est en train de lire.

Goriz et Leleu terminent le texte à voix basse. Le second a la mine grave.

— Ouais... Une coïncidence... Y a pas de suite ? s'enquiert Goriz.

— Vous ne m'avez pas laissé terminer mes explications. La suite devait être écrite par l'un des huit auteurs en herbe. Seulement voilà : les sept autres contributions nous sont parvenues à temps, mais pas celle-là. La suite de ce que vous venez de lire n'est jamais arrivée dans la boîte mail de monsieur Gillio.

— Étrange, commente Leleu. Si je comprends bien, le texte que nous venons de lire est la partie rédigée par un écrivain connu ?

— Oui, tout à fait.

— Et qui est cet écrivain ? poursuit Leleu.

— C'est là que les choses se compliquent, major. Nous tenions absolument à ce que les écrivains connus, et qui ont entamé chacune des nouvelles, conservent leur anonymat vis-à-vis de tous, jusqu'à la révélation des résultats. Alors nous avons chargé Maxime Gillio de centraliser les nouvelles des autres auteurs, ainsi que la sienne, et de faire suivre aux auteurs amateurs.

— Et j'imagine que ce début de nouvelle n'est pas celui de Maxime Gillio ? demande Leleu, désormais occupé à faire les cent pas.

— Du moins, c'est ce qu'il prétend, répond l'adjointe.

— Mais ce foutu papier, personne n'a avoué l'avoir écrit ? poursuit Goriz visiblement pressé d'en finir.

— Non. Personne pour le moment.

Leleu a repris le texte dans sa main, pour une nouvelle lecture :

— Je ne comprends pas tout, madame Corre. Vous n'avez pas demandé à chaque écrivain de vous indiquer de quel début de nouvelle il était l'auteur ?

— Si. Et ce qu'ils m'ont expliqué est parfaitement cohérent. Sauf pour deux d'entre eux : Maxime Gillio et Franck Thilliez. Ils disent tous deux avoir écrit *Crime et chat qui ment*. Et aucun, bien entendu, ne revendique la paternité de *Pazuzu sous les terrils*. Gillio dit avoir reçu le manuscrit de Thilliez par la Poste, intitulé *Pazuzu sous les terrils*. Il l'aurait mis en forme et envoyé par mail à Frédéric Lahyani, le fameux auteur amateur dont on n'a pas reçu le texte. Quant à Franck Thilliez, il confirme bien cette version, mais dit avoir envoyé un manuscrit nommé *Crime et chat qui ment*.

Goriz se redresse sur son siège, le corps tendu.

— C'est ridicule toute cette histoire ! C'est qu'un morceau de papier sorti de la tête de je ne sais quel gars tordu. On n'a pas de temps à perdre avec ça. C'est une coïncidence. Rien de plus. Et puis d'abord, comment être sûr que ce papelard a bien été écrit avant le crime ?

— Oh, pour ça, c'est très simple, monsieur l'inspecteur, répond l'adjointe au maire, manifestement amusée par cet accès de colère. Ce texte, je l'ai lu moi-même il y a environ deux mois. D'ailleurs, tout le comité de lecture a lu l'ensemble des huit textes, avant qu'ils ne soient envoyés aux auteurs sélectionnés. Mais, bien entendu, nous ignorions alors, tout comme aujourd'hui, qui en était l'auteur.

— J'étais sûr qu'il fallait s'en méfier de ce foutu Gillio, vocifère encore Goriz.

Leleu jette un œil à ses notes :

— Et ce... Frédéric Lahyani, vous l'avez contacté ?

— Oui, bien entendu, il aurait dû rendre son texte il y a plus d'un mois ! Mais en plus de ne pas nous avoir prévenus qu'il ne rendrait rien, il a poussé l'incorrection jusqu'à refuser de répondre à nos messages et à nos appels.

— Bien, madame. Je vais prendre vos coordonnées. Avec votre permission, je vais également faire une copie de ce texte, demande Leleu.

— Vous pouvez le garder. Et voici ma carte.

La porte se referme derrière elle.

— Rassurez-moi, Leleu, vous n'avez quand même pas l'intention de vous user le mou avec ces conneries ?

— Avouez quand même que c'est troublant, chef.

— Écoutez-moi, mon vieux. Même si le Christ lui-même avait pondu ce foutu texte, on a une enquête à mener. Bussy a été assassiné, oui ou non ?

— Eh bien... oui, chef.

— Bien. Son corps est encore à la morgue si vous voulez le voir. Ça, c'est du réel. Le reste, on s'en tamponne.

— Chef, l'auteur qui a écrit ça a exactement prédit ce qu'il allait se passer deux mois plus tard.

— Nom de Dieu, Leleu ! On est des flics, pas des adeptes de magie noire.

— Il y a peut-être quelque part en France ou ailleurs un morceau de papier où il est écrit la fin de cette enquête.

Goriz balance la tête de gauche à droite, incrédule.

— Foutu merdier, Leleu. Je vous reconnais plus mon gars. Écoutez, si vous voulez verser dans les sciences occultes, allez-y. Je vous donne ma permission. Allez chercher votre bonheur. Moi, je termine mon enquête policière.

— Chef, si nous trouvons la solution ce matin même, est-ce que vous m'accompagnerez pour le reste ?

— Quelle utilité si on trouve la solution ? Et qu'est-ce qui vous fait penser qu'on va trouver la solution ce matin ?

— Eh bien, j'ai pas mal repensé à l'affaire cette nuit. Vous aussi ?

— Euh... oui, bien sûr que j'y ai pensé ! Et donc ?

— Si vous pouvez prendre avec vous le médaillon retrouvé dans la mine ? On va faire un tour chez monsieur Bussy.

— Vous n'avez pas intérêt à débloquer Leleu, on a toujours un meurtrier dans la nature, je vous rappelle.

8 h 30. Les deux hommes montent en voiture. Un quart d'heure plus tard, les voici devant la maison des Bussy. Avant de sonner, Goriz, sur ses gardes, indique à Leleu :

— Je vais me poster derrière, on sait jamais.

— OK, chef. Je sonne dans une minute.

Une fois la minute écoulée, c'est la veuve Bussy qui ouvre, en tenue assez légère. Vision pour le moins agréable. Elle invite le major à pousser le portillon, resté ouvert. Celui-ci s'avance vers le pas de la porte.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, madame. Est-ce que vous auriez quelques minutes à nous accorder ? Nous aurions quelques questions complémentaires à vous poser concernant le décès de votre mari. Mon chef ne devrait pas tarder à arriver.

La femme semble gênée et non encline à laisser le policier entrer. Mais on sent, dans le ton cordial adopté par Leleu, une fermeté bien établie. Elle le fait entrer.

Leleu prend place sur le canapé. Émilie Bussy s'apprête à lui proposer un café lorsque Goriz, accompagné d'un homme, fait irruption dans la pièce par l'entrée arrière. Il s'agit de Robert Fernandez, en proie à la puissante étreinte de l'inspecteur, qui broie féroce ses cervicales de la main droite. La veuve tressaille.

— Regardez donc qui tentait de se faire la belle, Leleu.

Le major a conservé son calme face à cette entrée fracassante. Le ton qu'il use contraste même nettement avec la brutalité de la scène :

— Asseyez-vous donc, cher monsieur.

La main de l'inspecteur guide sa proie vers madame Bussy et, sitôt l'étreinte relâchée, l'homme qui tentait de fuir tombe assis à côté de la maîtresse des lieux. Cette dernière semble avoir désormais renoncé à toute forme d'hospitalité. Elle tend seulement l'oreille vers les deux policiers, dans une certaine anxiété. Goriz entame les festivités :

— Nous n'avons rien contre vous, cher monsieur, vous avez bien compris. Mais avouez quand même que c'était pas très sympa de prendre la fuite en nous voyant. J'imagine que vous vouliez nous cacher certaines choses non ?

Bussy et Fernandez se regardent, gênés. Une façon de se demander quelle réponse est la plus sage. Et c'est madame qui, la première, se décide à parler :

— Oui, c'est vrai. Vous devez me prendre pour un monstre. Juste après le décès de mon mari...

— Oh, nous n'avons absolument pas à juger cela, madame, explique Leleu. Du moment que votre relation n'a aucun lien avec le meurtre...

— Non, bien sûr ! certifie Émilie Bussy.

— Nous voulions simplement nous assurer que cette entrée fracassante n'allait pas ternir nos relations. Nous venions vous poser quelques questions bien sûr. Mais aussi, monsieur Fernandez, vous remettre un objet que l'un de vos collègues a retrouvé hier dans les vestiaires du musée. Il l'a identifié comme étant à vous. Chef ?

Goriz comprend de quoi il s'agit. Il extrait de sa poche le pendentif retrouvé en bas de l'échelle et le sort habilement de son plastique, sans que Fernandez s'en rende compte, afin de lui ôter ses allures de pièce à conviction. Son bras est maintenant tendu vers le gardien du musée. À son extrémité, l'objet se balance de droite à gauche. L'homme hésite, observe sa maîtresse. Puis il s'empare du pendentif et remercie l'inspecteur du bout des lèvres. Les deux policiers se jettent un regard rapide : l'affaire est jouée. *Joli coup, Leleu*, pense sûrement Goriz. Le major n'a plus qu'à porter l'estocade finale :

— Je culpabilise un peu, monsieur Fernandez, annonce-t-il avec un sourire ironique.

— Ah bon... et pourquoi ça, major ? répond l'intéressé, la voix chevrotante.

— Oh, parce que je viens de dire un petit mensonge, et je n'aime pas beaucoup mentir. Je ne le fais pas souvent d'ailleurs. Et la plupart du temps, c'est pour une bonne cause.

Fernandez a sans doute déjà compris. Mais il est pris au piège, comme un insecte au beau milieu d'une toile d'araignée. Il sait que se débattre serait inutile. Voire pire. Leleu termine quand même :

— Oui, je vous ai un peu menti concernant ce pendentif. En réalité, aucun de vos collègues n'a confirmé qu'il vous appartenait. Mais lorsque nous l'avons trouvé dans le tunnel creusé sous le musée, celui par lequel monsieur Bussy a accédé à la salle du Temps, j'ai eu comme le pressentiment qu'il vous appartenait. Je suppose donc que vous aurez vous aussi emprunté ce tunnel assez récemment, non ?

Robert Fernandez pousse une longue expiration nasale, de ces expirations dont on hésite à dire qu'elles trahissent de la sagesse ou de la résignation.

— Je voulais pas le tuer. Je vous le jure.

— Ça, je veux bien vous croire, mon garçon, dit Goriz. Dans la vidéo que vous nous avez montrée, on vous sent sacrément emmerdé pour vous défaire de ce brave monsieur Bussy. Mais y a quand même pas mal de choses louches dans cette affaire. Par exemple, pourquoi monsieur Bussy, justement, a pris tous ces risques pour venir reposer une statuette déjà volée ?

— C'est justement ce qui m'a mis sur la piste, chef. Le mari de madame avait manifestement volé cette figurine quelque temps en arrière. Pas plus d'un mois certainement. Je me suis renseigné, l'antiquité est arrivée au Louvre-Lens il y a un mois environ. Mais voilà qu'après l'avoir volée, il revient la poser à sa place dans la nuit de samedi à dimanche. Je ne vois que deux explications possibles à tous ces risques : la contrainte, ou alors, dès le départ, le vol n'était qu'un emprunt.

La perspicacité de Leleu a dépassé celle de Goriz dans cette affaire, ce qui n'est pas pour l'enchanter. Néanmoins, le major poursuit placidement sa démonstration :

— Mais pourquoi prendre autant de risques pour venir emprunter une petite statuette de quinze centimètres ? Il faut être sacrément fétichiste, n'est-ce pas ? Si je me rappelle bien, le directeur nous a rapidement parlé des pouvoirs prétendus de Pazuzu. Il combat, je crois, la déesse Lamashtu, responsable... oui, c'est ça, responsable des fausses couches. C'est bien exact, madame ?

Émilie Bussy baisse les yeux et regarde ses mains, pour ne pas avoir à répondre.

— Oui, c'est certainement ça. Et je crois avoir retenu que monsieur et madame Bussy éprouvaient quelques difficultés à concevoir un enfant il n'y a encore pas si longtemps. Alors, on comprend monsieur Bussy. Sous les conseils avisés de madame, il n'a pas hésité. Qui n'aurait pas au moins réfléchi quelques instants ? Le jeu en valait sans doute la chandelle puisque voilà que madame Bussy est désormais dans l'attente d'un heureux événement.

— Mais je ne crois pas que les démons aient quoi que ce soit à foutre là-dedans, dit Goriz en jetant un regard à Robert Fernandez, lui aussi affaissé dans le canapé.

— Oh, chef... laissons tout de même une part de mystère dans cette histoire... Bon, concernant la suite, elle est évidente. Le vol de la statuette a sans doute été permis par monsieur Fernandez, le maître des caméras. Pour ce qui est du retour, compte tenu de l'absence notoire de traces d'effraction et du témoignage des autres gardiens, il ne restait plus guère que deux possibilités pour le meurtrier : soit il était venu avec monsieur Bussy, par le tunnel, soit il était déjà sur place, dans ce même bâtiment. Or, qui d'autre que monsieur Fernandez était dans le bâtiment principal cette nuit-là ? Sous les recommandations de madame, vous avez donc attendu cette nuit-là l'arrivée de son mari. Peut-être même vous a-t-elle confirmé son départ de la maison, vers 22 heures. Oh, il a sans doute dû mettre du temps pour venir. Beaucoup trop de temps. Pourquoi ? Je l'ignore. Un sixième sens peut-être... Mais il a fini par se présenter au bout du tunnel. Vous l'avez sûrement aidé à entrer dans le musée en soulevant la trappe du local technique. Et puis, après lui avoir assuré que la voie était libre, vous l'avez laissé se diriger vers la statuette, comme le jour du

vol. Sauf que cette fois, vous avez enfilé la tenue de camouflage et vous vous êtes lancé dans le vol parfait, sous les yeux des caméras elles-mêmes ! En marchant derrière lui, vous lui avez asséné un coup de matraque pour l'assommer et vous emparer de son butin. C'était bien joué. Monsieur Bussy ne serait sûrement pas venu nous voir pour porter plainte... Ça se vend combien ce genre d'objet au marché noir, monsieur Fernandez ?

Aucune réponse réaction sur le canapé. L'amant et la maîtresse semblent totalement anéantis.

— Pas de réponse ? C'est dommage, j'imaginai peut-être une reconversion. Enfin... il y a une petite brèche dans votre plan, tout de même : Christian Bussy était plus coriace qu'il n'y semblait, le coup de matraque n'a pas suffi à l'assommer. Oh, vous finissez quand même par vous débarrasser de lui, mais au prix de sa vie.

— Je vous jure que je voulais pas le tuer, réitère Fernandez.

Mais Leleu termine sa démonstration, impassible.

— Une fois le forfait accompli, une deuxième difficulté vous attend. C'est le directeur qui débarque et vous empêche d'évacuer le cadavre. Eh oui ! Monsieur Bussy a décidément trop traîné pour venir. Vous vous enfuyez en courant vers le local technique. En bas de l'échelle, vous laissez vos vêtements d'assassin et la vraie statuette de Pazuzu. Le directeur n'aurait jamais eu l'idée de vous chercher là... Puis vous revenez tranquillement dans la salle du Temps en uniforme de gardien. Et vous prétextez une légère narcolepsie auprès du directeur. Très joli coup, monsieur Fernandez...

— Sauf qu'en vous changeant, vous faites tomber ce pendentif en bas de l'échelle, complète Goriz. Mais faut reconnaître, le coup de la dynamite en plein milieu de l'aprèm, c'était sacrément couillu ! Et c'était à un poil de cul près. On n'est pas arrivés longtemps après avec les gars. On aurait pu vous prendre la main dans le sac, en train de déblayer les affaires et la figurine. Surtout la figurine. On se serait bien fendus, tiens !

— Reste une question donc, et pas des moindres : où avez-vous caché la statuette de Pazuzu, l'originale ?

— Hop, hop, hop ! intervient Goriz. Vous allez quand même me laisser un morceau du gâteau, foutu enfoiré ! Restez là à me les surveiller.

Leleu sourit. Goriz, quant à lui, se lève et emprunte les escaliers menant à l'étage. Il revient moins d'une minute plus tard, la statuette à la main :

— Le voilà, le Gremlin's !

— Joli, chef. Il était où ?

— Ah, ça ! Il baignait dans l'innocence...

Menottes aux poignets, Fernandez et la veuve Bussy sont reconduits au poste de police. Il faut l'avouer, Karl Goriz est insatisfait. Il connaît son travail sur le bout des doigts. Mais pour la première fois, Leleu lui est passé devant. Le colosse a aujourd'hui des pieds d'argile. Heureusement, son second n'est pas homme à se targuer d'un quelconque exploit. Puis son chef et lui-même sont suffisamment professionnels pour faire triompher, par-dessus tout, le doux sentiment de la justice accomplie.

D'ailleurs, Leleu non plus n'est pas satisfait. Le voilà de retour à son bureau, où il a bien compris la position tenue par son chef, bougon, dans la voiture : ce dernier n'a pas l'intention d'honorer le marché conclu en début de matinée. Non. Il n'aidera pas son second à percer ce que lui considère,

pourtant, comme la seule véritable énigme de cette affaire. Si la scène du crime a été décrite avec autant de précision deux mois avant d'exister, il ne saurait s'agir d'un simple hasard. On pourrait, bien entendu, supposer un don de prédiction de la part de l'un des deux auteurs soupçonnés : Franck Thilliez ou Maxime Gillio. Mais Arnaud Leleu a cela de commun avec son chef qu'il n'est pas un mystique. Plutôt un rationnel, capable de se rendre à l'évidence, même la plus terrifiante. Franck Thilliez et Maxime Gillio, il les a vus, tous deux. Il leur a parlé. Lequel des deux a-t-il bien pu donner naissance au crime ? Pour le major, à n'en pas douter, l'un de ces auteurs est le véritable coupable. Sans lui, point de cadavre et point d'enquête.

Mais il faut bien qu'il s'y résolve : s'il existe, Arnaud Leleu n'est qu'encre. Et son existence cessera sitôt le livre refermé. Cette existence, il la doit peut-être en partie à cet auteur amateur, qui aurait prolongé, dans son coin, l'œuvre de Gillio ou Thilliez, sans la livrer à personne. Mais quoi qu'il en soit, il se voit maintenant comme un pion, l'objet des plaisanteries funestes d'écrivains, qui, pour deux d'entre eux, sont venus jusque devant son nez railler sa condition, sans qu'il ne s'en doute alors ; sa condition de personnage affligé d'une énigme, d'un crime créé pour le plaisir de le voir se débattre lui, Leleu, dans un univers dont il est l'esclave.

Debout devant sa fenêtre, les mains dans le dos, le major imagine naître d'autres crimes dans d'autres âmes malades. Lui revient à l'esprit cette phrase que Dostoïevski prête à Ivan Karamazov : « Ce n'est pas Dieu que je n'accepte pas, je n'accepte pas le monde qu'il a créé. »

OMBRE ET LUMIÈRE

Franck Thilliez – François Lefebvre

Alexis s'était mis à collectionner les lampes anciennes depuis deux ans. Il avait suffi qu'il en découvre quatre, précautionneusement emballées dans le grenier de la maison familiale, pour que se déclenche la passion. Pas vraiment une passion, mais sans doute un besoin irrésistible de combler le grand vide laissé par la mort de sa mère.

C'était lui qui avait découvert le cadavre en ramenant quelques courses, ce matin-là. Murielle avait eu la gorge tranchée dans son lit, alors qu'elle était encore visiblement endormie. Pas d'effraction, aucune trace ni empreinte, pas le moindre suspect. Murielle avait été une femme sans problème, qui faisait de petits ménages à droite, à gauche pour gagner sa croûte. Depuis près de vingt-quatre mois, l'enquête de police piétinait.

Alexis mit son clignotant, il venait enfin de trouver une place de stationnement. Ni lui, ni sa mère, ni aucun membre de sa famille n'avaient jamais mis les pieds dans le Nord. Quand on est marseillais de pure souche, il faut vraiment une raison valable pour monter tout là-haut. La braderie de Lille en était une. Le jeune homme avait la certitude d'y chiner quelques beaux spécimens, notamment des lampes de mineur. On était au milieu de la nuit, les douze heures de route l'avaient harassé, mais une fois qu'il posa pied à terre, il se laissa vite entraîner par le flux d'énergie qui circulait dans les artères de la ville et sa fatigue disparut.

Le collectionneur de lampes en avait oublié une pour s'éclairer, alors la première chose qu'il fit fut d'acheter une torche. Elle lui fut d'une absolue nécessité quand il se retrouva dans le coin des puces, côté Champ de Mars, à longer les interminables allées perdues dans les ténèbres. Alexis fouina, souleva, reposa, négocia, promit de revenir. Il avait vu quelques modèles intéressants, mais encore un peu trop chers à son goût.

Plus loin, il s'aventura sur un immense bazar qui dégageait une vraie classe. Un seul homme tenait le stand, assis dans l'obscurité sur une chaise entre deux troncs d'arbres. Il y avait là des livres anciens posés pêle-mêle sur des étagères, de vieux instruments de musique, des gramophones, tout un tas d'objets d'art. Alexis crut bien apercevoir des lampes de mineur tout au fond, derrière une rangée de tableaux. Il s'aventura sur la grande parcelle, éclairant devant lui, se glissa avec attention entre les peintures sur toile pour ne pas les renverser. Elles étaient étranges, ces œuvres, elles représentaient des portraits de femmes dans des médaillons, comme ces photos qu'on prenait dans l'ancien temps. Mais tous ces visages aux traits volontairement sévères étaient traversés de cicatrices, les rendant disgracieux et effrayants. Alexis ressentit un frisson et accéléra le pas, quand soudain, sa lampe accrocha un visage, le dernier de cette galerie morbide. Il se figea, s'accroupit face au portrait et à ces grands yeux bleus qui l'invitaient au voyage, à cette bouche droite et fine, à ces cheveux blonds regroupés en un chignon strict. Le jeune homme posa la lampe au sol et prit le tableau entre ses mains tremblantes. Malgré la grande cicatrice juste sous le menton, le long du cou, il reconnut ce visage. C'était, trait pour trait, celui de sa mère.

— Elle était belle, quoique l'air un peu triste, hein ?

Alexis sursauta, et faillit faire tomber le cadre. On venait de lui susurrer à l'oreille. Il se redressa vivement. La chaise entre les deux troncs était désertée. Le vendeur s'était levé et sans un bruit

s'était retrouvé à côté de son client potentiel. Dans la pénombre, Alexis ne vit d'abord de lui qu'une ombre inquiétante aux yeux luisants. Une fumée âcre s'échappait de sa bouche, comme s'il brûlait de l'intérieur. Mais l'homme leva la main vers son visage et un point incandescent s'alluma quand il tira sur sa roulée. De l'autre main, il tenait la lampe du jeune homme dont il dirigea le rai de lumière par-dessous pour éviter d'aveugler son vis-à-vis.

— Vous... C'est vous le... peintre ? bégaya Alexis.

— Malheureusement non, répondit l'homme d'une voix rocailleuse. Je n'ai pas ce talent. Je ne suis qu'antiquaire. Je farfouille, je déniche. Et parfois, je tombe sur de vrais trésors. Je suis tombé sur ce stock de toiles d'un artiste local. Gabriel Natas, qu'il se faisait appeler.

— Il vous les a vendues ?

— Pas tout à fait. On me les a cédées aux enchères. Il n'avait pas de famille, ou en tout cas, personne qui ne voulait récupérer ses œuvres.

— Il est mort ?

Le brocanteur tira une nouvelle bouffée de son mégot fait main avant de reprendre.

— Disparu il y a deux ans. Sans laisser de trace. C'est un mystère complet qui laisse pantois les enquêteurs. J'ai lu l'article dans *La Voix du Nord*.

— Pourquoi est-ce un mystère ?

— Son atelier était fermé de l'intérieur, la clé sur la serrure. Son pinceau posé sur sa palette n'était pas sec. Ni la peinture de la toile posée sur son chevalet d'ailleurs. Enfin, quand je dis « peinture »... C'est certainement ce détail le plus troublant.

— Quoi ? Quel détail ?

Nouvelle bouffée de tabac blond. La lumière de la lampe nimbait leur visage d'une lueur spectrale. Des rides creusaient nettement la face de l'individu, ce qui confirma à Alexis l'idée que l'homme n'était plus de première jeunesse.

— Des prélèvements ont été effectués par la police.

— Et ?

— Sur le pinceau, comme sur la toile, ce n'était pas de la peinture. Mais du sang. Humain. O positif.

— Du sang ! Et que représentait le tableau ?

— De ce que j'en sais, une sorte de porte dont l'ouverture, en trompe-l'œil, donnait l'impression d'entrer dans la toile.

Soudain, l'homme avança d'un pas vers Alexis. Son visage était tout proche. Presque collé au sien. Le jeune homme pouvait sentir son haleine de fumeur et entendre des sifflements dans sa respiration.

— Vous me semblez bien curieux. À votre accent, je dirais que vous venez tout droit du sud. Marseillais, je me trompe ?

Il avait mis en plein dans le mille. Mais Alexis ne lui donna pas satisfaction. Il préféra éluder la question.

— Je viens à Lille pour trouver des lampes. Je suis collectionneur.

— Oui, des lampes, j'en ai aussi. Tout un tas. Et vous savez quoi ? Si vous m'en débarrassez de quelques-unes, je vous donne ce tableau en cadeau. J'ai vu qu'il vous intéressait.

L'homme dirigea le faisceau vers le portrait d'un réalisme bluffant. Outre la ressemblance saisissante d'avec sa mère, un détail revint à l'esprit d'Alexis.

— Pourquoi avez-vous dit « Elle était belle » ? Vous la connaissiez ?

— Hein ? Non, pourquoi ?

— On parle toujours d'une peinture au présent. Comme on dirait : La Joconde est belle. À moins que vous vouliez parler du modèle. De cette femme qui a posé.

— Mouais ! Est, était... Vous savez, la conjugaison et moi, ça fait deux. Si vous voulez bien m'excuser, je vous laisse réfléchir, pour les lampes. Tenez, reprenez la vôtre.

Un client s'était arrêté devant l'étal et appelait le brocanteur qui s'éloigna d'un pas lesté.

Drôle de type, pensa Alexis qui reporta son attention sur le tableau.

À la lumière de sa lampe, Alexis remarqua les moulures du cadre entourant la toile. Le bois était finement travaillé, sculpté avec une grande précision. Chaque petite sculpture représentait un visage déformé. Il y en avait plusieurs dizaines tout le tour du cadre, comme autant de fantômes en souffrance. Le jeune Marseillais passa un doigt sur ces visages, pour sentir le contact lisse du bois. Il le retira bien vite. Le message nerveux transmis à son cerveau par son épiderme fut un froid intense, comme s'il venait de mettre la main sur un glaçon.

Alexis détourna sa lampe du tableau, plongeant le portrait dans la pénombre. Il se persuada qu'il s'agissait juste d'une ressemblance, d'une coïncidence. Rien de plus. Et que son esprit s'était laissé berner par l'ambiance du lieu. Il allait s'occuper de trouver ses lampes, dormir un peu, et puis partir d'ici. Quitter la grisaille du Nord et retrouver son sud natal. Marseille, son Vieux-Port, et son climat propice.

Parmi la dizaine de lampes que comptait l'étal, il découvrit trois bijoux. Une vieille lampe à huile tout droit sortie des *Mille et une nuits*, une lampe tempête à pétrole, et surtout une authentique lampe de mineur, ou lampe de sûreté, qui avait bien vécu.

Entre les deux arbres où siégeait l'antiquaire, Alexis allongea une somme conséquente, mais sa passion n'avait pas de prix. L'homme s'était roulé une nouvelle cigarette et recrachait la fumée par les naseaux de son long nez aquilin.

— Chose promise, chose due. Je vous emballe le tableau ? lui demanda-t-il de sa voix rauque.

Alexis portait sous son bras le carton où l'homme avait rangé ses acquisitions. Malgré lui, il tressaillit à l'évocation de la toile. Il répondit brutalement :

— Non, merci. Gardez-le. Je ne me vois pas le transporter. Ni encore moins l'accrocher chez moi.

Le vieil antiquaire sembla déçu.

— Comme vous voudrez. Donnez-moi au moins vos coordonnées. Que je puisse vous contacter si j'ai d'autres lampes à vous proposer.

Le jeune homme tendit au brocanteur une de ses cartes de visite, le salua et lui souhaita bon courage. Puis il reprit sa déambulation parmi la foule de chineurs, dans les artères de la ville animée aux senteurs de Picon-bière et de moules frites, dont les tas de coquilles vides s'accumulaient fièrement devant chaque restaurant. Ça riait et ça parlait fort. Ça jouait de la musique, ça chantait et ça dansait. En un mot, ça vivait. La ville entière pulsait de vie et le linceul de la nuit n'y pouvait rien.

À trois heures du mat', après avoir alourdi son carton de deux autres lampes de mineur, Alexis s'attabla dans un troquet situé place de la Gare, où une pancarte collée sur la devanture indiquait « Service Non-Stop les jours de braderie ». Il se sustenta d'une marmite de ce crustacé au nom évocateur de bien des plaisirs, mariné dans du vin blanc. Malgré le brouhaha de la salle, le jeune Marseillais repensait sans cesse à ce tableau. Ce portrait si étrange, cette ressemblance si frappante. Et cette cicatrice sur son cou. Comme si...

Soudain, il eut la furieuse envie d'y retourner, de le prendre ce cadre, finalement. Pour en avoir le cœur net. Le cœur net de quoi ? La lumière artificielle, c'est trompeur, ça joue des tours à un esprit fatigué. Peut-être qu'à la lumière du jour, demain matin, il verrait que rien dans ce portrait n'évoquait sa mère. Il verrait bien. Il y avait juste un problème. Alexis s'était aventuré loin dans ce dédale de rues, avait fait des tours et des détours, et il devait bien se rendre à l'évidence. Il était incapable, dans l'obscurité, de retrouver le vieux brocanteur. Et puis, surtout, il était fourbu.

Deux semaines avant de se décider à monter dans le Nord, Alexis avait réservé une chambre dans un hôtel du quartier du Vieux-Lille. Un hôtel bon marché, mais pas un hôtel de passe non plus. Du moins, il l'espérait. Il n'avait pas envie d'entendre des râles d'amour de l'autre côté de la cloison tout le reste de la nuit. En bas de son immeuble, au moment de partir, Louise, sa concierge, lui avait demandé, dans le plus pur style marseillais:

- *Fatche de con ! Tu cours où mon niston, si tôt ?*
- *Ô Zize, à Lille. Pour la braderie, avait-il répondu à la vieille concierge.*
- *Bé ! Si tu descends au Carlton, et que tu vois DSK aller au beurre, tu lui passes le bonjour !*

Elle était partie d'un grand éclat de rire avec son balai à la main.

Alexis ramassa son carton rempli des vieilles lampes, rassembla ses dernières forces et s'orienta vers l'avenue du Peuple-Belge, là où il avait garé sa Renault. C'est-à-dire à deux pâtés de maisons de l'hôtel. Il dut demander plusieurs fois son chemin, en dépit du plan de la ville qu'il possédait. Un couple d'amoureux assez guilleret lui indiqua qu'il était presque arrivé, mais quand il s'éloigna, le garçon lui cria : « Mec, tu sais que t'habites pu le Vieux-Lille ? » La fille gloussa. Alexis ne comprit pas la plaisanterie.

Il retrouva enfin sa voiture sous un des nombreux réverbères qui longeaient l'avenue. Il actionna l'ouverture centralisée, ouvrit le coffre pour y déposer son carton. Et là, le jeune homme resta sans voix.

Le tableau était éclairé par la lumière tombante du lampadaire. Le portrait de sa mère à la gorge tranchée était posé dans le coffre. Plus réaliste que jamais. Le regard sévère dirigé vers lui. Il sentit un frisson le long de son épine dorsale. La présence du cadre à cet endroit était irrationnelle. Alexis referma bien vite le coffre. Ses mains tremblèrent le temps qu'il arrive à son hôtel. Le temps pour lui de se persuader...

... qu'il avait rêvé.

Dans sa chambre, il s'abattit comme une masse sur le lit épais. Ses quelques heures de sommeil lui firent le plus grand bien, à peine troublé par un cauchemar où il était question de petits visages en bois qui hurlaient.

Il se réveilla à dix heures. Le soleil était voilé sur la capitale nordique. Il prit un petit déjeuner café et croissant au restaurant de l'hôtel. Vers midi, il paya sa chambre à l'hôtesse et se retrouva dans la rue où sa voiture l'attendait au loin.

Il ouvrit le coffre d'une main fébrile. Le carton plein de lampes antiques était bien là et... C'était tout. Pas trace du tableau. Alexis éclata d'un rire nerveux. Il avait halluciné cette nuit. La fatigue sans doute. Son esprit embrumé lui avait fait prendre des vessies pour des lanternes. Un comble pour un collectionneur de lampes.

Son trajet retour vers Marseille se passa sans encombre. Pendant la route, il avait repensé au vieux brocanteur et à cette croûte. Son envie irrésistible de la veille (ou plutôt de la nuit) de retourner la chercher s'était dissipée. À quoi bon ?

À minuit, Alexis se gara dans le petit parking privé de sa résidence de type haussmannien, rue Saint-Pierre dans le quartier de la Timone. À la mort de son père, sa mère et lui avaient décidé de convertir la vieille demeure en hôtel particulier. Ils divisèrent la maison en quatre appartements dont la location leur assurerait une rente confortable. Ils embauchèrent Louise en qualité de concierge, pour assurer l'intendance, et aussi en tant que femme de ménage. C'était une petite dame maigrichonne, mais pleine d'allant et de bonne humeur. Une aile du rez-de-chaussée lui fut aménagée spécialement pour lui servir de loge.

À cette heure tardive, l'hôtel était plongé dans l'obscurité et dans un silence d'outre-tombe. Qualificatif d'autant plus d'à-propos qu'il donnait sur un jardin éternel et arboré : le cimetière Saint-Pierre.

Aucun résident n'en était jamais revenu vivant.

Mort non plus d'ailleurs.

Jusqu'à preuve du contraire.

La première chose qu'Alexis fit sitôt monté chez lui, ce fut d'installer ses nouvelles acquisitions dans la « Salle des Lampes ». Une grande chambre qui faisait maintenant office de bureau et de bibliothèque, où s'entassaient des livres sur des étagères épaisses. Il avait investi ce lieu pour sa nouvelle marotte. Ses lampes entouraient toute la pièce dans une harmonie parfaite.

Alexis s'installa confortablement sur le vieux canapé en cuir noir patiné par le temps pour déballer son carton. Les objets rapportés de Lille trouvèrent chacun leur place, comme s'ils étaient faits pour ce lieu. En ramassant la lampe à huile, Alexis se prit pour Aladin et frotta le cuivre lisse. Mais aucun génie n'en sortit pour lui proposer de réaliser trois vœux.

Coïncidence ou pas, c'est quand même trois jours plus tard que le facteur apporta le colis.

Alexis revenait de son jogging quotidien. Il croisa Louise en train de balayer le perron.

— Bien couru, mon *niston* ? Faut-y être fada pour faire ça *avé* cette *calourasse* !

— Pfff ! Pfff ! 'Jour Zize ! Du neuf ?

— Je pense bien ! Le facteur est passé. C'est un grand paquet. Je te l'ai monté.

En effet, le colis rectangulaire était au troisième étage, devant sa porte. Un emballage marron, un gros papier triple épaisseur, avec marqué « FRAGILE » dessus. Pas d'adresse d'expéditeur. Et tamponné au cachet de la Poste de Lille. Alors, Alexis comprit ce qu'était ce grand paquet.

Il mit du temps à le déballer, partagé qu'il était par deux émotions contradictoires. Il avait l'impression d'ouvrir la boîte de Pandore, avec tous les risques que cela comportait. Il se décida d'un coup et arracha le papier sur toute la longueur. Sous le papier kraft, un autre papier, à bulles, finissait de protéger le tableau. Le portrait de Murielle apparaissait déformé sous cette couche de papier transparent. On aurait dit qu'elle avait des gros yeux et une bouche horrible, à tel point qu'Alexis crut que ce n'était pas la même toile. Mais après avoir ôté ce plastique, sa mère apparut comme il l'avait vu au stand de ce vieux brocanteur. Avec la même cicatrice lui ouvrant la gorge.

En pleine lumière, Alexis pouvait bien voir les détails du tableau, notamment la signature du peintre : Gabriel Natas, en lettres rouges. Le jeune homme se demanda si elles avaient été dessinées avec de la peinture ou...

En tout cas, c'était sa mère. Sans l'ombre d'un doute. C'était flagrant. Et flippant.

Il alla acheter un chevalet. Car la meilleure place, selon lui, pour ce cadre, aussi terrible fût-il, ne se trouvait pas sur le mur, mais au centre de la pièce aux lampes. En remontant chez lui, il croisa monsieur Canneva, le locataire du premier, un veuf obèse assez placide. (Alexis le surnommait Museau, allez savoir pourquoi). Museau, intrigué et amateur d'art, monta avec lui pour voir le tableau. Son poids faisait craquer le bois ciré des escaliers et du plancher. Le gros bonhomme arriva en haut très essoufflé.

Alexis l'invita à entrer et le devança dans le couloir qui conduisait à la pièce aux lampes. Ils passèrent devant la chambre fermée de sa mère. Il n'y était plus jamais entré depuis le drame. Au fond du corridor, il ouvrit la porte, entra, plaça le chevalet en pin naturel, et enfin y déposa le portrait de Murielle. Le jeune homme prit le recul nécessaire pour l'admirer. Face à l'entrée, entourée de toutes ces lampes antiques, on aurait dit une reine qui trônait dans son château de lumière.

La vision du portrait avait bloqué Museau sur le pas de la porte.

— Incroyable ! C'est madame votre mère ! Mais...

Son front grasseyé s'était plissé à la vue de la cicatrice. Il se signa d'un geste rapide.

— C'est assez... morbide.

Alexis ne répondit pas. Son regard était fixé sur un détail de la toile qu'il n'avait pas remarqué jusque-là. Une ombre, floue, apparaissait en surimpression derrière sa mère. Une forme vaguement humaine. Et qui n'était pas là auparavant, il l'aurait juré. Museau s'était approché lentement du tableau.

— Même le cadre sculpté est étrange. Ces petits visages épouvantés... On dirait qu'ils hurlent à la mort. Brrr... Excusez-moi, mais votre œuvre me fait froid dans le dos !

Monsieur Canneva ne demanda pas son reste et laissa Alexis tout à sa réflexion.

Le lendemain matin, comme tous les matins d'ailleurs, Alexis voulut prendre son café dans le canapé noir. À ce moment de la journée, le soleil naissant dardait de ses rayons les vitres de la salle et créait des reflets sur les lampes. D'ici, à cette hauteur, on avait une vue imprenable sur le cimetière et sur ses tombes.

Il entra dans la pièce. Occupé à tourner dans son mug pour faire fondre le sucre, le Marseillais ne fit attention au tableau que lorsqu'il porta le liquide âcre à ses lèvres. Sa surprise fut telle qu'il manqua sa bouche et se brûla la joue.

La silhouette derrière le visage de Murielle... Hier, si floue...

Était, aujourd'hui, plus nette.

Il pouvait en distinguer certains détails. Un habit noir, de longs bras, une main tenant... un couteau ! Le contour du visage restait brouillé, mais autour du cou, on devinait une sorte de pendentif en forme de croix.

Alexis recula et s'empressa de quitter la pièce, de s'éloigner de cette toile maudite. Avant de fermer la porte, un dernier regard incrédule vers le tableau. Les yeux de Murielle semblaient lancer des éclairs.

Il passa la journée dehors, à essayer de faire le point, de se raisonner. De trouver, encore et toujours, une explication rationnelle. Et il la trouva au coucher du soleil. Quand les derniers rayons fusèrent en une agonie de couleurs, peignant le ciel d'une teinte sombre. Puis, la voûte céleste s'éteignit. La lumière ! Voilà l'explication ! Le peintre, bourré de talent au demeurant, avait créé une œuvre changeante suivant la luminosité.

Il lui suffisait de vérifier sa théorie. En braquant le faisceau d'une lampe sur la toile et en l'inclinant de toutes les façons possibles.

Une lampe ? Ben voyons...

Sa nuit fut agitée. Alexis tanguait dans son lit. Comme un bateau sur une mer démontée, avec le vent qui hurle telle une forêt de spectres.

Avant d'aller se coucher, il avait mis son plan à exécution. La salle plongée dans le noir, il avait dirigé une lampe torche à lumière blanche vers le portrait. Rien. C'est-à-dire la silhouette du matin était présente. Pas plus, pas moins. Alexis avait alors utilisé une lampe à lumière ultra-violette. L'intégralité de la peinture avait disparu dans les ténèbres à une exception près...

La cicatrice sur le cou de sa mère.

Elle brillait dans la nuit comme une marque au fer rouge.

Alexis connaissait les propriétés de la lumière ultra-violette. Utilisée par la police scientifique, elle servait à révéler les traces de sang...

Au milieu du roulis, un nouveau cri de fantôme, plus fort encore. Il se réveilla en sursaut. Avec cette sensation que le cri était réel. Il se leva, en caleçon, sortit de sa chambre. Le silence dans le couloir, mais un rai de lumière sous la porte du fond. Il avait dû oublier de couper l'interrupteur de la pièce.

À pieds nus, il avança, les jambes flageolantes et la tête encore pleine de bourrasques. Le jeune homme passa devant la chambre de sa mère sans se rendre compte que celle-ci était entrouverte. Il

poussa la porte de la Salle des Lampes qui grinça sur ses gonds. En cet instant, s'il y avait pensé, Alexis se serait bien pincé pour savoir s'il rêvait.

Car ses lampes...

Toutes les lampes de sa collection...

Étaient allumées.

Et sur le tableau, la peinture avait évolué. La silhouette éthérée était maintenant bien nette. Le visage était net. Alexis avança, presque malgré lui, mû par une force incontrôlable.

Ce visage...

Les yeux de sa mère fixaient Alexis. Le regard n'était plus sévère mais plutôt... accusateur.

Le jeune homme tomba à genou devant le portrait.

Sa mère ne le regardait plus. Elle fixait un point au-dessus de son épaule.

Le visage de la silhouette noire avec le couteau...

Dans son dos, une lame du parquet grinça.

Alexis se retourna...

Et reçut un violent coup sur le crâne.

— Ohé, con ! Tu te réveilles enfin ?

Un mal de tête terrible. Impossible de bouger. Il était entravé.

Alexis cligna des yeux plusieurs fois pour comprendre ce qu'il voyait. L'image était floue.

L'œil rond d'un pistolet était braqué sur lui.

— Eh bé ! Tu émerges ! Bon, *minchione*, tu croyais me le mettre dans l'os ? C'est quoi tes fadaises *avé* ta croûte ? Comment t'as deviné pour ta mère ?

C'était Louise. Ça ressemblait à sa voix en tout cas, en plus aigrette, et c'était son visage aussi qui était apparu sur le tableau. La silhouette noire brandissant le couteau.

— Je suis montée chez toi, hier pour faire le ménage, et j'ai vu ce portrait. Et le dessin de moi que t'avais commencé avec mon pendentif. Je vois que tu l'as continué. *Fatche de con* ! C'est ma tête crachée ! Si tu as peint ça, c'est que tu as compris. Alors pourquoi ? *Vé*, accouche !

Alexis était allongé sur le canapé. Louise lui avait ligoté les poignets à l'aide d'une cordelette. Il s'assit tant bien que mal.

— Mollo, mon con ! Je t'esgourde. À qui t'as parlé ? Au gros Museau ? Il est au jus ? Je l'ai trouvé tout tourneboulé hier après que tu lui as montré le tableau !

Alexis trouva la force de répondre.

— Toi d'abord ! Pourquoi tu l'as tuée ?

— Ô Bonne Mère ! J'en avais ras la casquette de servir de ramasse-merde à madame ! Elle m'a chié dans les bottes plus d'une palanquée. Tu te rappelles comment j'ai bien joué la comédie avec la police ? On m'aurait donné le Bon Dieu sans confession, *qué* ?

C'était vrai. La petite vieille intendante toujours fidèle au poste qui pleurait toutes les larmes de son corps le jour de la découverte de ce drame atroce. Et même si elle possédait les doubles des clés de chaque appartement, Alexis s'était porté garant d'elle auprès des enquêteurs. S'il avait su !

La voir brandir un pistolet, transfigurée par une espèce de cruauté qu'il ne lui connaissait pas lui donna des frissons. Il allait lui demander à quoi rimer cette mise en scène avec ses lampes, pourquoi les avoir allumées, quand la chose improbable se produisit.

Toutes s'éteignirent ensemble dans un synchronisme parfait.

Plongeant la pièce dans l'obscurité totale.

Alexis ne réfléchit pas plus que ça. Il bondit du canapé et s'élança droit devant lui.

Une détonation retentit. Il sentit une vibration d'air siffler à son oreille.

Il rencontra un obstacle qui plia sous le choc, qui recula, et lui qui avançait toujours.

Puis il y eut un bruit de verre cassé, un long hurlement strident. Un choc sourd en contrebas. Et le silence.

Le cimetière Saint-Pierre avait un nouveau locataire permanent.

Alexis s'était arrêté à temps. Et Louise avait traversé la fenêtre de la Salle des Lampes. Bien sûr, pour passer au-dessus du mur d'enceinte et arriver pile dans le cimetière, il lui aurait fallu voler comme un oiseau sur quelques dizaines de mètres. Ceci dit, elle n'était pas tombée loin. Et le résultat, de toute façon, aurait été le même. Du troisième étage, ça ne pardonnait pas.

Alors qu'Alexis, les mains liées, reprenait son souffle et ses esprits, une flammèche s'alluma et vacilla dans l'obscurité de la pièce. Le jeune homme constata qu'il s'agissait de la lampe d'Aladin. Elle éclairait timidement le portrait de sa mère dont les yeux exprimaient une tendresse infinie. Et l'ombre maléfique, quant à elle, avait disparu.

Le jeune Marseillais arrêta de collectionner les lampes. Sa passion s'était éteinte ce soir-là. Fort heureusement, il s'en était découvert une nouvelle. Très prenante. Il disait à qui voulait bien l'entendre qu'il était vital que chacun se trouve une passion. Que celui qui n'avait pas de passion n'était ni plus ni moins qu'une coquille vide, qu'un tronc d'arbre mort.

Alexis s'était mis à la peinture. Il avait commencé par dessiner des œuvres abstraites. S'était trouvé un certain talent. D'ailleurs, Museau fut son premier fan. Le jeune Marseillais prit néanmoins quelques cours avec un peintre renommé qui lui apprit plusieurs techniques. Celui-ci lui conseillait sans cesse de trouver sa propre « patte », sa propre « originalité ».

Il se mit à peindre des lampes, tiens donc ! Car des questions lui revenaient sans cesse comme du poil à gratter. Il s'était toujours demandé pourquoi, ce soir-là, Louise avait pris la peine de toutes les allumer une par une. Et surtout, comment celles-ci avaient pu s'éteindre d'un coup. Il n'avait pas

senti de courant d'air. Et quand bien même, la lampe tempête n'aurait pas été soufflée. Sauf qu'elle l'avait été, aussi sûrement que ses petites sœurs. Puis, il arrêta de se triturer le cerveau à ce sujet. Certaines questions méritaient d'être rangées dans une boîte fermée à double tour et la clé perdue au fond de l'océan des souvenirs.

Un beau jour, Alexis se mit à peindre une porte en trompe-l'œil. Mais au lieu de la peindre de telle manière que le battant entre dans la toile, il le peignit donnant vers l'extérieur. Il baptisa son œuvre : *INVITATION*. Dès lors, il se mit à peindre des portraits de gens qu'il ne connaissait pas. Pour la plupart, il les voyait la nuit, dans ses rêves. Certains lui parlaient, d'autres non. Mais tous l'implorèrent de coucher leur portrait sur la toile.

Quand il en eut terminé deux ou trois, Museau lui fit remarquer qu'il manquait sur chacune une chose importante. Sa signature, son pseudo, sa griffe d'artiste quoi ! Alexis n'hésita pas longtemps. Il savait déjà quel nom il allait écrire en lettres rouges.